

LE BULLETIN
DE DOCTRINE ET D'INSTRUCTION
DE L'ARMÉE DE TERRE

Le journal professionnel de l'Armée de terre du Canada

Vol. 6 N° 3 Automne/Hiver 2003

UNE ARMÉE, UNE NORME

Le Capitaine M.T. Aucoin

UNE NOUVELLE CAPACITÉ DE TIR D'APPUI INDIRECT

Le Lieutenant-colonel J.A. Summerfield

**LE SYSTÈME DE CANON MOBILE EST POUR BIENTÔT!...
ET ALORS?**

par le Major D. J. Senft

**L'ARMÉE DE TERRE CANADIENNE ET LE POUVOIR
DE COMBATTRE**

Le Capitaine J.N. Rickard

DE COMPTABLE AGRÉE À PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ

La vie temps de paix et en temps de guerre de
Robert Randolph Thompson, professeur de comptabilité et
de gestion scientifique à l'Université McGill de 1921 à 1943

Le Docteur J. Black

LA BATAILLE DE LEUCTRES

Révolution organisationnelle des affaires militaires à l'époque
de la civilisation classique

Le Sergent A. Majoor

COMPRENDRE SCHLIEFFEN

Le VJ. Curtis

Table des matières

Un élément de notre patrimoine	ii
Mot du rédacteur en chef	1
<i>par le Major S.B. Schreiber</i>	
La transformation de l'Armée de terre	
L'ambition de l'avenir	3
<i>par le Lieutenant-general R.J. Hillier</i>	
Direction — Doctrine de l'Armée	
Le groupement tactique de l'avenir au cours des opérations	6
<i>par le Lieutenant-colonel L.B. Sherrard</i>	
Bulletin d'information de la Direction de l'instruction de l'Armée de terre	
Tout n'est que Reconstitution:	
Étape de la reconstitution et du soutien et étape d'entraînement du CIOAT	17
<i>par le Major J.R. McKay</i>	
Une armée, une norme	21
<i>par le Capitaine M.T. Aucoin</i>	
Une nouvelle capacité de tir d'appui indirect	23
<i>par le Lieutenant-colonel J.A. Summerfield</i>	
Le système de canon mobile est pour bientôt!...Et alors?	28
<i>par le Major D.J. Senft</i>	
L'Armée de terre canadienne et le pouvoir de combattre	36
<i>par le Capitaine J.N. Rickard</i>	
De comptable agréé à professeur d'université	
La vie en temps de paix et en temps de guerre de Robert Randolph Thompson, professeur de comptabilité et de gestion scientifique à l'Université McGill de 1921 à 1943 . . .	47
<i>par le Docteur J. Black</i>	
La bataille de Leuctres	
Révolution organisationnelle des affaires militaires à l'époque de la civilisation classique	55
<i>par le Sergent A. Majoor</i>	
Comprendre Schlieffen	61
<i>par le V.J. Curtis</i>	
Critique de livres	71
Lecture recommandées	81
Tribune libre	82

Un élément de notre patrimoine



Un soldat de la 1^{re} Division du Canada, qui participe à la Home Defence Force en 1942, fait le guet sur la côte anglaise.

(Gracieuseté du Musée canadien de la guerre)



Un parachutiste du 1^{er} Bataillon canadien de parachutistes est assis en attendant de faire un saut d'entraînement quelque part en Angleterre, avant le jour J. Il y a soixante ans cette année, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, des soldats du « 1 Can Para », qui s'étaient joints à la British Sixth Airborne Division, faisaient partie des premiers éléments des forces canadiennes à débarquer en Normandie dans le cadre de l'Opération OVERLORD.

(Gracieuseté du Musée canadien de la guerre)

Mot du rédacteur en chef

par le Major S.B. Schreiber

Cette année marque le 60^e anniversaire du débarquement à Juno Beach, point de départ de ce qui allait devenir un événement quasi-mythique dans l'histoire de notre Armée de terre : la campagne de Normandie. Tout au long de l'année 2004-2005, le *Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre* soulignera cet important fait d'armes canadien dans la rubrique « Un élément de notre patrimoine ». J'aimerais également attirer votre attention sur deux encarts insérés dans le présent numéro pour annoncer deux projets parrainés par la Wilfrid Laurier University : un voyage d'études sur les champs de bataille canadiens et le Quinzième colloque sur l'histoire militaire.

Prenez le temps de lire certains des très intéressants articles du présent numéro et d'y réfléchir, en particulier celui sur le nouveau canon automoteur (CAM). Malgré un horaire extrêmement chargé, le Chef d'état-major de l'Armée de terre, le Général Hillier, a également accepté de faire part de ses réflexions sur la transformation de l'Armée de terre juste avant son départ pour Kaboul où il prendra le commandement de la Force internationale d'assistance à la sécurité (ISAF). Son article sera suivi, dans le prochain numéro, des points saillants du document de travail sur le concept d'emploi de la force de l'Armée de terre intérimaire, qui expose la façon de combattre de l'Armée de terre du Canada d'ici 2010.

L'Armée de terre n'est pas la seule à subir des changements. En effet, à la suite d'une décision du comité de rédaction, le *Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre* devient le *Journal de l'Armée canadienne du Canada*, titre plus précis et davantage représentatif de la rigueur intellectuelle de la publication. Le prochain numéro paraîtra sous le nouveau titre, alors ne cherchez plus le Bulletin dans votre boîte aux lettres. Le nouveau titre ne modifie en rien notre mandat ou notre vision : mêmes points d'intérêt et contenu, mais appellation nouvelle et améliorée. En fait, le titre permet d'établir un lien historique avec une autre publication parue de 1947 à 1965, le *Journal de l'Armée canadienne*. Comme on dit souvent, plus ça change, plus c'est pareil!

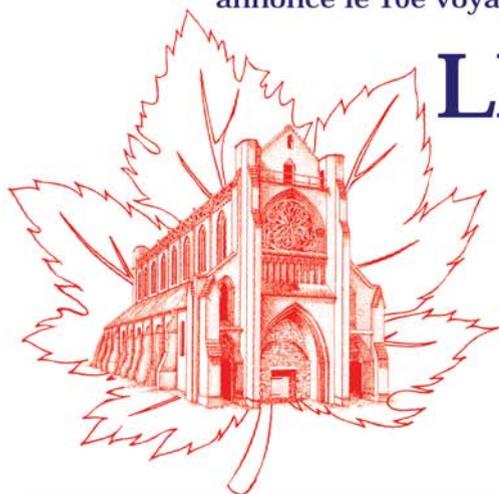
Continuez à nous faire parvenir vos articles, vos commentaires et vos comptes rendus de lecture. Plusieurs articles récemment soumis ont circulé dans tout l'état-major de l'Armée de terre et ont eu d'importantes répercussions. D'autres ont été envoyés à la *Revue militaire canadienne* et au Centre des leçons retenues de l'Armée en vue d'une éventuelle publication. Je remercie tous ceux qui nous ont envoyé le fruit de leur réflexion du temps et de l'énergie qu'ils ont consacrés et du courage dont ils ont fait preuve.

Le rédacteur en chef

Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre
Major Shane Schreiber



La Fondation canadienne des Champs de Bataille
(autrefois la Fondation canadienne de la Bataille de Normandie)
annonce le 10e voyage d'études de champs de bataille:



LES CANADIENS ET LA LIBÉRATION DE L'EUROPE

**Les canadiens et la libération de la Normandie
du 26 mai au 12 juin 2004
Commémorez le 60e anniversaire du
Débarquement avec des vétérans canadiens**

- ♦ L'itinéraire prévoit des visites à Vimy, Beaumont-Hamel et à Dieppe avant d'entreprendre une étude approfondie sur le rôle des soldats canadiens dans la bataille de Normandie.
- ♦ Terry Copp, auteur de deux guides de champs de bataille et de "Fields of Fire: The Canadians in Normandy", dirigera le voyage d'études.
- ♦ Le programme s'adresse aux universitaires, y compris les étudiant(e)s gradué(e)s ou ceux/celles qui ont terminé leurs études depuis peu, et qui sont intéressé(e)s par le rôle qu'ont joué les Forces canadiennes dans la libération de l'Europe.
- ♦ Dix-huit étudiant(e)s, retenu(e)s suite à un concours canadien, recevront chacun(e) une bourse de 3 000 \$.
- ♦ Chaque étudiant(e) doit contribuer 1 500 \$.
- ♦ Les participant(e)s devront se préparer pour des échanges quotidiens lors du voyage, faire de la recherche sur un soldat canadien mort au combat et tenir un journal décrivant leur expérience, qui sera soumis à la Fondation.
- ♦ Pour soumettre votre candidature, veuillez compléter le formulaire que vous trouverez sur le site de la FCBN.
- ♦ Pour de plus amples renseignements, visitez le site web de la Fondation ou contactez Terry Copp par courriel: tcopp@wlu.ca

www.canadianbattlefieldsfoundation.ca

Date limite : 1er mars 2004

Lgén Charles Belzile, président, La Fondation canadienne des Champs de Bataille
Wilfrid Laurier University, Waterloo (Ontario), N2L 3C5, CANADA
Tél. : (519) 885-9518; télécopieur : (519) 885-9524 ; courriel : mbechtho@wlu.ca



La transformation de l'Armée de terre

L'ambition de l'avenir

par le Lieutenant-general R.J. Hillier, Chef d'état-major de l'Armée de terre

La transformation de l'Armée de terre est une entreprise dynamique en pleine évolution, qui touche tous les soldats (j'utilise ici ce terme pour désigner tous les membres de la Force terrestre qui portent fièrement l'uniforme national) et les employés civils de l'équipe de la Force terrestre. Cette transformation prévoit la mise en application de la vision de l'Armée de terre et de la stratégie de l'Armée de terre ainsi que la mise sur pied, au sein des Forces canadiennes, d'une Force terrestre dotée d'immenses capacités. La transformation de l'Armée de terre engendra une Force terrestre dont les Canadiens pourront être immensément fiers (ils le sont déjà — nous voulons qu'ils le soient davantage) et dont la pertinence manifeste sera appréciée dans tout le pays. La Force terrestre transformée possédera, aux yeux de nos alliés et amis, une crédibilité certaine et sera extrêmement efficace, quelle que soit la mission à accomplir, tout en réduisant les risques auxquels sont exposés les soldats qui participent à l'opération.

La transformation de l'Armée de terre, processus long et réfléchi, est le fruit de la stratégie de l'Armée de terre publiée l'an dernier. Cette stratégie indique la façon dont nous mettrons sur pied des forces combattantes soutenables en intégrant de nouvelles capacités, en modernisant certaines capacités existantes et en utilisant d'autres « telles quelles », tout en les rassemblant dans un « système de systèmes » de façon à obtenir davantage que la simple somme de toutes les capacités. La transformation est l'outil de mise en application de notre stratégie. Nos soldats auront des preuves concrètes de notre progression — soit des équipements de pointe et des changements réels et positifs.

Certains éléments de la transformation de l'Armée de terre, tels que le Système de gestion de l'ensemble des parcs (de véhicules), ont été créés en raison de la nécessité de gérer nos ressources plus efficacement afin de pouvoir procéder à l'instruction et à l'entraînement requis tout en poursuivant nos opérations. Toutefois, le principal vecteur de changement est l'évolution rapide des menaces réelles à la stabilité internationale, au Canada et à toutes les unités de la composante terrestre déployées dans le cadre de missions. Ce qui, il y a quelques années, était désigné sous le vocable « menace asymétrique » — le terrorisme, les kamikazes, les émeutes, les engins explosifs, les milices judicieusement armées — forme maintenant la menace

principale, malheureusement fort réelle. Cette menace touche les endroits où sont regroupées de larges populations, c'est-à-dire les concentrations de population dans les États non viables et les pays en développement. Les attaques terrestres (troupes d'infanterie et de chars) maintenant fort rares, orchestrées par les forces militaires d'un autre pays, constituaient la « menace conventionnelle », mais elles ont aujourd'hui cédé leur place aux menaces asymétriques. Par conséquent, nous devons posséder de nouvelles capacités, davantage polyvalentes que celles utilisées dans le passé pour combattre les menaces conventionnelles, afin de contrer ceux qui tentent de déstabiliser certaines parties du globe, de nous arrêter dans l'exécution de nos missions ou de nous infliger des pertes lors de ces mêmes missions. Nous devons également combattre ces menaces là où elles émergent — au sein des populations des pays en développement et des États non viables, qui ont besoin de notre aide.

Toutefois, nous devons nous atteler à la tâche si nous voulons obtenir une Force terrestre capable d'exécuter nos missions et de faire face efficacement aux menaces asymétriques. Le gros du travail se situe au niveau des fonctions de l'Armée de terre — commander, détecter, agir, maintenir en puissance et protéger. Certains projets, dont les deux exemples suivants, touchent l'ensemble de ces fonctions. Le premier exemple est le passage d'une structure d'emploi de la force, où chaque unité est conçue pour se détacher de la garnison avec son équipement, prête à combattre, à une structure de mise sur pied d'une force, où les unités sont responsables de la création de leur quartier général, de la mise sur pied de sous-unités solides et cohésives et du commandement de ces sous-unités dans le cadre d'opérations. Comme nous adapterons dorénavant toute force opérationnelle en fonction des exigences précises d'une mission, il sera rare de recourir à un bataillon ou à un régiment complet pour accomplir une mission donnée. Ainsi, selon la mission, une force opérationnelle sera composée du meilleur agencement de commandement, de sous-unités et d'autres capacités, qu'il s'agisse de l'infanterie (légère ou mécanisée), du tir direct, du tir indirect, de la reco, etc. Le deuxième exemple de projet touchant à l'ensemble des fonctions de l'Armée de terre est le concept d'entraînement dont le Centre canadien

d'entraînement aux manœuvres (CEEM) de Wainwright, en Alberta, sera le principal théâtre. Ce concept permettra aux militaires d'utiliser conjointement, en fonction de la nouvelle menace, toutes les nouvelles capacités, et d'ainsi bénéficier de la puissance qui en résulte. Dans le cadre de cet entraînement, qui débutera à l'automne 2005, on utilisera un simulateur des effets d'armes complet afin de nous entraîner dans des conditions plus réalistes que jamais. Une équipe d'observateurs/contrôleurs ainsi qu'une révision post-exercice nous permettront de tirer des leçons de l'entraînement. De plus, nos erreurs seront mises en évidence par une « FOROP » qui, bien que de petite taille, sera bien équipée, bien entraînée et dotée de bonnes capacités et qui tentera de vaincre par tous les moyens. Chaque année, quatre groupements tactiques participeront à cet entraînement et au moins deux de ces GT prendront part à un exercice de brigade.

Parmi les autres projets particuliers se trouve l'implantation du système numérique de commandement et de contrôle afin d'obtenir une capacité de commandement presque inimaginable, et ce, à tous les niveaux, de la section à la brigade inclusivement. Nous délaisserons les cartes et les erreurs et problèmes qui y sont liés — transparents gelés, étiquettes qui se décolle, coordonnées mal placées, informations devant être constamment recopiées et transmises ou remises à quelqu'un d'autre — pour recourir à des images, transmises numériquement du commandant au soldat, images qui vaudront mille mots. Nous acquerrons, et, en fait, avons déjà commencé à le faire, une capacité de renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance (ISTAR) au moyen de composantes de guerre électronique de pointe, de véhicules aériens sans pilote, de radar d'acquisition d'objectifs, de détecteurs autonomes au sol, etc. En ce qui concerne la

fonction « détecter », le principal défi consistera à traiter les informations obtenues, c'est-à-dire à les analyser et à les transformer en connaissances réelles pour les commandants et les soldats. En somme, nous voulons être les premiers à détecter les informations, les premiers à comprendre la situation, et, par le fait même, être en mesure de poser, les premiers, des actions de précision, avec une puissance écrasante, avant que l'ennemi ne puisse le faire.

Une bonne connaissance de la situation, plutôt qu'une connaissance basée sur des déductions incertaines, accroît grandement la capacité de commandement, ce qui permet au commandant et à ses soldats d'agir avec précision, avec les armes appropriées, qu'elles soient mortelles ou non, et au moment opportun, de façon à réaliser l'effet désiré. Au sein de la Force terrestre transformée, notre capacité d'action sera fondée sur l'arme suprême de l'Armée de terre, une arme qui se déplace sans chenilles ni roues, mais dans des bottes de combat : nos soldats. Je suis convaincu que le soldat canadien, bien commandé, équipé, organisé et motivé demeure l'arme la plus sophistiquée au monde. Au cœur du soutien de nos soldats se trouve le véhicule blindé léger (VBL) III. Ce véhicule peut servir de plate-forme d'armes, protéger notre infanterie lorsqu'elle se trouve à son bord, ou encore combattre aux côtés des soldats à pieds, dispersés autour du véhicule. Nous devons toutefois acquérir une plate-forme de tir direct équivalente au VBL III. En raison de la nature des opérations actuelles, le recours au char Leopard, bien que ce dernier possède de bonnes capacités (et que, après plusieurs années d'utilisation, j'aime bien) est moins indiqué qu'auparavant. Les capacités d'un char Leopard stationné à Valcartier ou à Edmonton ne sont d'aucun recours pour les soldats en déploiement à Kaboul, en Erythrée, en Bosnie ou à tout autre endroit où nous devons utiliser le tir direct. Dans

certains cas, nous ne pouvons déployer les chars Leopard car leur poids excède les capacités des aéronefs de transport C-130, dans d'autres cas (les rues de Kaboul par exemple), on ne pourrait manœuvrer aisément le Leopard. Dans d'autres situations (p. ex., les opérations de paix) la présence et l'emploi de Leopard seraient incongrus. Le canon automoteur (CAM), doté d'un canon standard de 105 mm de l'OTAN, nous permet de bénéficier d'une capacité de tir direct appropriée, sur une plate-forme que nous sommes en mesure de déployer, et que nous déploierons. La fonction « agir » comprend de nombreux autres projets dans le cadre de la transformation de l'Armée de terre, dont l'acquisition de missiles tir et oubli, qui nous permettront de tirer à une portée de 2 000 m et de n'utiliser nos missiles filoguidés à poursuite optique, lancés par tube (TOW), que pour les tirs de longue portée, et l'emploi des CAM et des missiles TOW sous blindage (TUA) à partir des VBL III avec le système d'arme antiaérien et antichar (ADATS), en tant que sous-unité de tir direct capable de tirer et d'abattre tout objectif se trouvant dans un rayon de 8 km. Bref, il s'agit là d'une capacité de tir direct de premier ordre, susceptible de mener à la victoire.

Pour ce qui est de la fonction « maintenir en puissance », les projets seront déterminés en fonction des changements occasionnés par le Système de gestion de l'ensemble des parcs, selon lequel nos principaux parcs de véhicules et équipements seront répartis en fonction de trois priorités. La priorité 1 concerne des stocks opérationnels, maintenus à Montréal ou déployés dans le cadre d'opérations. Ces stocks comprendront les équipements requis par une équipe de combat de brigade, composée d'un bataillon léger (avec l'équipement de deux compagnies légères et une compagnie de VBL III), un bataillon mécanisé (deux compagnies VBL III et l'équipement

d'une compagnie légère), un escadron Coyote et des véhicules de commandement, de soutien et du Génie. Ainsi, on ne verra plus d'unités se déployer dans le cadre d'une Roto 0 avec tout leur équipement et ensuite s'en passer pour les cinq années qui suivent leur redéploiement car l'équipement demeure sur place, la mission se poursuivant après leur départ. Cela nous permettra également de maintenir les véhicules désignés pour les opérations en état de préparation opérationnelle élevé et de leur apporter sans délais les modifications nécessaires. La priorité 2 comprendra, à peu de choses près, les mêmes véhicules que la priorité 1 et ces derniers seront stationnés au CCEM à Wainwright. Nous ne pouvons nous permettre d'envoyer à Wainwright, à chaque rotation, des véhicules en nombre suffisant pour combler les besoins d'une brigade (le coût d'une telle entreprise dans le cadre de l'exercice de brigade 2003 s'est élevé à 7 millions de dollars), ni de transférer constamment les simulateurs des effets d'armes d'un véhicule à un autre. Ainsi, lorsque, dans le cadre d'une rotation, une unité ou une brigade se rendra au CCEM, elle y utilisera l'équipement qui s'y trouve. La troisième priorité consiste à doter les secteurs d'entraînement locaux de suffisamment de véhicules pour pouvoir procéder à l'entraînement au niveau des sous-unités. Ainsi, dans une brigade, il y aura l'équivalent d'une compagnie de véhicules par unité, et ces véhicules devront être utilisés dans le cadre de l'entraînement de façon à assurer la préparation opérationnelle de chaque compagnie, des soldats qui la composent comme de la compagnie même. De plus, ces véhicules seront en nombre suffisant pour assurer le déroulement normal des opérations nationales. L'entraînement des équipes de combat, des groupements tactiques et des brigades se fera au CCEM. Bien qu'on y ait déjà abondamment recours, la simulation sera davantage utilisée, de façon plus

cohérente, afin de faciliter l'entraînement, notamment au niveau du quartier général et de l'état-major. En plus de tous ces projets, le remplacement des véhicules logistiques moyens à roues (VLMR) nous permettra d'apporter des changements radicaux à la façon dont nous assurons le soutien logistique au combat, tel qu'on l'envisage présentement dans le cadre de l'Examen du soutien de l'Armée de terre.

La transformation de l'Armée de terre est une transformation de toute l'Armée de terre — c'est-à-dire à la fois de la Force régulière, de la Réserve et de l'équipe civile. Les phases I et II de la restructuration de la Réserve de la Force terrestre permettront à la Réserve d'acquiescer davantage de capacités et, par le fait même, à la Force terrestre d'être plus efficace. Ne vous méprenez pas, nous recourrons de plus en plus à nos réservistes, que ce soit pour des engagements opérationnels, le soutien de l'instruction, la reco rapprochée ou toute autre qualification qu'eux, et eux seuls, posséderont. Bien que nous ayons grandement eu recours à des réservistes au cours des dernières années, plusieurs points restent à améliorer au sein de la Réserve de l'Armée de terre, qu'il s'agisse des fonds alloués à l'instruction, du soutien au personnel ou de la disponibilité de l'équipement. Nous modifierons notre programme de disponibilité opérationnelle gérée (Cadre de l'instruction et des opérations de l'Armée de terre) afin qu'il englobe toutes les brigades, celles de la Force régulière comme celles de la Réserve, que davantage de personnel soit disponible pour le soutien des unités, et qu'il offre aux réservistes davantage d'occasions de mettre à profit leurs qualifications uniques en leur permettant de donner des cours, de prendre part à l'entraînement et de participer à un nombre accru de déploiements dans le cadre d'opérations. La Réserve utilisera, pour l'entraînement, sensiblement les mêmes parcs de véhicules et d'équipements que la Force régulière.

La transformation de l'Armée de terre ne se résume pas à de simples projets de modernisation, au renouvellement de la doctrine ou à l'amélioration d'entraînements particuliers. Je pourrais noircir de nombreuses pages sur ce sujet, mais, essentiellement, la transformation consiste à tirer le maximum d'avantages de différents systèmes modernes, utilisés non pas séparément, mais comme un tout. Certains de nos projets et tentatives seront modifiés lors de leur mise en application, et nous devons certainement faire face à des difficultés et à des problèmes imprévus. Toutefois, les efforts déployés pour résoudre ces problèmes ainsi que les résultats obtenus en vaudront le coup. Dans une équipe de hockey, les défenseurs peuvent être excellents, le jeu en supériorité numérique OK, la défense en infériorité numérique solide, le gardien de but constant et tout le reste correct, mais si ces éléments sont réunis en une équipe motivée, bien entraînée, dotée d'un entraîneur astucieux et d'un équipement d'excellente qualité et que cette équipe anticipe les mouvements de l'adversaire encore mieux que ce dernier, elle remportera alors à coup sûr la coupe Stanley. Dans ces conditions, même les Maple Leafs pourraient y arriver. Alors pourquoi pas nous?



Direction — Doctrine de l'Armée de terre

Le groupement tactique de l'avenir au cours des opérations

par le Lieutenant-colonel L.B. Sherrard

NOTE DE LA RÉDACTION :

Voici la première ébauche du projet de réécriture du Chapitre I — Introduction de la publication B-GL-300-014/FP-002, Le Groupement tactique au cours des opérations. Le Lieutenant-colonel Lloyd Sherrard de la Direction — Doctrine de l'Armée de terre est l'auteur de cette ébauche. Il a eu la gentillesse de me permettre de la diffuser dans le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre à des fins de communication et de rétroaction. Il s'agit d'un document important, non seulement parce qu'il servira d'introduction à l'un des deux manuels clés de l'Armée de terre canadienne, mais parce qu'il présente certains des changements importants qui ont été apportés à la doctrine et adoptés par l'Armée de terre. Le deuxième manuel clé, Le Groupe-brigade au cours des opérations (B-GL-300-013/FP-002), devrait être publié l'année prochaine. L'article suivant est à la fois un compte rendu des leçons retenues au cours de la dernière décennie et une préparation à l'avenir. M'inspirant de la volonté du Bulletin de stimuler le débat sur l'avenir de la Force terrestre, j'ai pensé qu'il était important de diffuser le présent document aux fins de communication et de rétroaction. Le texte ci-dessous se retrouvera presque tel quel dans le manuel. Certains trouveront peut-être que le style est un peu aride, mais il ne faut pas perdre de vue que cet ouvrage se veut un manuel de campagne et un guide d'instruction. Ses mérites tiennent donc plus de sa précision, de sa brièveté et de son utilité que de l'éloquence de sa prose. Ultimement, nous voulons que nos forces puissent pouvoir compter, dans l'avenir, sur la meilleure doctrine possible contenant les meilleures idées possibles. Nous vous prions de faire parvenir vos commentaires soit au Bulletin ou au Lcol Sherrard directement ou, de préférence, aux deux.

INTRODUCTION — GÉNÉRALITÉS

Plus on recule, plus l'histoire militaire devient inutilisable... car nous sommes aussi incapables d'apprécier correctement ces événements analogues que de les faire servir à nos moyens totalement différents.¹

DIMENSIONS DE LA GUERRE MODERNE

Dans l'histoire de l'humanité, c'est au vingt et unième siècle ou à l'ère de l'information que la guerre est la plus complexe et la plus exigeante du point de vue technique et que les types de conflits sont les plus variés. Les conflits de cette ère sont multidimensionnels et ses guerres sont aériennes, terrestres, maritimes, spatiales et électromagnétiques.

Sur le plan tactique, le succès du combat dépendra de la connaissance de la situation, de la souplesse dans l'action et la pensée, de la capacité d'adaptation et de l'esprit d'initiative, à tous les niveaux du groupement tactique. Les opérations seront menées dans des environnements à menaces multiples, dans divers types de terrains, et le groupement tactique devra être capable de mener tous les types d'opération, des opérations de guerre aux opérations nationales.

Devant les dimensions de la guerre moderne, le chef d'état-major de la Force terrestre a ordonné ce qui suit :

L'Armée de terre devra mettre sur pied, employer et maintenir des forces de taille moyenne, des formations

et des unités terrestres pertinentes du point de vue stratégique et résolues sur le plan tactique. Une doctrine progressiste, un entraînement réaliste et des technologies de pointe feront de l'Armée de terre une institution axée sur le savoir et centrée sur le commandement, capable de s'adapter continuellement à la situation et aux tâches dans toute la gamme des conflits.²

Parallèlement à la stratégie ci-haut mentionnée, l'Armée de terre du Canada doit être en mesure de fournir des corps expéditionnaires de haut niveau que l'on intégrera à une force interarmées et aux partenaires d'une coalition, laquelle sera vraisemblablement dirigée par les États-Unis. Ces corps expéditionnaires doivent être aptes à se déployer rapidement; ils doivent être modernes et interopérables et leur maintien en puissance doit être possible. Le groupement tactique ferait partie intégrante d'un corps expéditionnaire interarmées ou de coalition.

MENACE

Le concept d'évaluation de la menace, basée sur l'affrontement force contre force, est vraiment devenu inutile en raison de la situation géopolitique. Dans les conflits modernes, on évalue la menace en se basant sur les capacités et les intentions de l'ennemi plutôt que sur sa taille. Les conflits ethniques, l'extrémisme religieux et les disputes territoriales dans une région ne sont que quelques exemples de conflit. Une guerre peut être entreprise par des états-nations, mais il est fort probable que des acteurs non étatiques y soient mêlés, par exemple, des états renégats,

des organisations terroristes, des organisations criminelles et des groupes de militants écologistes et antimondialisation. En plus de la difficulté de devoir composer avec ces divers groupes-menace, il pourrait y avoir une prolifération des armes de destruction massive (ADM) dans le monde. À toutes les fois qu'il y a confrontation, il pourrait être nécessaire d'avoir recours à ces armes.

De nombreux groupes-menace, sinon la totalité, seraient gravement désavantagés dans une guerre conventionnelle contre des forces armées modernes dotées de technologies de pointe et axées sur l'information, comme les États-Unis. Ces groupes-menace doivent donc forcément utiliser des moyens non conventionnels s'ils veulent avoir une chance de succès, ce qui nous mène au concept de guerre asymétrique.

Guerre asymétrique. Ce concept peut être défini de la façon suivante :

Dans le domaine des affaires militaires et de la sécurité nationale, l'asymétrie consiste à agir, à organiser et à penser autrement que l'adversaire afin de maximiser ses propres avantages, d'exploiter les faiblesses de l'autre, de prendre les devants ou d'obtenir une plus grande liberté d'action. Il peut s'agir d'une stratégie politique, militaire, opérationnelle ou d'une combinaison de ces trois types de stratégie. L'asymétrie peut nécessiter le recours à plusieurs méthodes, technologies, valeurs, organisations et perspectives temporelles ou à une combinaison de ces éléments. Il peut s'agir d'une stratégie à court terme ou à long terme et on peut y avoir recours délibérément ou par défaut. Elle peut être appliquée isolément ou de concert avec des approches symétriques. Elle peut comporter à la fois un volet psychologique et un volet physique.³

En résumé, l'ennemi le plus probable aura recours à une stratégie de guerre qui lui permettra d'exploiter ses propres forces tout en s'attaquant aux faiblesses du groupement tactique. Il pourrait exploiter des faiblesses liées, entre autres, à l'organisation, aux tactiques, à la doctrine, à l'état du moral, à la politique, aux coutumes

sociales et religieuses et à la psychologie de la force amie. Voici un exemple typique : le terroriste profite de l'avantage qu'il a de pouvoir se fondre dans une foule de civils innocents et exploite comme une faiblesse notre aversion pour les dommages collatéraux.

Le groupement tactique pourrait être confronté à une menace sous toutes sortes de formes, du kamikaze agissant seul à d'importantes formations de blindés. L'ennemi pourra s'attaquer au groupement tactique sur tous les plans, physiquement ou psychologiquement, avec des armes meurtrières ou non meurtrières, et même avec des armes de destruction massive.

TERRAIN

La guerre ne se déroulera pas sur un champ de bataille [à découvert] — ce type d'espace n'existe plus de par le monde.⁴

Dans les conflits modernes, il y a un autre élément important dont il faut tenir compte, et c'est la nature changeante du terrain sur lequel nous livrons combat. Prenons d'abord par exemple le rythme rapide de l'urbanisation au niveau planétaire. La figure 1-1 nous permet de voir en un coup d'œil les changements survenus à ce chapitre sur une période de cent ans.

L'urbanisation s'est poursuivie à une cadence de plus en plus effrénée dans les années 1990. En 1998, il a été établi que 47 % de la population mondiale vivait en milieu urbain.⁶ Si

cette tendance se maintient, et tout indique qu'il en sera ainsi, environ 60 % de la population mondiale en 2020 vivra en zone urbaine. Il est donc évident qu'un groupement tactique devra participer à un grand nombre d'opérations urbaines. Or, de nombreuses villes importantes sont également des ports importants, ce qui rend les terrains urbains encore plus complexes. Le groupement tactique devra donc également posséder les capacités lui permettant de conduire des opérations en zone littorale.

En raison de la mondialisation de la menace, des conflits peuvent maintenant éclater un peu partout sur la planète et on devra être prêt à s'engager dans divers types de terrain. Les corps expéditionnaires doivent être prêts à se déployer vers des destinations imprévues en terrain peu connu. Le groupement tactique peut s'attendre à conduire des opérations dans tous les types de terrain, y compris les terrains arctiques, montagneux, désertiques et boisés, les jungles, les terrains à découvert ou les zones où l'on trouve une combinaison de ces types de terrain. Et cela, sans compter les villes. On voit bien pourquoi le groupement tactique doit être polyvalent et capable de s'adapter facilement d'un terrain à l'autre. À la figure 1-2, on donne des exemples de zones de déploiement possibles d'un corps expéditionnaire, le United States Marine Corps. Bien que l'on reconnaisse que les intérêts des Américains soient proportionnels à

Région	1890	1910	1930	1950	1970	1990
États-Unis	35	46	56	64	70	75
Japon	30	40	48	56	71	77
Europe de l'Ouest	35	45	55	63	72	78
Amérique latine	5	7	17	41	57	71
Union soviétique	12	14	18	39	57	66
Afrique	5	5	7	15	23	34
Chine	5	5	6	11	17	33
Asie méridionale	5	8	12	16	21	28
Monde	14	18	23	29	37	43

Figure 1-1 : Populations urbaines en pourcentage, de 1890 à 1990⁵

Hémisphère occidentale	Moyen-Orient/ Asie du Sud-Ouest	Afrique	Asie/Pacifique	Europe/ Méditerranée
Colombie	Bahreïn	Algérie	Afghanistan	Danemark
Costa Rica	Égypte	Angola	Bangladesh	Grèce
Cuba	Iran	Djibouti	Myanmar	Italie
République dominicaine	Iraq	Éthiopie	Inde	Norvège
Salvador	Koweït	Kenya	Indonésie	Turquie
Grenade	Liban	Libéria	Japon	Yougoslavie
Guatemala	Libye	Madagascar	Malaisie	
Haïti	Yémen du Nord	Namibie	Corée du Nord	
Honduras	Oman	Somalie	Pakistan	
Jamaïque	Qatar	Afrique du Sud	Papouasie Nouvelle-Guinée	
Mexique	Arabie saoudite	Soudan	Philippines	
Nicaragua	Yémen	Tunisie	République populaire de Chine	
Panama	Syrie	Ouganda	Corée du Sud	
Pérou	Émirats arabes unis	République démocratique du Congo	Pacifique du Sud	
Suriname		Zimbabwe	Iles Spratly	
Venezuela			Sri Lanka	
			Vietnam	

Figure 1-2 : L'environnement du corps expéditionnaire⁷

leur rôle en tant que superpuissance et que leurs intérêts excèdent grandement ceux du Canada, les États-Unis demeurent nos plus grands alliés et ceux qui sont les plus susceptibles de mener une coalition de plusieurs membres, incluant le Canada.

Quel que soit le type de terrain, le champ de bataille moderne variera considérablement au niveau de sa structure. « Le champ de bataille pourra prendre plusieurs formes. Il pourra contenir un cadre linéaire, une géométrie et des lignes clairement définies, des unités adjacentes, des zones en profondeur, rapprochées et arrière bien délimitées, ou encore, il pourra contenir un cadre dont la structure est moins précise, où les unités seront peut-être dispersées, et la structure ne sera pas linéaire. »⁸ Bien que le groupement tactique puisse se retrouver, à l'occasion, dans un champ de bataille linéaire, dans la plupart des cas, en raison du côté moderne de la menace et des types de terrain variés, il devra s'engager dans un champ de

bataille non linéaire, et ses unités seront dispersées. En raison d'un manque d'appui réciproque, d'une observation limitée, de secteurs de tir limités, etc., il sera de plus en plus important que l'on fasse preuve d'initiative au plus bas niveau possible.

En résumé, le groupement tactique conduira la plupart du temps des opérations sur ce qu'il convient d'appeler un terrain complexe. Cela ne signifie pas que les conflits en terrain à découvert n'existeront plus ni que tous les terrains complexes sont identiques. Chaque type de terrain pose un défi particulier, et la doctrine du groupement tactique doit contenir les informations qui permettra à celui-ci d'être à la hauteur des différents défis.

OPÉRATIONS

Types d'opération

Le vice-chef d'état-major de la Défense a diffusé une série de onze scénarios de planification de la force (SPF) pour les Forces canadiennes.⁹ L'Armée de terre

en a fait une approche à « quatre volets » ou à quatre scénarios. Voir le tableau suivant :

Dans les paragraphes suivants, on donne une brève description de chacun des scénarios :

- ◆ Des opérations d'évacuation des non-combattants (OENC) au cours desquelles la plus importante contribution de l'Armée de terre sera un élément de la taille d'une compagnie (sous-unité) qui contribuera à assurer la sécurité des citoyens canadiens et qui participera à leur évacuation et à leur déplacement.
- ◆ Des opérations nationales au cours desquelles la plus importante contribution de l'Armée de terre sera de fournir des éléments du niveau de la formation (secteur et/ou groupe-brigade) et d'assurer la capacité de commander et de contrôler au niveau opérationnel dans un environnement d'opérations interarmées, interagences et possiblement combinées. Les tâches probables couvriront le spectre complet des opérations : aide humanitaire, aide aux autorités policières et aide au pouvoir civil.
- ◆ Des opérations complexes de soutien de la paix dans le cadre desquelles la plus importante contribution de l'Armée de terre sera un groupe-bataillon ou un groupement tactique qui sera régi par le chapitre 6 ou 7 de la Charte de l'Organisation des Nations Unies.
- ◆ Des opérations de guerre dans le cadre desquelles la plus importante contribution de l'Armée de terre est un groupe-brigade.¹⁰

Bien que les scénarios soient énumérés séparément, il y a des recoupements distincts entre eux. Il est possible et même très probable que le groupement tactique doive avoir recours simultanément à certaines facettes de chaque type d'opération. Ce phénomène, appelé « guerre à trois visages », se définit ainsi :

À un moment de la journée, nos militaires s'occuperont de nourrir et de vêtir des réfugiés — secours

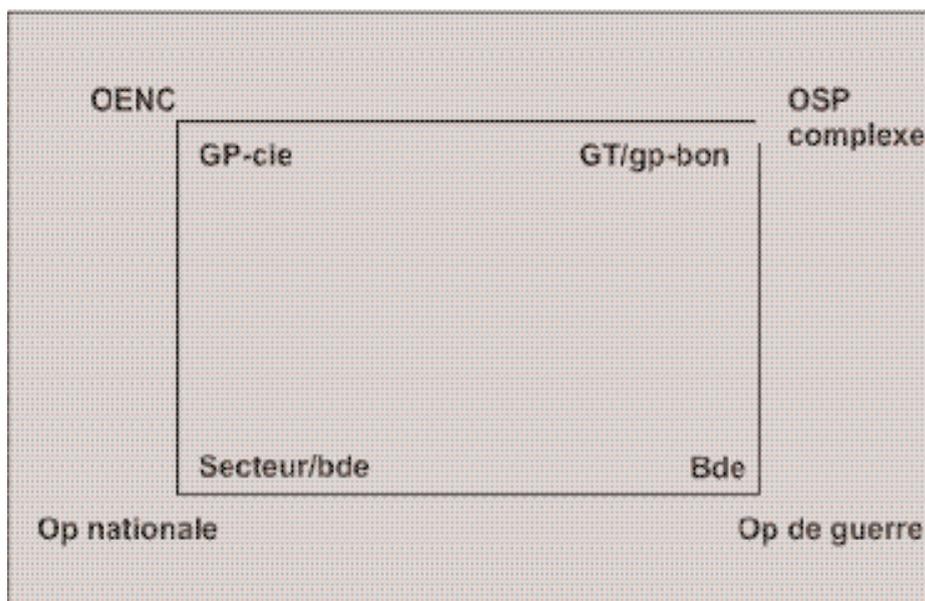


Figure 1-3 : Quatre volets

humanitaire. À un autre moment, ils s'occuperont de séparer deux camps rivaux — opérations de maintien de la paix. Finalement, ils devront livrer des combats de moyenne intensité hautement meurtriers. Tout cela le même jour, dans un secteur urbain équivalant à trois pâtés de maison.¹¹

Les groupements tactiques devront détenir les capacités requises pour mener tout type d'opération et posséder assez de souplesse pour s'adapter aux circonstances changeantes, quel que soit le type d'opération. Nous nous sommes déjà frottés à la « guerre à trois visages » lors de nombreuses opérations par le passé et elle sera présente dans l'avenir.

DOCTRINE

*Nos troupes au Timor-Oriental se sont bien adaptées aux tâches de maintien de la paix surtout parce qu'elles étaient bien préparées aux opérations de guerre. Dans la profession des armes, on peut s'adapter vers le bas du spectre d'intensité des opérations, mais jamais vers le haut.*¹²

Bien sûr, l'Armée de terre canadienne doit être apte à mener tout type d'opération et capable de passer rapidement d'un

type d'opération à l'autre, mais sur le plan de la doctrine, son premier objet reste la conduite de la guerre. L'expérience prouve que pour être efficace, une armée de terre doit comprendre les compétences nécessaires aux opérations de guerre et s'y exercer. La guerre est la plus difficile des opérations; on ne peut réussir les autres types d'opération que si on possède les compétences requises pour les opérations de guerre.

Les troupes canadiennes ne participeront probablement aux opérations de guerre qu'en tant que membres d'une coalition menée par les États-Unis. Il est donc impératif que le groupement tactique comprenne les principaux concepts de guerre américains, qui sont les mêmes que ceux adoptés par la plupart des pays alliés. Les deux concepts qui sont les plus importants sont la guerre de manœuvre et le commandement de mission.

Guerre de manœuvre. La guerre de manœuvre est un concept opérationnel par lequel on vise la défaite de la force ennemie en tentant de détruire sa cohésion et de miner sa volonté de combattre; on s'attaque tant au plan physique que moral de la force ennemie en visant surtout ses points les plus vulnérables. Ce concept opérationnel lui-même va au-delà de la portée d'un groupement tactique; cependant, le succès opérationnel sera

possible grâce à une approche manœuvrière au niveau tactique. Les groupements tactiques doivent surprendre, faire preuve d'initiative et d'originalité, être plus rapides que l'ennemi, agir de façon hardie et décisive et vouloir la victoire à tout prix. Pour mener la guerre de cette façon, le commandement doit être décentralisé, et les subalternes doivent être libres d'agir aux niveaux du rythme et de l'initiative en vue d'être fidèles à l'intention de leur supérieur. Un tel climat est possible sous un commandement de mission.

Commandement de mission. Pour que ce type de commandement soit efficace, tous les membres du groupement tactique doivent comprendre les intentions et le but du commandant. De plus, le groupement tactique doit posséder l'agilité et la souplesse nécessaires pour agir face aux circonstances changeantes, tout en réalisant son objectif. « Les ordres de mission permettent aux commandants, à tous les niveaux, de réagir aux situations et d'en tirer parti dès qu'elles se présentent. Le commandant dirige et contrôle son opération par le biais d'un énoncé clair de son intention et des tâches plutôt que par une supervision poussée et des mesures de contrôle serrées ou des restrictions. »¹³ L'adoption du commandement de mission permet également à l'Armée de terre canadienne de profiter de sa tradition culturelle qui consiste à exiger et à encourager l'initiative de la part de ses officiers subalternes et de ses s/off très bien entraînés.

Si on tient compte des principes de guerre reconnus et si on comprend les fonctions opérationnelles qui font partie intégrante de la puissance de combat, il est beaucoup plus facile de faire la guerre de manœuvre.

PRINCIPES DE GUERRE

Les principes de guerre ci-dessous sont décrits dans la publication B-GL-300-000/FP-000, *L'Armée de terre du Canada* :

- ◆ Choix et maintien du but.
- ◆ Maintien du moral.
- ◆ Action offensive.
- ◆ Surprise.

- ◆ Sécurité.
- ◆ Concentration de la force.
- ◆ Économie des efforts.
- ◆ Souplesse.
- ◆ Coopération.
- ◆ Administration.¹⁴

Les principes de guerre s'appliquent tant au groupement tactique qu'au peloton, à la troupe et aux formations supérieures. Les commandants s'appuient avec sagesse sur ces principes afin d'exploiter au maximum le potentiel de combat de l'équipe interarmes. La situation détermine l'importance relative de chaque principe; dans certains cas, les commandants doivent s'attacher davantage à certains principes, au détriment des autres. Le défi qui s'impose à eux est de savoir en tout temps où mettre l'accent.

Les principes de guerre ne sont pas des recettes miracles et ils ne peuvent remplacer le jugement ou l'ingéniosité. La liste de ces principes sert de guide au commandant du groupement tactique qui l'utilise afin de s'assurer qu'aucun élément n'a été oublié par inadvertance. On ne s'attend pas à ce que les commandants adhèrent à ces principes de façon aveugle, et une telle attitude est même découragée, mais la moindre négligence peut les mener vers l'échec.

LES FONCTIONS OPÉRATIONNELLES

À partir des principes de guerre, on a défini des fonctions essentielles qui permettent d'adopter une approche manœuvriste aux opérations. Il s'agit des fonctions opérationnelles suivantes :

- ◆ **Commander.** Commander est la fonction opérationnelle centrale, celle qui lie toutes les activités. Elle intègre toutes les fonctions opérationnelles en vue de l'atteinte de buts opérationnels précis.
- ◆ **Détecter.** Cette fonction intègre dans un même concept les capacités de détection et l'analyse des données recueillies. Elle élimine les cloisonnements qui existaient auparavant entre la cueillette et l'information.
- ◆ **Agir.** Cette fonction intègre la manœuvre, la puissance de feu et les opérations d'information offensives en vue d'obtenir un modèle intégré permettant de comprendre la concentration des effets sur un ennemi. L'accent n'est plus mis sur la méthode (plates-formes), mais sur l'état final moral et physique souhaité (l'effet).
- ◆ **Protéger.** Cette fonction permet d'aller au-delà de la protection physique traditionnelle et de protéger les forces amies par des moyens liés tant au plan physique que moral. La fonction protéger est considérée comme un moyen opérationnel qui confère de la latitude aux commandants et qui les rend efficaces.
- ◆ **Maintenir en puissance.** Cette fonction est considérée comme un moyen opérationnel qui relie toutes les activités de maintien en puissance, tant sur le plan physique que moral, de l'entité tactique au niveau le plus bas jusqu'aux capacités d'appui de niveau national.¹⁵

Pour que le groupement tactique puisse fonctionner de façon optimale et réussir ce qu'il entreprend, il doit y avoir une interaction entre ces fonctions. Et pour que celles-ci soient appliquées de façon efficace, il est essentiel de comprendre que commander et détecter sont des fonctions continues qui sont intégrées à toutes les autres fonctions.

OPÉRATIONS DE GUERRE

Le groupement tactique participe à toutes les opérations de guerre, notamment aux **opérations offensives**, aux **opérations défensives** et aux **manœuvres retardatrices**. Ces opérations sont liées par des phases de transition, entre autres, la progression, le combat de rencontre, la jonction, le désengagement et la relève de troupes au combat.

Les tactiques du groupement tactique au cours d'opérations de guerre sont traitées en détail dans les prochains chapitres.

COMPOSITION DU GROUPEMENT TACTIQUE

Généralités

Les groupements tactiques sont les unités de manœuvre tactique d'une formation. Ils peuvent faire partie d'une brigade canadienne, d'une coalition ou d'une formation interarmées. Comme on l'a mentionné plus tôt, la menace, le terrain et les opérations sont maintenant de nature fort complexe et aucune organisation ne peut, seule, être à la hauteur des exigences du champ de bataille moderne. Par conséquent, les groupements tactiques canadiens seront articulés selon la tâche à accomplir afin de répondre à des exigences opérationnelles spécifiques.

Articuler selon la tâche. Dans l'Armée de terre canadienne, on considère qu'il y a deux types d'articulation selon la tâche : stratégique et tactique. L'articulation stratégique consiste à constituer des forces terrestres dans les meilleurs endroits stratégiques en fonction des besoins nationaux de l'Armée de terre. Ce type d'articulation se fait par l'entremise de la structure par secteurs. Dans le cadre de certaines opérations, on pourrait changer cette articulation afin de répondre aux exigences stratégiques générales d'un théâtre ou d'un secteur d'opérations en particulier. L'articulation tactique est l'organisation des troupes en fonction d'une mission spécifique. C'est ainsi que l'on constitue les groupements tactiques canadiens en vue des opérations.

Dans l'Armée canadienne, il existe 12 organisations de quartier général de bataillon et celles-ci sont pratiquement identiques. Chacune d'entre elles peut fournir la structure de commandement pour la formation d'un groupement tactique. Le groupement tactique sera structuré de façon modulaire et possédera la capacité d'effectuer les cinq fonctions opérationnelles. La configuration exacte du groupement tactique dépendra de la mission, des effets désirés et de la situation tactique. Dans le cadre d'opérations de contingence internationale, l'organisation formée s'appelle « unité tactiquement autonome (UTA) ». Elle est entièrement interoperable et apte à faire partie d'une coalition.

La sous-unité ou l'élément chargé de la tâche servira d'entité de base à toutes les UTA et possédera une capacité organique lui permettant d'effectuer les tâches attribuées. Les éléments chargés de la tâche seront placés sous le commandement d'un quartier général de bataillon et formeront le groupement tactique. Les fonctions **commander, détecter, protéger et maintenir en puissance** du groupement tactique seraient, dans la plupart des cas, très semblables, quelle que soit l'opération. Les changements importants seraient effectués selon les effets nécessaires sur le groupement tactique, ce qui fait surtout appel à la fonction opérationnelle **agir**.

Les scénarios suivants sont présentés afin de clarifier le concept d'articulation selon la tâche :

- ◆ **Scénario un.** Le Canada a accepté de fournir un groupement tactique qui fera partie d'une brigade américaine dans le cadre d'une opération de guerre contre une force de menace possédant des formations blindées et mécanisées et utilisant des méthodes conventionnelles de guerre. Dans le cadre de ce projet, un quartier général de bataillon d'infanterie mécanisée pourrait être articulé selon la tâche simplement si on ajoutait un escadron blindé à ses trois compagnies d'infanterie mécanisée.
- ◆ **Scénario deux.** Le Canada a accepté de fournir un groupement tactique qui fera partie d'une plus vaste opération de maintien de la paix. La mission est de rétablir la stabilité dans le pays visé en assurant la sécurité dans les zones peuplées les plus importantes, de participer à la reconstruction de l'infrastructure et de repérer et de vaincre les derniers éléments de la force antigouvernementale. Ces éléments auront probablement recours aux tactiques de guérilla, mais utiliseront, à l'occasion, des tactiques conventionnelles. Dans un tel cas, on pourra confier le commandement du groupement tactique au même quartier général de bataillon d'infanterie mécanisée (scénario un), mais contrairement à ce qui se produit dans le scénario un, le groupement

tactique pourrait être constitué d'une compagnie d'infanterie mécanisée, d'une compagnie d'infanterie légère, d'un escadron de Coyote, d'un escadron du génie et d'une batterie d'artillerie.

Dans ces deux scénarios, la structure du groupement tactique agit sous le même élément de commandement, mais les éléments chargés de la tâche sont placés selon les effets nécessaires. Les organisations ci-haut mentionnées ne prétendent pas être des solutions données par la doctrine si ces scénarios se présentent, mais sont des exemples de décisions qui pourraient être prises face à l'éventail de situations possibles sur le champ de bataille moderne.

Rôles, tâches et emploi tactique des armes

Les commandants de groupement tactique doivent connaître les rôles, les tâches et l'emploi tactique de toutes les armes et services afin d'exploiter au maximum leur potentiel. Ces éléments sont décrits ci-dessous.

Toutes les armes et services ont recours à toutes les fonctions opérationnelles afin d'être les plus efficaces possible dans la conduite des opérations. Toutefois, chaque arme et service possède certaines caractéristiques qui les rendent plus aptes pour certaines des fonctions opérationnelles sur le champ de bataille. La fonction opérationnelle qu'on demandera aux armes ou aux services d'effectuer sera fonction soit d'une mission particulière, soit de tâches faisant partie d'une mission.

ARTILLERIE

Artillerie de campagne

Rôle. L'artillerie de campagne contribue, grâce au tir indirect, à la défaite de l'ennemi. Elle fournit, en partie, une composante de la fonction opérationnelle **agir**, mais elle possède également des caractéristiques qui lui permettent de fournir les fonctions **détecter et protéger**.

L'artillerie fournit divers types de tir d'appui :

- ◆ appui rapproché;
- ◆ attrition;

- ◆ interdiction;
- ◆ contre-batterie.

L'artillerie exécute également des tâches de coordination et d'acquisition d'objectifs.

Au niveau du groupement tactique, les principales tâches de l'artillerie consistent à assurer l'appui rapproché et la coordination :

- ◆ **Appui rapproché :** Tir d'appui rapproché fourni au groupement tactique au bon moment. L'appui rapproché peut comprendre les conseils, l'observation, la liaison et les communications.
- ◆ **Coordination :** La coordination de toutes les sources de tir d'appui rapproché indirect tombe sous la responsabilité du commandant d'artillerie. Le commandant de batterie d'appui rapproché et les officiers observateurs avancés (OOA) sont généralement placés avec le groupement tactique. Le commandant de batterie, au quartier général du groupement tactique, et les OOA, au quartier général de compagnie, fournissent les conseils de coordination nécessaires et assurent la liaison afin que le groupement tactique profite au maximum de toutes les ressources d'appui-feu disponibles. Les commandants de batterie et les OOA peuvent être attribués au groupement tactique sous OPCON ou sous TACON, selon la liberté de mouvement et l'indépendance requises.

Le groupement tactique profite du tir de l'artillerie d'appui général. La destruction, le harcèlement et la suppression de cibles comme les quartiers généraux, les réserves, les armes antiaériennes et tout particulièrement l'artillerie de l'ennemi aident à préserver la liberté de manœuvre du commandant du groupement tactique et lui confèrent une plus grande liberté d'action.

Appui rapproché. Les plans d'emploi des feux indirects en appui au groupement tactique comprennent :

- ◆ les plans d'emploi des feux en appui aux opérations offensives;

- ◆ les plans d'emplois des feux défensifs;
- ◆ l'engagement de cibles d'occasion;
- ◆ le tir fumigène et éclairant.

Emploi tactique. Les facteurs importants dont il faut tenir compte dans l'emploi tactique de l'artillerie de campagne sont les suivants :

- ◆ L'artillerie est commandée au plus haut niveau et est contrôlée au plus bas niveau. Les mouvements des pièces relèvent habituellement de la formation, tandis que le tir est contrôlé par les officiers observateurs avancés (OOA), au niveau de la sous-unité.
- ◆ Le tir de l'artillerie de campagne, des mortiers, des lance-roquettes et des autres armes de tir indirect doit être parfaitement intégré et contrôlé par le commandant de batterie.
- ◆ Les officiers observateurs avancés (OOA) et les contrôleurs de tir (CT) se trouvent à l'avant, mais ils demeurent avec leur sous-unité d'affectation.
- ◆ Le tir indirect est concentré, et ce, en vue d'obtenir les meilleurs résultats possibles.
- ◆ La planification de l'emploi des feux doit être simple afin de préserver la souplesse d'action.
- ◆ Le tir indirect doit contribuer à l'effet de surprise et non lui nuire. Il faut éviter de toujours employer le même schéma de tir d'artillerie.
- ◆ Dans la mesure du possible, les mortiers doivent fournir le tir éclairant et fumigène afin de laisser à l'artillerie le soin d'assumer les tâches de tir défensif.

Artillerie antiaérienne

Rôle. L'artillerie antiaérienne a pour rôle d'empêcher les aéronefs ennemis de nuire aux opérations terrestres. En artillerie antiaérienne, on applique surtout la fonction opérationnelle **protéger**, mais en raison de certaines des caractéristiques de cette arme, on peut également supporter la fonction **agir**.

Tâches de l'artillerie de défense antiaérienne :

- ◆ alerte;
- ◆ protection;
- ◆ attrition;
- ◆ contrôle de l'espace aérien.

Emploi tactique. La défense antiaérienne est une responsabilité toutes armes dans le groupement tactique. La plupart des armes sont efficaces contre les aéronefs ennemis et sont habituellement utilisées dans des situations d'autodéfense. Des systèmes de défense aérienne courte portée (DAACP) peuvent également être attribués aux groupements tactiques en vue de l'accomplissement de tâches précises. Les systèmes de défense antiaérienne courte portée se subdivisent, en fonction de leurs caractéristiques et de leurs capacités, en systèmes d'armes de défense aérienne rapprochée (SADAR) et en systèmes de défense aérienne de zones. Les facteurs dont il est important de tenir compte dans l'emploi tactique de ces systèmes, au niveau du groupement tactique, sont les suivants :

- ◆ **Défense antiaérienne rapprochée.** Les systèmes d'armes de défense aérienne rapprochée (SADAR) doivent être utilisés pour la défense d'objectifs précis comme les défilés, les quartiers généraux ou les concentrations de sous-unités comme les positions d'attaque, les zones de rassemblement ou les caches. Une section de SADAR peut défendre un point; elle ne devrait pas être divisée dans le but d'accomplir une deuxième tâche car, dans ce cas, aucune des tâches ne serait correctement effectuée. La section de SADAR possède des moyens de communications limités et est vulnérable à une attaque au sol lancée par l'ennemi. Le groupement tactique doit la tenir informée de l'activité ennemie et lui fournir de la protection au besoin.
- ◆ **Défense antiaérienne de zone.** Ces systèmes, comme les systèmes d'arme antiaériens et antichars (ADATS), peuvent assurer une défense de zone au groupement

tactique. Tandis qu'ils travaillent avec le groupement tactique, les ADATS peuvent fournir de la défense antiaérienne en suivant les éléments de tête à une distance d'au moins un bond. Ces systèmes sont vulnérables aux attaques au sol et peuvent nécessiter la protection du groupement tactique.

Commandement et contrôle. Le tir de l'artillerie de défense antiaérienne est contrôlé au plus haut niveau possible et est régi par des règles d'engagement. Ces dernières sont établies par le commandant du théâtre et communiquées aux sections dans les plans d'opérations, les ordres et les instructions permanentes d'opération (IPO). En ce qui concerne les DAACP, la décision finale relative à l'engagement d'un objectif relève du commandant de détachement.

ARME BLINDÉE

Chars

Rôle. Les chars combattent l'ennemi en ayant recours, de façon agressive, à leur puissance de tir et à leur mobilité sur le champ de bataille. La principale fonction opérationnelle appliquée par les chars est la fonction **agir**; ils possèdent également de nombreuses caractéristiques leur permettant d'appliquer les fonctions **détecter** et **protéger**.

Tâches. Les principales tâches des unités de chars sont les suivantes :

- ◆ participer aux manœuvres de la force de couverture;
- ◆ prendre part à la marche à l'ennemi;
- ◆ attaquer;
- ◆ exploiter les effets des armes de destruction massive;
- ◆ participer à la poursuite;
- ◆ participer à la défense, principalement à titre de force de manœuvre au cours des contre-attaques et des manœuvres d'arrêt.

Emploi tactique. Les principaux facteurs dont il faut tenir compte dans l'emploi tactique des chars sont les suivants :

- ◆ en règle générale, la troupe de chars constitue la plus petite unité de tir;
- ◆ l'escadron de chars constitue le plus petit groupe de manœuvre;
- ◆ les chars n'agissent pas de façon autonome, mais de concert avec l'infanterie et d'autres armes;
- ◆ tous les mouvements doivent être effectués à partir d'une base solide;
- ◆ les chars profitent au maximum du terrain afin de se protéger;
- ◆ l'infanterie est appuyée par les systèmes d'arme de chars ou chasseurs de chars. Certains chars, appuyés par l'infanterie, sont gardés en réserve afin d'unfluer sur le déroulement d'un combat.

Reconnaissance blindée

Rôle. Grâce à la reconnaissance blindée, on peut obtenir et communiquer des renseignements opportuns concernant l'ennemi et le terrain, ce qui contribue à la sécurité du champ de bataille. Lorsqu'on effectue de la reconnaissance blindée, on met principalement l'accent sur la fonction **détecter**, mais on met également beaucoup l'accent sur la fonction **protéger**; la fonction **agir** arrive au troisième rang.

Tâches. Au niveau du groupement tactique, les principales tâches à accomplir sont notamment :

- ◆ la surveillance des obstacles, des couloirs et des zones arrière;
- ◆ la reconnaissance de l'itinéraire au cours de l'avance et en vue des contre-attaques et des opérations d'arrêt;
- ◆ la protection des flancs;
- ◆ le contrôle des mouvements;
- ◆ surveillance du niveau de radiation et la contamination chimique;
- ◆ les fonctions de service, y compris :
 - ◆ la liaison;
 - ◆ les fonctions d'escorte;
 - ◆ le rôle d'éléments de

protection des quartiers généraux ou des secteurs de logistique;

- ◆ le contrôle des réfugiés;
- ◆ la reconnaissance des zones et des points;
- ◆ l'établissement de piquets autour des points vitaux ou de l'ennemi contourné.

Emploi tactique. Les facteurs importants dont il faut tenir compte dans l'utilisation des troupes de reconnaissance sont les suivants :

- ◆ la patrouille de reconnaissance constitue le plus petit élément de manœuvre;
- ◆ elle doit observer sans être repérée;
- ◆ elle doit établir et maintenir des contacts;
- ◆ elle doit fournir des comptes rendus précis et assurer les communications;
- ◆ elle doit éviter les engagements décisifs;
- ◆ elle doit informer le GT des dispositions ennemies.

INFANTERIE

Rôle. L'infanterie entre en contact avec l'ennemi et le détruit. Elle met principalement l'accent sur la fonction opérationnelle **agir**, mais également sur les fonctions **détecter** et **protéger**.

Tâches. Les principales tâches de l'infanterie consistent à :

- ◆ détruire l'ennemi dans un combat rapproché;
- ◆ tenir le terrain;
- ◆ faire partie de la force de couverture;
- ◆ constituer la totalité ou une partie d'une réserve chargée de contre-attaquer ou d'arrêter l'ennemi;
- ◆ mener des opérations aéromobiles;
- ◆ établir la surveillance et accomplir des patrouilles;
- ◆ accomplir des tâches relatives à la sécurité;

- ◆ exploiter les effets des armes de destruction massive.

Emploi tactique. La sous-unité tactique de base de l'infanterie est la compagnie. Elle ne peut être subdivisée que dans des circonstances exceptionnelles. Les principaux facteurs dont il faut tenir compte dans l'emploi tactique de l'infanterie sont les suivants :

- ◆ **Mobilité.** L'infanterie mécanisée est totalement mobile, quelles que soient les conditions météorologiques et l'état du terrain, en ce sens qu'elle peut être employée débarquée, embarquée ou affectée à des rôles aéromobiles et ce, au cours de toutes les opérations. Débarquée, l'infanterie est lente et est limitée aux armes, au matériel et aux munitions qu'elle peut transporter.

- ◆ **Puissance de tir.** Le bataillon d'infanterie mécanisée et, à un moindre degré, la compagnie mécanisée, est capable de façon autonome de prendre et de tenir le terrain avec un éventail complet d'armes personnelles et d'appui. La puissance de tir des armes montées à bord des véhicules est exploitée au maximum afin d'appuyer l'infanterie débarquée. Les armes de l'infanterie s'associent à la puissance de tir du groupement tactique et la complètent. Les armes antiblindés moyenne portée (AABMP) de l'infanterie forment la base sur laquelle le système antiblindé est construit et complètent le tir des systèmes plus lourds et de plus longue portée.

- ◆ **Protection et sécurité.** Le VBL III offre une protection limitée à l'infanterie mécanisée, qui doit compter sur la dissimulation, la couverture, l'utilisation du terrain et la couverture des tirs pour sa protection lorsqu'elle est embarquée. Les troupes sont le plus vulnérables lorsqu'elles débarquent et c'est pourquoi elles ont besoin de couverture et d'appui-feu. Pour sa protection, le fantassin compte sur le feu et le mouvement selon les techniques de campagne et sur l'appui-feu de la part des blindés et de l'artillerie.

L'infanterie obtient la meilleure protection des fortifications de campagne. Les sous-unités établissent des postes d'observation (PO) et exécutent des patrouilles afin d'assurer la protection et la sécurité.

- ◆ **Souplesse.** Le bataillon d'infanterie mécanisée est une unité de combat souple. Ses compagnies de fusiliers se déplacent en VBL III, à pied ou à bord d'hélicoptères et peuvent rapidement être regroupées. La vitesse et la souplesse des manœuvres de l'infanterie sont assurées tant que l'unité demeure entière et qu'aucune sous-unité ou arme d'appui n'est détachée.

PLATES-FORMES D'ARMES À TIR DIRECT

Rôle. Les plates-formes d'armes détruisent les capacités blindées de l'ennemi. Elles mettent surtout l'accent sur la fonction **agir**, mais elles ont également, dans une moindre mesure, les capacités d'appliquer les fonctions **détecter** et **protéger** à courte distance. Ces plates-formes incluent le système de canon mobile (SCM), le MMEV V1¹⁶ et le TOW sous blindage (TUA).

Tâches :

- ◆ tirer dans les zones d'abattage désignées;
- ◆ fournir un tir d'appui rapproché pour les positions des sous-unités;
- ◆ couvrir les trouées entre les positions des sous-unités;
- ◆ appuyer les opérations de contre-mouvements;
- ◆ appuyer les forces de couverture et les éléments de protection;
- ◆ effectuer les tâches de surveillance attribuées;
- ◆ fournir des tirs de tireurs d'élite.

En plus des tâches antiblindés traditionnelles précédemment énumérées, la mobilité et la puissance de feu de tous les systèmes, plus particulièrement du système de canon mobile (SCM), permettent l'utilisation des plates-formes d'armes à tir direct pour des tâches généralement associées aux chars. Toutefois, il est

important de se souvenir que ces systèmes sont moins protégés que les chars. Ces systèmes permettent une meilleure mobilité et le commandant profite d'une plus grande connaissance de la situation; il peut les déployer de telle façon que leur manque de protection est remplacé par l'agilité, la souplesse et une amélioration de la position.

Emploi tactique. Les facteurs importants sont les suivants :

- ◆ Les zones d'abattage devraient être divisées en bandes d'engagement (courtes, moyennes et longues portées) et les plates-formes d'armes à tir direct doivent être coordonnées avec toutes les autres ressources antiblindés.
- ◆ Les consignes de tir en vigueur peuvent être établies pour chacun des secteurs des zones d'abattage.
- ◆ Toutes les sous-unités antiblindés du groupement tactique doivent pouvoir communiquer directement les unes avec les autres.
- ◆ Dans la mesure du possible, le SCM doit être employé comme unité ou sous-unité complète. Cependant, en terrain complexe, il est possible qu'il soit nécessaire d'avoir des éléments plus petits afin de fournir de l'appui rapproché à l'infanterie.
- ◆ On obtient un effet maximal lorsqu'on place tous les systèmes de tir direct sous contrôle centralisé.

GÉNIE

Rôle. Le travail du génie vise à appuyer la Force terrestre afin que celle-ci puisse vivre, se déplacer et combattre sur le champ de bataille et à faire en sorte que l'ennemi soit privé de ces mêmes capacités. Les membres du génie peuvent également être employés comme fantassins si nécessaire. Ainsi, la première fonction opérationnelle du génie est **protéger** et sa deuxième, **agir**.

Tâches. Les principales tâches que doit entreprendre le génie se classent sous les points suivants :

◆ Mobilité :

- ◆ reconnaissance des obstacles et des itinéraires;
- ◆ remplissage des cratères, nettoyage des débris, dégagement des abattis et remblai des fossés antichars;
- ◆ ouverture des passages dans les champs de mines;
- ◆ nettoyage des débris, dégagement des barricades et déblaiement dans les villes, en appui aux opérations urbaines;
- ◆ préparation des sites de franchissement (ports, bacs, embarcations, etc.);
- ◆ maintenance et amélioration des routes, des gués et des sites de franchissement.

◆ Contre-mobilité :

- ◆ établissement ou amélioration des barrières, notamment les fossés antichars et les champs de mines;
- ◆ destruction de ponts, creusage de cratères dans les routes, création d'abattis, mise en place de déblais, pose de mines et destruction de services ou d'installations.

◆ Survivabilité :

- ◆ aide au creusage;
- ◆ renforcement des centres de résistance et des postes d'observation;
- ◆ conseils et aide en matière de dissimulation, de contre-surveillance et de déception;
- ◆ conseils et aide en matière de construction d'obstacles de barbelés;
- ◆ renforcement des positions dans les zones bâties et boisées par l'amélioration de l'observation et des arcs de tir et la mise en place d'obstacles passifs;
- ◆ enlèvement des pièges.

◆ Appui général du génie :

- ♦ approvisionnement en eau potable;
- ♦ appui aux opérations de décontamination de zone;
- ♦ renseignement du génie.

Emploi tactique. Les principaux facteurs dont il faut tenir compte dans l'emploi tactique du génie au niveau du groupement tactique sont les suivants :

- ♦ Les commandants de groupement tactique doivent être capables de faire la part des choses entre les conseils techniques offerts par l'expert en génie et leur plan tactique.
- ♦ Les commandants de groupement tactique doivent être prêts à fournir des détachements de protection aux membres du génie.
- ♦ La décision d'employer les membres du génie comme fantassins doit être prise avec beaucoup de discernement; cependant, un tel emploi est parfois inévitable.

TRANSMISSIONS

Rôle. Les transmissions fournissent les services de communications aux commandants et à leur état-major et empêchent l'ennemi d'utiliser le spectre électromagnétique en utilisant des tactiques de guerre électronique (GE). On compte beaucoup sur les communications et les réseaux, ce qui confère aux transmissions des responsabilités importantes pour les fonctions opérationnelles **commander, détecter, agir et protéger**.

Tâches. Les tâches des transmissions au niveau du groupement tactique ne diffèrent pas des tâches à accomplir au niveau de la formation, sauf que le soutien administratif du quartier général et la défense locale constituent la responsabilité de tous les membres du quartier général et non seulement des éléments des transmissions. Les tâches des transmissions au niveau du groupement tactique consistent à :

- ♦ donner des conseils sur toutes les questions relatives aux communications et à la GE;
- ♦ assurer l'exploitation, les services techniques et la maintenance de

première ligne des systèmes d'information de commandement et de contrôle du groupement tactique, y compris le réseau radio de combat, le traitement automatique des données (TAD), les lignes et les estafettes;

- ♦ mettre à exécution le plan de sécurité des transmissions de la formation;
- ♦ assurer le contrôle et la répartition des fréquences et du matériel de sécurité des transmissions (SECTRANS) au sein du groupement tactique.

Emploi tactique. Voici les principaux facteurs dont il faut tenir compte dans l'emploi tactique des transmissions au sein du groupement tactique :

- ♦ Les troupes/pelotons des transmissions intégrés au quartier général du groupement tactique sont de petite taille et possèdent des effectifs et des ressources limités. Dans certains cas il faudra les augmenter, notamment lorsqu'ils posent des lignes et qu'ils fournissent des services prolongés d'estafettes.

- ♦ La troupe/le peloton des transmissions, peu importe sa taille, doit fournir des communications continues et fiables.

- ♦ Alors que le groupement tactique, au cours de ses opérations mobiles, utilise habituellement le poste radio du réseau de combat comme principal moyen de commandement et de contrôle, les commandants de groupement tactique doivent, en situation de guerre électronique (GE), être prêts à utiliser tous les moyens disponibles afin de minimiser l'usage du poste radio du réseau de combat. Au cours de certaines opérations, on préférera plutôt communiquer par des ordres détaillés, des briefings, le contact personnel, des officiers de liaison (OL), des estafettes et des lignes.

- ♦ L'officier des transmissions du groupement tactique doit participer très tôt à la planification des opérations, surtout si on prévoit un changement

d'articulation, des opérations prolongées ou des communications sur de longues distances. Cet officier devra alors prévoir des fréquences supplémentaires qui n'entreront pas en interférence les unes avec les autres, l'allocation et la répartition de codes de bas niveau pour les unités attachées, la coordination avec l'officier des transmissions de l'unité bénéficiaire ou de départ et avec l'escadron des transmissions de la formation, l'établissement de procédures spéciales de recombêtement pour les codes de bas niveau et le déploiement de stations de retransmission. L'opération de guerre en cours déterminera également quel type de communications de rechange devrait être utilisé au lieu du poste radio du réseau de combat dans un environnement de GE.

- ♦ Le quartier général de formation fournira les communications au groupement tactique sous forme de poste radio du réseau de combat sûr, d'estafettes et de lignes. La formation peut également fournir, en renforcement ou sur place, des détachements poseurs de lignes ou de liaison en faisceaux hertziens afin d'assurer les communications du groupement tactique. Cette situation entraînera des problèmes particuliers d'emplacement, de mise en place, de recombêtement et de maintenance qui doivent être réglés par le groupement tactique. Des éléments de transmissions spécialisés comme des détachements de GE peuvent être affectés « sur place » au groupement tactique. Dans ce cas, la coordination doit être assumée par le quartier général du groupement tactique responsable de la zone.

AVIATION TACTIQUE

Rôle. L'aviation tactique appuie l'Armée de terre en lui fournissant une puissance de tir aérien et en effectuant de la reconnaissance et des tâches de transport. Elle effectue les fonctions opérationnelles **agir, détecter et protéger** et appuie les fonctions **commander et maintenir en puissance**.

Tâches. Les tâches attribuées à l'aviation tactique sont les suivantes :

- ◆ la reconnaissance et l'observation;
- ◆ la direction et le contrôle du tir (PO aérien, contrôleur aérien avancé (CAA));
- ◆ le tir antiblindé et autre tir d'appui;
- ◆ le transport aérien tactique de troupes, d'équipement et d'approvisionnements;
- ◆ la pose de mines;
- ◆ le transport aérien logistique;
- ◆ le commandement et la liaison;
- ◆ l'appui aéromédical;
- ◆ l'appui aux communications.

Emploi tactique. Voici les principaux facteurs dont il faut tenir compte dans l'utilisation de l'aviation tactique au niveau du groupement tactique :

- ◆ Les hélicoptères seront rarement attachés à des groupements tactiques individuels. Ils peuvent, toutefois, recevoir une attribution de mission spécifique sur demande du groupement tactique. Si tel est le cas, les hélicoptères sont coordonnés par l'entremise du centre de coordination des feux d'appui un peu comme le font d'autres éléments se trouvant sur place.
- ◆ Les hélicoptères d'attaque demeurent invariablement en sous-ordre de la formation, mais peuvent appuyer les opérations du groupement tactique.

◆ Les hélicoptères de reconnaissance sont extrêmement vulnérables face aux défenses antiaériennes et aux hélicoptères armés de la force ennemie. Généralement, ils ne sont pas appelés à manœuvrer à proximité de la limite avancée du champ de bataille. Lorsqu'ils assument leur rôle de reconnaissance et d'appui aux communications, il faut choisir des tâches qui utilisent au maximum leur capacité à se déplacer rapidement sur de longues distances ou au-dessus de terrains difficiles plutôt que de les exposer inutilement pour accomplir des tâches qui pourraient être effectuées par l'observation au sol.

◆ Les hélicoptères de transport sont particulièrement utiles pour appuyer les tâches de logistique et le mouvement des troupes; toutefois, ils sont extrêmement vulnérables lorsqu'ils sont utilisés dans les zones avancées. Pour des tâches subséquentes comme l'évacuation des blessés, il faut faire appel aux aéronefs qui reviennent des zones avancées après avoir accompli leurs tâches principales.

ADMINISTRATION

Rôle. Les échelons administratifs fournissent au groupement tactique en opération le service de soutien au combat (SSC) de première ligne. Ils sont principalement responsables de l'application de la fonction opérationnelle **maintenir en puissance**.

Tâches. Voici les principales tâches des échelons administratifs :

- ◆ assurer le réapprovisionnement du matériel de combat;
- ◆ assurer le réapprovisionnement courant de première ligne du matériel de combat et des autres commodités;
- ◆ fournir des services de réparation et de récupération de première ligne;
- ◆ fournir des services médicaux et d'évacuation de première ligne;
- ◆ fournir des services au personnel de première ligne;
- ◆ fournir le transport de première ligne;
- ◆ assurer avec l'organisation de logistique supérieur de la formation la coordination de l'expédition à l'avant du matériel requis quotidiennement par le groupement tactique;
- ◆ assurer avec l'état-major administratif du quartier général supérieur, la coordination des services de bain, de buanderie et de décontamination.



NOTES

1. Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris : Éditions de Minuit, Collection « Arguments », ch. 6, p. 176.
2. *DSOR de l'Armée de terre 2003*, ch. 1, p. 3/18.
3. Steven Metz and Douglas V. Johnson II, *Asymmetry and U.S. Military Strategy: Definition, Background, and Strategic Concepts* (Carlisle, Pa.: U.S War College, 2001), pp. 5-6.
4. Martin Van Creveld, *La Transformation de la guerre* (Paris : Éditions du Rocher, 1998), p. 269.
5. J.R. McNeil, *Something New Under the Sun* (New York: W.W. Norton & Company, 2001), p. 283.
6. *Ibid.*, p. 287.
7. Robert D. Steele, « First to Fight, but Not Fighting Smart », *Marine Corps Gazette*, May 1999, p. 87.
8. U.S. Army FM 100-5 *Operations* (Department of the Army, 1993).
9. *Capabilities Based Planning for the Department of National Defence and the Canadian Forces*, Director General Strategic Planning,

(Ottawa: Department of National Defence, 27 May 2002).

10. Lieutenant-Colonel Richard Bowes, *Canadian Army of Tomorrow — Capstone Operating Concept*, (Directorate of Army Doctrine, Kingston, 26 May 2003), p. 44.
11. Général C.C. Krulak, *Dépêches*, vol. 9, no 2 (mai 2002).
12. Lieutenant-General Peter Leahy, « Land Force for the Future », *Australian Army Journal* Vol. 1, No.1 (Canberra, June 2003), p. 25.
13. B-GL-300-002/FP-001, *Doctrine tactique de la Force terrestre* (Kingston : ministère de la Défense nationale, 1997), p. 1-9.
14. B-GL-300-000/FP-000 *L'Armée de terre du Canada : Nous protégeons nos foyers et nos droits* (Ottawa : ministère de la Défense nationale, 1998), Ch. 5, pp. 95-98.
15. Bowes, p. 39.
16. Le MMEV V1 est un ADATS qui possède une capacité améliorée et qui est installé sur le châssis d'un VBL.

Bulletin d'information de la Direction de l'instruction de l'Armée de terre

Tout n'est que reconstitution :

Étape de la reconstitution et du soutien et étape d'entraînement du CIOAT

par le Major J.R. McKay

Voici une lettre qu'un jeune officier a fait parvenir à sa famille :

1^{er} septembre 2004

Chère maman, cher papa,

J'ai pensé vous parler de ma première année au bataillon. Disons que les choses ne se sont pas présentées exactement comme je m'y attendais. À mon arrivée, je devais me rendre au bureau du capitaine-adjutant du quartier général du bataillon. C'est ce que j'aurais fait s'il n'avait pas été encore en congé depuis son affectation. J'ai fini par me présenter à son adjoint. Il m'a amené au bureau du cmdt du bataillon. J'étais tellement nerveux que je n'ai absolument rien compris de ce qu'il m'a dit. Je me rappelle de quelque chose au sujet de la fin de la reconstitution, mais à part ça, rien! Après cette heureusement très courte entrevue, l'adjoint du capitaine-adjutant m'a conduit au bureau du cmdt de compagnie pour faire les présentations. Malheureusement, il était à l'extérieur pour un cours d'anglais et le cmdt adjoint n'était pas là non plus. Elle était à Kingston, au Collège d'état-major. C'est à ce moment-là que j'ai pensé, pendant un court instant, qu'à ma première journée dans la force de campagne, je pourrais commander une compagnie de fusiliers. Pas de chance! Je rêvais justement à ça quand le SMC est apparu et m'a dit « Doucement, Monsieur, vous n'êtes pas le cmdt. C'est le capt VBL qui agit à titre de cmdt intérimaire. » J'ai quitté le quartier général de la compagnie à la recherche du Lt X. Je l'ai trouvé quelques minutes plus tard. Il m'a souhaité la bienvenue et m'a donné un briefing accéléré sur les activités de la compagnie et de mon nouveau « peloton ». Pour l'avenir immédiat, ce n'était guère excitant — de la maintenance!

J'ai mis le mot « peloton » entre guillemets pour une raison bien précise. Je m'attendais à au moins trente hommes et je me suis rendu compte que j'en avais seulement dix! Mon adjoint est un caporal-chef! Sept des dix membres du peloton venaient tout juste d'arriver au bataillon, tout comme moi! Le peloton n'était pourtant pas une coquille vide — un bon nombre de soldats et presque tous les s/off avaient été déployés pour assumer diverses tâches. Plusieurs servaient de conducteurs pour la Réserve ou les Cadets, un certain nombre entraînaient les nouvelles recrues au Centre d'instruction du Secteur et quelques-uns étaient absents pour des raisons médicales. En fait, j'avais un peu plus qu'une section. Certains soldats avaient pris l'habitude de nous appeler la « Plection numéro trois ». J'apprenais rapidement que nous commençons avec les NIAC (c'est-à-dire l'instruction sur les normes individuelles d'aptitude au combat ou l'examen/le cours de recyclage sur toutes les techniques du soldat) pour poursuivre avec une instruction sur les opérations débarquées de niveau inférieur. Les autres pelotons étaient dans la même situation.

Peu de temps après, les membres de mon peloton commencèrent à revenir au bercail. Les tâches ont pris fin, tout comme l'instruction individuelle d'un grand nombre de soldats. Certains caporaux ont terminé leur instruction de s/off subalterne et d'autres ont obtenu leur qualification de conducteur de VBL (véhicule blindé léger) ou de tireur VBL. Finalement, j'ai réussi à fournir un équipage à tous les VBL! Presque

tous les postes du peloton ont été dotés. Vous n'avez pas idée comme j'étais soulagé — l'exercice mécanisé était prévu pour la semaine suivante!

Ceci étant dit, nous nous préparons pour une autre période de service, à l'automne prochain, dans la région la plus ensoleillée d'Europe dévastée par la guerre, l'ex-Yougoslavie, d'où le retour du personnel et l'exercice mécanisé. Nous avons participé à une série d'exercices de ce genre au cours de l'automne et de l'hiver en vue d'un voyage, tous frais compris, à Wainwright, pour l'activité d'entraînement de brigade. Le retour du personnel semblait reposer sur le fait que le peloton comptait suffisamment de conducteurs, de tireurs et de préposés aux communications. En fait, nous en avions le double du nombre requis. Cette situation me faisait peur — J'avais la drôle impression que si j'avais un surplus de quoi que ce soit, je le perdrais. Ici, la Nature semble avoir davantage horreur des surplus que du vide. L'adjutant m'a dit qu'il ne fallait pas m'inquiéter, qu'il s'agissait d'un excédent intégré en vue des opérations. Je ne suis pas sûr de ça — tout surplus représente un danger!

Les mois suivants furent consacrés à l'instruction — en campagne, avec mes soldats! Wainwright est une région intéressante. J'ai beaucoup appris sur la façon de fonctionner au sein d'une équipe de combat. C'est à Wainwright que se trouve le Centre canadien d'entraînement aux manoeuvres et un certain nombre d'observateurs-contrôleurs de ce Centre sont venus apporter leur aide. Je pensais qu'ils seraient comme des arbitres, mais ils ont également fait faire à l'équipe de combat une série de AAR (compte rendu après action). À prime abord, ces analyses ressemblaient à des conversations d'auto-congratulation, mais après ce que le cmdt appela « la bataille de la colline **Scheisse** », cette impression disparut. J'étais content de ne pas être en cause, mais ce jour-là, j'ai retenu une leçon très importante sur le choix des itinéraires d'un peloton! Plusieurs murs-tympan plus tard, le 2^e Peloton avait cessé d'exister. Ce fut un exercice très long, mais qui fut très profitable. Pendant la Phase IV, le rôle de commandant de peloton mécanisé m'avait fait peur. Ce n'était plus le cas. Tout est plus clair. Lorsque j'étais stagiaire, j'avais appris à imiter ce qu'on me démontrait sans nécessairement comprendre ce que je faisais; l'expérience a comblé cette lacune. Je suppose que, pendant des siècles, ce fut le cas pour les officiers subalternes...

Pour la première fois depuis mon arrivée, il y a déjà presque deux ans, le peloton compte maintenant la totalité de ses effectifs. Comme nous sommes sur le point de terminer notre instruction sur les opérations de soutien de la paix, nous avons reçu des renforts de la Réserve. Certains d'entre eux ont moins d'expérience que leurs confrères de la Force régulière, mais ils sont extrêmement désireux d'apprendre et de travailler. Les s/off s'assurent du fonctionnement harmonieux de leurs équipes, peu importe les personnes qui forment ces mêmes équipes. L'instruction supplémentaire qui a été donnée aux renforts avant leur arrivée semble leur avoir permis d'atteindre la norme de base et l'expérience fera le reste. En passant, ce je dis au sujet des renforts, mes s/off pourraient très bien dire la même chose de moi. Du moins je l'espère. Jusqu'ici, ils continuent de donner des conseils et, à l'occasion, de défier les ordres. Je ne peux que conclure que je m'améliore comme chef.

Nous avons passé la majeure partie de la dernière semaine à étudier l'ex-Yougoslavie et les conditions locales. Ceux qui y sont déjà allés (et ils sont

la majorité) trouvent tout cela un peu ennuyant. La semaine prochaine, nous commençons notre exercice sur les opérations de soutien de la paix — l'adjudant m'a dit que ce type d'exercice est toujours intéressant.

La semaine dernière, j'ai eu une conversation fort intéressante. J'ai commencé en mode « transmission », mais le subalterne le plus ancien m'a obligé à me placer en mode « réception ». Tout a commencé au mess alors que je donnais mon opinion sur ce nouveau « Cadre de l'instruction et des opérations de l'Armée de terre » — je suis contre car je sais trop bien ce que c'est de ne pas avoir un peloton complet et combien il est difficile de s'entraîner. Le subalterne le plus ancien me rappela que le but principal de cette étape était d'appuyer les tâches de l'Armée de terre (et plus particulièrement l'instruction individuelle) ou de s'entraîner et que l'instruction collective passait donc au second plan. De plus, il affirma qu'à son arrivée, les militaires étaient constamment affectés à l'extérieur de leur unité. Ils ne parlaient pas au cours d'une période donnée, ils pouvaient partir à n'importe quel moment. On ne pouvait absolument rien prévoir! Au moins maintenant, nous savons quand nous allons perdre nos hommes. Je ne suis pas sûr d'être d'accord avec les arguments de ce subalterne d'expérience, mais comme la discrétion est la composante principale du mérite, j'ai cessé de discuter.

Ma prochaine lettre vous arrivera d'Europe. Prenez soin de vous et, quant à moi, je ne sortirai pas des sentiers battus.

Affection,
Moi

Cette lettre d'un subalterne illustre bien la tension à l'intérieur du Cadre de l'instruction et des opérations de l'Armée de terre (CIOAT). Le CIOAT est un système de gestion de la disponibilité opérationnelle qui veut établir un lien entre l'instruction individuelle et l'instruction collective afin de produire éventuellement une capacité de combat. Malheureusement, cet objectif ne correspond pas nécessairement aux attentes de la force de campagne.

unité. Cet argument découle d'un conflit entre les diverses définitions du mot « reconstitution ».

RECONSTITUTION ET SOUTIEN

Nombre de personnes ont pris l'habitude de dire que le cycle du CIOAT ne comportait pas d'étape de reconstitution. Ce n'est pas tout à fait vrai, et le problème semble résider dans la compréhension de la définition du mot « reconstitution ». La définition populaire sous-entend une période de repos. Certains peuvent considérer le repos comme étant tout simplement la capacité de demeurer en garnison et d'effectuer des activités de faible intensité alors que d'autres peuvent considérer le repos comme étant la capacité de s'entraîner dans le contexte d'une unité. Selon la publication *Maintien en puissance de la Force terrestre*, la reconstitution est : « une action extraordinaire planifiée et réalisée dans le but de rétablir la puissance de combat d'une formation ou unité à un niveau prédéterminé. Les opérations de reconstitution sont, avant tout, des opérations de combat. Elles sont mises sur pied quand une unité ou une formation a subi de lourdes pertes au cours d'un combat. »¹ Dans notre cas, la deuxième partie de l'énoncé, soit un niveau élevé de pertes, ne s'applique pas nécessairement, mais la première partie, « une action extraordinaire... pour rétablir un niveau souhaité de puissance de combat » s'applique. Certains concluent donc que dans le CIOAT, tout, en fait, n'est que reconstitution! Deux des trois étapes du CIOAT sont consacrées à la reconstitution puisque le but recherché est de rétablir la capacité de combat après que celle-ci a été érodée par les opérations et de faire progresser le personnel au sein de la force. La participation des unités se manifeste par l'appui fourni à la reconstitution ou par leur propre

collective est donnée au cours de l'étape de la reconstitution et du soutien et toute l'instruction collective associée à la préparation de l'unité en vue des opérations est donnée au cours de l'étape de l'entraînement. Le problème survient lorsqu'il y a confusion entre les termes. Et c'est peut-être ce qui est arrivé lorsque les gens ont associé le mot « reconstitution » à repos. Le repos est bien mérité et tous en ont besoin. Lorsque les militaires reviennent d'une période de déploiement, ils s'attendent naturellement à ne pas être affectés ailleurs au Canada. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas.

L'auteur de la lettre est arrivé à son bataillon, tout frais émoulu du système d'instruction, à la fin de l'étape de la reconstitution et du soutien. Évidemment, un nombre important des principaux leaders du peloton avaient été affectés à l'extérieur pour appuyer d'autres activités et plus particulièrement l'instruction individuelle. Par le fait même, la plupart des soldats avaient été affectés à l'appui d'autres activités. Les titulaires de certains des principaux postes du bataillon étaient absents pour des raisons liées au perfectionnement professionnel. Il s'agit d'une période difficile et tumultueuse puisque c'est le moment où l'Armée de terre affecte du personnel à l'appui de l'instruction ou envoi du personnel à l'extérieur pour y suivre une instruction.

L'étape de la reconstitution et du soutien est l'étape où les unités connaîtront les plus grandes fluctuations de personnel. Plusieurs raisons expliquent cette situation. Premièrement, tout comme notre jeune officier et nombre de soldats, c'est au cours de cette période que les militaires reçoivent leur affectation. Pour le CIOAT, il est préférable que les militaires qui terminent leur

Le CIOAT est un système de gestion de la disponibilité opérationnelle qui veut établir un lien entre l'instruction individuelle et l'instruction collective afin de produire éventuellement une capacité de combat.

Cette dernière a fait beaucoup de commentaires sur l'utilité du CIOAT et sur la gestion de la disponibilité opérationnelle. Ces commentaires se fondent sur deux arguments. Le premier a trait aux engagements non prévus, mais cette question dépasse la portée du présent article. Le deuxième porte sur les effets que l'étape de la reconstitution et du soutien a sur une

reconstitution jusqu'à la prochaine opération, qu'il s'agisse d'une opération nationale ou d'une opération internationale.

Afin d'éviter toute confusion, l'Armée de terre a choisi de diviser les activités de reconstitution en deux phases. Ainsi, toute l'instruction individuelle liée à la préparation du personnel de l'unité en vue de l'instruction

instruction élémentaire soient affectés à la fin de la phase de la reconstitution et du soutien et que ceux qui reviennent du système d'instruction soient affectés au début de cette étape. Deuxièmement, c'est également pendant cette période que les militaires sont mutés à d'autres unités. Par le fait même, à la fin des opérations et/ou à la fin de l'étape de

la disponibilité opérationnelle élevée, les réservistes prêtés en renfort retournent à leur unité. On obtient ainsi au cours des étapes de l'entraînement et de la disponibilité opérationnelle élevée une stabilité au niveau du personnel, mais ces facteurs provoqueront la chute du niveau de dotation et un chaos encore plus grand du point de vue des unités.

Compte tenu de ces fluctuations au niveau du personnel, il est nécessaire d'associer personnel et instruction en vue des activités subséquentes (c.-à-d. les étapes de l'entraînement et de la disponibilité opérationnelle élevée du CIOAT). Ces associations se font, en grande partie, par l'intermédiaire de l'instruction individuelle. Cette instruction est requise pour rétablir la liste des qualifications de l'unité (LQU) en vue des futures opérations prévues. La LQU se veut un moyen de contrôler, au sein d'une unité, la somme et le type d'instruction. Le but principal de l'étape de la reconstitution est de s'assurer que cette liste est établie (c.-à-d. suffisamment de militaires possédant le type et le niveau d'instruction appropriés). Dans l'exemple que donne la lettre, la contribution du

normes d'aptitude au combat (NAC) et sera ensuite intégrée à une équipe plus grande afin de suivre le niveau subséquent d'instruction. Le voyage à Wainwright pour l'activité d'entraînement de brigade qui a lieu à la fin de l'étape de l'entraînement permettra à l'unité de s'entraîner aux niveaux Cinq et Six en tant que composante d'une brigade qui s'entraîne au niveau Sept.

Dans ce cas-ci, le commandant de peloton a suivi une instruction en garnison avant de suivre l'entraînement du Centre canadien d'entraînement aux manœuvres (CCEM), de participer aux comptes rendu après action (AAR) et de s'entraîner dans un environnement de simulation d'effets des armes (SEA) dans le cadre de l'activité d'entraînement de brigade. Dans un environnement SEA, la principale différence réside dans le fait que l'environnement d'instruction ressemble davantage au combat réel : la « friction » et le « chaos de la guerre » s'installent et provoquent toutes sortes de complications.² À elle seule, cette situation offre aux soldats et aux leaders un meilleur entraînement et plus d'expérience

contraintes de temps et de ressources. Avant le début du cycle d'instruction, les commandants d'unité et les commandants d'escadron détermineront, de concert avec leur commandant supérieur, les tâches de combat à inclure en priorité dans l'instruction et dans l'évaluation au cours du prochain cycle d'instruction. Parmi les facteurs qui entrent en ligne de compte dans la détermination des tâches de combat prioritaires, notons ce qui suit :

- ◆ les directives et lignes directrices du commandant supérieur;
- ◆ les résultats de l'analyse de mission et de l'appréciation effectuées pour chaque opération projetée;
- ◆ le niveau d'instruction du moment;
- ◆ tout point faible décelé à l'occasion d'évaluations et de séances d'instruction précédentes;
- ◆ Le laps de temps qui s'est écoulé depuis les dernières séances d'instruction sur chaque tâche de combat;

Selon la publication Maintien en puissance de la Force terrestre, la reconstitution est : ...une action extraordinaire planifiée et réalisée dans le but de rétablir la puissance de combat d'une formation ou unité à un niveau prédéterminé.

peloton à la LQU est d'avoir doublé le nombre de conducteurs de VBL, de tireurs et de préposés aux communications afin d'assurer le personnel excédentaire requis aux fins opérationnelles.

L'ÉTAPE DE L'ENTRAÎNEMENT

L'effort principal de cette étape porte sur l'instruction collective. L'instruction individuelle devrait avoir été donnée au cours de l'étape de la reconstitution et du soutien, et devrait être maintenue au minimum afin de permettre à l'unité de se concentrer sur les niveaux Deux à Quatre de l'instruction collective. L'instruction collective a pour but de former des équipes aptes à exécuter des tâches particulières. Le jeune officier commencera son entraînement (par exemple, l'exercice mécanisé de section et de peloton) en garnison et, au fur et à mesure que l'année avancera, acquerra de l'expérience et une plus grande compétence en tant que membre d'une équipe (dans ce cas-ci, le peloton). L'équipe acquerra des compétences relatives à une série de

puisqu'ils doivent s'adapter à des circonstances changeantes afin de vaincre un ennemi intelligent.

L'attribution des NAC établit les lignes directrices de l'instruction collective. Les NAC sont les critères généralement acceptés de l'instruction collective; et elles fournissent des lignes de conduite quant aux tâches qui doivent faire l'objet d'une instruction et quant au niveau de cette instruction. Il ne faut pas sous-estimer le fait que, en dépit de la confusion, aucune unité n'est tenue, d'une façon annuelle ou cyclique, de devenir compétente dans toutes les tâches de la liste des NAC qui s'appliquent. Cette affirmation est même reprise dans tous les manuels relatifs aux NAC. Voici d'ailleurs un extrait du manuel sur les NAC de l'Armée blindée.

Bien que les tâches de combat énumérées dans les présentes NAC correspondent à ce qui pourrait être demandé à tout escadron, troupe ou patrouille en opération, il sera impossible de dispenser de l'instruction sur chacune d'elles durant tous les cycles d'instruction, et ce en raison des

- ◆ l'adoption d'une nouvelle doctrine ou la mise en service d'un nouvel équipement;
- ◆ le temps et les ressources disponibles;
- ◆ tout autre facteur jugé pertinent par le commandant d'élément ou le commandant supérieur.

Une fois qu'on s'est entendu au sujet des tâches de combat prioritaires, il incombe au commandant supérieur de veiller à ce que les ressources soient disponibles, selon les indications des Règlements sur l'entraînement en campagne. Dans des conditions normales, si les ressources sont insuffisantes, des ajustements devraient être apportés aux tâches de combat à enseigner et à évaluer et non aux normes.

Cela semble démontrer que même dans le domaine de l'instruction, l'analyse de la mission et le processus d'appréciation doivent être mis en application à tous les niveaux.

En ce qui concerne la phase de l'instruction collective, le défi qui se

présente à tous les niveaux de commandement consiste à articuler les exigences en termes de NAC. Pour assurer le succès du CCEM, il est nécessaire d'identifier les NAC pertinentes pour l'étape de l'entraînement et ce, dès l'étape de la reconstitution et du soutien. Cela s'explique par le lien qui existe entre l'instruction individuelle (faire en sorte que les membres de l'équipe soient capables de contribuer à l'exécution de tâches collectives) et l'instruction collective. Idéalement, la LQU devrait être assez complète pour couvrir toutes les contingences possibles, mais en réalité, elle devra être façonnée en fonction de chaque cycle du CIOAT et de chaque mission prévue. En attribuant tôt les NAC, on devrait ainsi s'assurer que l'instruction individuelle et que l'instruction collective de niveau inférieur données à l'appui de la reconstitution et du soutien établissent les conditions qui garantissent le succès de l'étape de l'entraînement (c.-à-d. les membres de l'équipe sont suffisamment entraînés pour former des équipes et pour devenir encore plus compétents dans les tâches qui leur sont attribuées et les tâches implicites). Pour cela, il faudrait une situation où la mission serait attribuée et où les ressources

collective et a pour but de fournir les connaissances ou les compétences nécessaires pour œuvrer dans des environnements particuliers ou dans des conditions propres à une mission. Cette instruction s'appuie sur les fondements de l'art général de faire la guerre et permet aux militaires de s'adapter à des exigences précises ou aux changements de mission. Dans certains cas, les éléments de niveau inférieur devront reprendre l'instruction relative à des NAC particulières afin de pouvoir mettre ces dernières en application dans des conditions très différentes de celles qui étaient en vigueur lors de l'activité d'entraînement de brigade.

De plus, les renforts fournis par la Réserve arrivent à l'unité avant le début des opérations afin de compléter l'état nominatif de l'unité. Idéalement, les renforts devraient arriver à la fin de l'étape de la reconstitution et du soutien, tout comme les officiers subalternes et les soldats fraîchement sortis des écoles et ce, afin d'être intégrés à l'unité pendant l'étape de l'entraînement. Malheureusement, pour des questions d'argent et de dotation, ce n'est pas le cas. Le Groupe du sous-chef d'état-major de la Défense (SCEMD) fournit les fonds

moyenne, moins d'expérience que leurs confrères de la Régulière.

LA SYNERGIE DE LA RECONSTITUTION

La lettre du jeune officier nous donnait le point de vue d'une personne qui entre dans l'Armée de terre et qui doit vivre dans les limites fixées par le CIOAT. Cette lettre illustre le conflit qui existe entre les attentes du militaire et les effets d'un système de gestion de la disponibilité opérationnelle. Les nouveaux militaires auront divers points de vue sur le CIOAT au fur et à mesure que celui-ci deviendra partie intégrante de la vie dans l'Armée de terre. Au début, l'idée que se fera la nouvelle recrue ou l'élève-officier du CIOAT sera largement façonnée par le personnel d'instruction. Des attentes et des normes culturelles apparaîtront et, au fur et à mesure que les membres de la force de campagne reviendront dans le système d'instruction à titre d'instructeurs, des attentes et des normes ayant évolué seront transmises aux nouveaux soldats. Comme l'a fait remarquer le subalterne le plus ancien, le chaos vécu par les unités s'est intensifié, mais au moins il se limite à une seule étape. Pour atteindre le but visé par la reconstitution, qui est, après

Cette lettre d'un subalterne ...illustre bien le conflit entre les attentes du membre et les effets d'un système de gestion de la disponibilité.

seraient allouées; les commandants (et leurs états-majors) chercheront alors, aussi humainement que faire se peut, à préserver ces ressources, sauf si la mission change. Dans la plupart des cas, c'est aussi simple que d'isoler la force de campagne des commandants supérieurs et de leurs états-majors afin que les équipes puissent se former et acquérir des compétences liées aux NAC attribuées pour la mission prévue. Si la mission change, l'entraînement devrait également changer. Il existe cependant un mécanisme institutionnel pour isoler la force de campagne. L'instruction collective de l'étape de l'entraînement est en grande partie consacrée à l'art général de faire la guerre.

Le processus de préparation en vue des opérations ne se termine pas au moment où la brigade est confirmée au niveau Sept. Les unités doivent se préparer en vue de missions précises et cet aspect de leur préparation est assumé dans le cadre de l'instruction axée sur le théâtre et sur la mission. Cette instruction englobe l'instruction individuelle ainsi que l'instruction

requis pour permettre aux renforts de la Réserve de participer à l'instruction collective donnée en préparation des opérations (habituellement six mois avant le déploiement), mais pas à l'instruction collective portant sur l'art général de faire la guerre. En outre, compte tenu de la situation démographique de la Réserve, le bassin de volontaires risque de se rétrécir de façon importante si l'engagement à temps plein pour les opérations passe d'un an à deux ans. L'équipe, formée et confirmée, doit maintenant absorber de nouveaux membres qui, à la toute fin de l'étape de l'entraînement et au début de l'étape de la disponibilité opérationnelle élevée, possèdent, en

tout, une action extraordinaire pour rétablir un niveau souhaité d'efficacité au combat, il est inévitable de passer par là. Appuyer l'instruction des autres, établir la LQU afin de se préparer à l'instruction collective, puis participer à l'instruction collective jusqu'au niveau Sept inclusivement, voilà autant de façons d'atteindre le but recherché par la reconstitution. Ces activités sont essentielles à la constitution des forces requises pour les opérations et constituent toutes une forme de reconstitution.



NOTES

1. B-GL-300-004/FP-001, *Maintien en puissance de la Force terrestre*, chapitre 9, « Opérations de reconstitution », p. 94.
2. Pour plus d'information sur la « friction » et le « chaos de la guerre, » voir l'ouvrage de Karl von Clausewitz, *De la guerre* (Chicago : University of Chicago Press, 1943), pp. 53-56, et celui de Barry D. Watts, *Clausewitzian Friction and Future War* (Washington: National Defense University, Institute for National Strategic Studies, 1996).
3. B-GL-383-002/FT-009, *Normes d'aptitude au combat de l'Arme blindée*, « Introduction », p.3.

Une armée, une norme

par le Capitaine M.T. Aucoin

L'instruction est un grand art : il y a des principes d'instruction au même titre qu'il y a des principes de guerre.

Feld-maréchal Bernard Montgomery

Neuf principes d'instruction guident aujourd'hui l'Armée de terre du Canada dans sa façon de concevoir, de mettre en œuvre et de valider ses systèmes d'instruction individuelle et d'entraînement. Le troisième de ces principes est bien fondé et il se lit comme suit : « Une norme opérationnelle unique ». Imaginons un instant qu'il n'existe pas de qualités requises ou de mesures qui servent d'étalon de la qualité du soldat ou d'exemple à suivre, ou que le niveau de performance du militaire ne comporte pas d'objectifs à atteindre. Les conséquences n'en seraient que trop prévisibles. C'est pourquoi la majorité des organisations reconnaissent d'emblée les besoins en matière de développement et de standardisation de certaines compétences de base (connaissances, aptitudes et habiletés) qui permettent de distinguer le métier des armes des autres professions, et qui offrent les outils adéquats pour garantir que ces qualités sont présentes chez le soldat et que les compétences mesurées atteignent effectivement les exigences prescrites. Après avoir reconnu le besoin d'améliorer le système de normes dans l'Armée de terre, le Conseil de l'Armée a accepté, à l'occasion de sa réunion du 3 décembre 1999, la proposition de mettre sur pied un organisme responsable des normes, à l'échelle de l'Armée de terre, qui répondrait au Commandant du Système de la doctrine et de l'instruction de la Force terrestre (SDIFT). Cet organisme aurait pour but de mettre en œuvre le processus de standardisation de l'instruction individuelle dans toute l'Armée de terre — le concept « Une armée, une norme opérationnelle. »

ORGANISATION DES NORMES DU COMMANDEMENT DE LA FORCE TERRESTRE

On sait que des activités de normalisation avaient lieu, avant 1999, partout dans l'Armée de terre. Elles étaient effectuées dans le cadre d'une structure plutôt fragmentée, en l'absence d'un organisme unique qui aurait permis la concentration et l'économie souhaitables des efforts. Dans ce contexte, l'instruction individuelle avait tendance à adopter plusieurs orientations. Afin de résoudre ce problème, l'Organisation des normes du Commandement de la Force terrestre (CFT) a été mise sur pied, au niveau stratégique, en vue d'offrir la vue d'ensemble qui doit s'appliquer à toutes les activités d'instruction individuelle qui ont lieu dans l'Armée de terre, qu'elles se produisent dans un manège militaire, à Victoria, C.-B., ou dans un centre d'instruction du Canada atlantique. À cette fin, les postes d'Officier — Chef des

normes du commandement (OCNC), d'Adjudant-chef — Normes du commandement (Adjuc NC) et de Coordonnateur — Normes du commandement (Coord NC) ont été établis. Les tâches des détenteurs de ces postes consistent à uniformiser les activités de tous les organismes agissant actuellement dans le domaine des normes de l'Armée de terre.

L'Organisation des normes du Commandement de la Force terrestre est colocalisée avec le QG SDIFT, à Kingston, Ont. Le Lcol J. Servais et l'Adjuc J. B. N. Trépanier occupent respectivement les postes d'OCNC et d'Adjuc NC. Ils assurent la concertation des efforts et l'élaboration de la vision nécessaire en matière de normes, de concert avec les titulaires des quatre postes d'Officier — Chef des normes de secteur (OCNS) et des responsables d'autres organismes du Centre d'instruction au combat et des centres d'excellence. Malheureusement, à l'instar de toutes les organisations qui ont fait l'objet de changements au cours des deux dernières années, l'acceptation sans réserve et le succès de cette nouvelle organisation restent inaccessibles si sa mission et son rôle ne sont pas communiqués et bien expliqués aux personnes et organismes qu'elle est censée desservir.

Le présent article vise principalement à combler cette lacune de communication, à démythifier les normes et à corriger les perceptions en la matière. Un site Web portant sur les normes est actuellement en préparation. Il devrait être accessible très prochainement sur l'Intranet. Il contiendra les énoncés suivants du rôle et de la mission de l'Organisation des normes du Commandement de la Force terrestre :

Mission. Garder une vue d'ensemble des activités d'instruction individuelle de toute l'Armée de terre et conseiller le Cmt SDIFT dans tous les domaines touchant la mise en œuvre du concept « Une armée, une norme opérationnelle ».

Vision. Au moyen d'une équipe de professionnels dévoués et très motivés, offrir des communications efficaces, de l'aide et de la coordination aux personnes impliquées dans la mise en œuvre de la norme opérationnelle unique de l'instruction individuelle de l'Armée de terre, dans le but de s'assurer que les soldats de la Force terrestre atteignent le niveau approprié de connaissances et de compétence.

Buts :

- ◆ Faire la promotion d'une norme opérationnelle unique dans toute l'Armée de terre et de l'importance de la maintenir.
- ◆ Développer et maintenir des communications et une coopération efficaces entre toutes les organisations qui

donnent de l'instruction individuelle.

- ◆ Améliorer l'aide et l'appui accordés à tous les instructeurs.
- ◆ Faire connaître l'efficacité tactique, opérationnelle et stratégique de l'instruction individuelle de l'Armée de terre à tous les niveaux, de la période de perfectionnement (PP) 1 à la PP 4.

En matière de normes, la plus grande méprise porte sur le rôle qu'elles jouent dans le système d'instruction. Comme c'est le cas dans toutes les organisations, les rôles et les responsabilités varient selon le niveau de commandement auquel l'organisation est associée. L'Armée de terre comporte les trois niveaux de normes suivants : les normes des niveaux stratégique, opérationnel et tactique. L'organisation des normes du CFT se trouve au niveau stratégique. Son rôle et ses responsabilités principales consistent à assurer l'uniformité dans les différentes organisations responsables des normes.

Pour atteindre le but fixé, un adjuc a été nommé au poste de Représentant — Organisation des normes du commandement (RONC) dans chacun des quatre secteurs — le Secteur de l'Ouest de la Force terrestre (SOFT), le Secteur du Centre de la Force terrestre (SCFT), le Secteur du Québec de la Force Terrestre (SQFT) et le Secteur de l'Atlantique de la Force terrestre (SAFT). Les RONC sont les yeux et les oreilles de l'OCNC et, par extension, du Cmdt SDIFT et du CEMAT pour tout ce qui touche les normes. À la différence des centres d'instruction des secteurs, des centres d'excellence et des détachements des normes de la Réserve des secteurs, la voie hiérarchique des RONC les lie directement au niveau stratégique de commandement. L'impression de clandestinité de l'action des RONC que peut suggérer cette situation ne pourrait être plus fausse. De fait, les RONC doivent s'assurer que les politiques, procédures et normes de qualification appropriées sont uniformément mises en pratique dans tous les cours donnés aux membres de la Force régulière et de la Réserve, où

qu'ait lieu l'instruction. Ils doivent aussi s'assurer que les didacticiels pertinents sont utilisés. Les RONC doivent aussi conseiller et aider tout le personnel des secteurs et des cours en plus de devoir accorder leur aide, au besoin, à tous les stagiaires qui en font la demande. Les RONC en poste dans chaque secteur sont les suivants :

- ◆ SOFT — Adjud G. Foley, Wainwright, RCCC 530-1014 ou (780) 842-1363, poste 1014;
- ◆ SCFT — Adjud G. Cooke, Meaford, RCCC 260-6835 ou (519) 538-1371, poste 6835;
- ◆ SQFT — Adjud J. Boivin, Valcartier, RCCC 666-7570 ou (418) 844-5000, poste 7570;
- ◆ SAFT — Adjud C. Kitching, Gagetown, RCCC 432-4089 ou (506) 422-2000, poste 4197.

Même si l'Organisation des normes du CFT est relativement jeune, elle a déjà entrepris la mise en œuvre d'un certain nombre de changements cruciaux, dont le plus important a trait à la façon dont tous les organismes des normes évaluent l'instruction individuelle. À compter de cette année, tous les organismes des normes de la Force régulière et de la Réserve doivent utiliser la nouvelle Formule de visite d'évaluation des normes du Commandement de la Force terrestre. La version bilingue de cette formule est actuellement disponible dans le dossier OCNC de Documentum. Cette formule sera un élément important du site Web actuellement en préparation. N'hésitez pas à communiquer avec le Capt M. AuCoin, Coord NC, par téléphone, RCCC 271-4626 ou (613) 544-5010, poste 4626, pour poser vos questions ou formuler des commentaires portant sur la mise en œuvre des normes dans l'Armée de terre.

Une seule norme opérationnelle pour l'Armée de terre.



Des soldats canadiens à bord d'un VBL III surveillent l'aéroport de Kaboul dans le cadre de l'OP ATHENA; un hélicoptère Blackhawk de la US Army se trouve en arrière-plan. (Avec la permission du DGAP MDN — Caméra de combat)



Une nouvelle capacité de tir d'appui indirect

par le Lieutenant-colonel J.A. Summerfield

Dirige, suis ou écarte-toi.

Cette citation de Lee Iacoca a immortalisé et continue d'immortaliser la quête de l'excellence dans les affaires, les administrations gouvernementales et les forces militaires du monde occidental. Alors que tous les pays et toutes les forces armées aimeraient être des chefs de file mondiaux dans tous les domaines, il faut bien se rendre à l'évidence : personne ne peut toujours occuper le premier rang dans toutes les sphères d'activités. Même les États-Unis, la seule grande puissance mondiale, bien qu'ils n'aient pas encore eu à « s'écarter », ont dû, avec beaucoup de réticence, suivre la voie tracée par d'autres pays dans les domaines de l'innovation et, dans une moindre mesure, de la technologie.

Le Canada et l'Armée canadienne ont un choix. En cette ère de grands changements et de grands bouleversements, que fera le Canada? Allons-nous prendre la tête dans les domaines où nous pouvons « diriger » et contribuer aux capacités et aux progrès de nos alliés? Allons-nous nous contenter d'être à la remorque des É.-U. ou d'autres pays alliés et tout simplement accepter d'emblée leurs innovations, leurs technologies, leurs méthodes et leurs idées en apportant une contribution minimale ou symbolique? Ou bien, allons-nous tout simplement nous

consortium européen multinational de l'Eurofighter n'ont pu financer qu'un seul prototype. Bien que la somme des efforts consentis permettent aux grands pays d'occuper le premier rang dans la plupart des domaines, l'inertie naturelle associée à leur imposante masse peut diminuer leur souplesse en matière d'innovations et de technologies, et ce, dans de nombreux secteurs. Bien que l'Armée américaine, en raison de sa grande envergure, puisse suivre diverses voies en même temps, elle constitue, pour la même raison, une cible politique beaucoup plus importante, et il y a plus de chances que les efforts d'innovation et d'invention soient neutralisés par la bureaucratie, l'esprit de clan et les idées préconçues.

De l'autre côté, il y a les plus petits pays disposant de budgets limités. Dans ces pays, les innovations ont lieu à plus petite échelle et, habituellement, dans des créneaux bien définis. C'est dans ces créneaux que les petits pays peuvent occuper des positions d'avant-plan. Un petit pays qui est suffisamment discipliné pour surmonter l'esprit de clan et devenir vraiment innovateur peut faire preuve d'une souplesse étonnante en matière d'innovations et de technologies. Il est étrange de constater qu'une grande part de cette souplesse provient d'un faible niveau de financement et de ressources. Lorsqu'on ne dispose pas d'une grande quantité de ressources, il devient impérieux

En cette ère de grands changements et de grands bouleversements, que fera le Canada?

écarter, glisser dans l'ombre et accuser des retards? Évidemment, nous souhaitons que le Canada choisisse la première solution et, le cas échéant, il deviendra un participant productif et utile dans la mesure des ressources limitées dont il dispose. Malheureusement, dans nombre de secteurs, il semble que nous nous acheminions de plus en plus dans les deux dernières voies.

On peut envisager globalement le leadership dans les domaines de l'innovation et de la technologie sous deux angles différents. Le premier et le plus prévisible est celui que l'on peut définir comme la méthode de la « force brute ». Cette méthode est normalement associée aux grandes forces militaires modernes disposant de budgets de recherche et de développement (R et D) et d'acquisition à leur mesure. Il s'agit essentiellement de la capacité de financer un grand nombre de projets tout en ayant le luxe de choisir les plus prometteurs et d'écarter ceux qui le sont moins. Un exemple classique de cette méthode est la récente compétition d'avions d'attaque interarmées des États-Unis. Cette compétition aérienne, au cours de laquelle deux prototypes d'aéronefs — dont la développement avait été subventionné —, avait pour but de choisir le meilleur appareil. En contrepartie, les ressources conjointes du

d'innover et de tirer le maximum des ressources disponibles, et c'est presque un mode de vie pour les forces militaires des petits pays. En outre, comme le nombre des systèmes requis par les petites forces militaires est généralement beaucoup moins élevé que dans les grandes forces militaires, les demandes peuvent présenter un enjeu politique moins important.

La décision d'adopter une force mobile stratégique de moyenne envergure, tel que l'a annoncé le chef d'état-major de l'Armée de terre (CEMAT) dans son énoncé au Comité permanent de la défense nationale et des anciens combattants (CPDNAC)¹ en 2001, en est un exemple. En effet, cette décision est conforme aux plans futurs de tous nos principaux alliés et monopolise une grande partie des efforts de R et D. L'Armée de terre a effectué des expériences² qui se situaient vers l'horizon 2020 et a conclu qu'un véhicule à effets multimitation (VEM) de la taille du véhicule blindé léger (VBL) pourrait être efficace. Le VEM est décrit comme un véhicule à châssis unique capable de jouer divers rôles grâce à l'utilisation d'une variété de munitions et à son intégration à d'autres véhicules et à des plates-formes de capteurs par le biais de liaisons de données communes. Essentiellement, le VEM est un système de

systèmes reliant le capteur et le tireur et, pour cette raison, il devient le système le plus approprié et le plus efficace pour l'engagement de tout objectif. Il est apparenté au système de combat futur de l'Armée américaine envisagé pour le même horizon. Les qualités du système VEM ont été le point central de nombreux documents et exposés des chefs supérieurs de l'Armée de terre portant sur la stratégie de l'Armée de terre de l'avenir³. Dans leurs énoncés des besoins, les chefs supérieurs de l'Armée de terre faisaient état notamment d'une amélioration substantielle, non itérative, par rapport aux capacités actuelles, de l'acceptation des risques au cours de la transition, de la réduction du nombre des différents types de systèmes afin de diminuer le coût relié au personnel, à l'instruction et au maintien en puissance ainsi que de munitions polyvalentes plus précises qui peuvent améliorer les capacités de la force tout en diminuant les dommages collatéraux. Tout cela donne le coup d'envoi du passage de l'Armée de terre actuelle axée sur les plates-formes, issue de la doctrine de la guerre froide, à une force axée sur l'information/le commandement au 21^e siècle.

Le passage de l'Armée de terre d'aujourd'hui fondée sur des systèmes anciens destinés à contrer les menaces de la guerre froide à une Armée de terre

équipes de combat de brigade STRYKER (ECBS). Les ECBS sont équipées de véhicules montés sur le châssis du VBL comblant le vide dans la mobilité stratégique entre les anciennes forces lourdes (équipées de Abrams M1, de Bradley, de M-109 et de lance-roquettes multiples (MLRS) et les forces légères non mécanisées. Les ECBS constituent également un banc d'essai transitoire pour les concepts de SCT.



GDLS (GM Defence)/DELCO/RO Mortier sous blindage (MSB) de 120 mm

L'attribution massive de fonds et d'autres ressources permet à l'Armée de terre des États-Unis à la fois d'introduire au moins quatre ECBS⁴ et de développer les SCT⁵.

L'étendue des projets de SCT pourrait laisser croire qu'une petite armée

qu'il lui faut pour combattre⁶. » Toutefois, les innovations et l'utilisation audacieuse des ressources existantes peuvent apporter d'énormes avantages dans des créneaux donnés et permettre au Canada de contribuer largement aux efforts de ses alliés. Cette contribution, en retour, augmente considérablement la possibilité d'influer sur les produits finals dans le cadre des grands projets alliés et comprend des articles qui répondent davantage à nos besoins.

L'annonce du ministre de la Défense nationale (MDN) selon laquelle les anciens systèmes de combat « lourds » (les chars Leopard et les obusiers automoteurs (AM) moyens M-109) devaient être affectés à un état de préparation réduite et ne pas être remplacés par des systèmes de capacité similaire et qu'à la lumière du passage à une force plus légère, on peut fort bien s'attendre que des questions financières et politiques influenceront probablement davantage que les critères purement militaires sur les décisions finales⁷. Toutefois, l'annonce plus récente voulant que les Leopard I soient probablement remplacés par cinquante canons automoteurs (CAM) Stryker de 105 mm montés sur VBL⁸ à titre de principal véhicule de tir d'appui direct (VTAD) futur de l'Armée de terre, semble contredire les

...de chances que les efforts d'innovation et d'invention soient neutralisés par la bureaucratie, l'esprit de clan et les idées préconçues.

de l'avenir capable de répondre aux situations dans un monde en évolution, pose un défi important. On peut supposer que l'introduction du VBL III, en plaçant l'Armée de terre canadienne à l'avant plan, permettra à cette dernière de devenir une force de moyenne envergure. Malheureusement, le Corps des Marines des États-Unis et la Garde nationale d'Arabie saoudite, en faisant l'acquisition des versions VBL-25, ont devancé notre achat, malgré les améliorations apportées au VBL III. Qui plus est, ils ont acheté un plus grand nombre de versions du VBL et de systèmes globaux que nous. L'Armée de terre des États-Unis franchit actuellement une étape provisoire, située entre la structure actuelle et une force équipée de systèmes de contrôle de tir (SCT), en mettant sur pied des

comme celle du Canada ne pourrait ajouter que peu de choses à ces projets et que le mieux pour elle serait de « suivre » la voie tracée par les Américains. Toutefois, comme il a été mentionné précédemment, il peut être avantageux d'être petit si l'on est prêt à capitaliser sur les avantages que cela représente. Cela ne veut pas dire qu'une petite armée n'a pas de problèmes de ressources. Dans le cas du Canada, des « experts » prédisent depuis longtemps la disparition des Forces canadiennes pour cause d'insuffisances budgétaires. Dans une récente analyse, on va jusqu'à prédire que, compte tenu de l'enveloppe de fonds actuel et prévu, le « Canada peut se payer soit une Force aérienne, soit une Force maritime, mais non les deux, plus une Armée de terre qui n'a pas la puissance de feu

objectifs énoncés précédemment. L'adoption d'un CAM de 105 mm ne rendra pas l'Armée de terre moins dépendante des systèmes spécialisés et n'entraînera pas les économies de main-d'œuvre, d'instruction, de logistique et de coûts qu'on pourrait réaliser en choisissant un système plus polyvalent tirant des munitions plus efficaces.

Entre autres points concernant l'adoption du CAM de 105 mm, il faut noter que l'Armée américaine considère le CAM uniquement comme une mesure provisoire, que le canon automoteur de 105 mm, de par ses limites, n'augmente pas la puissance de feu et qu'il n'offre pas d'innovation ou de possibilité de contribution aux systèmes de type VEM/SCT moyens de l'avenir. Les États-Unis ont les

ressources voulues pour maintenir divers niveaux de capacités dans leur Armée. Lorsque la technologie SCT sera au point et que ces systèmes commenceront à être livrés vers 2015, l'Armée américaine pourra absorber les CAM ou simplement s'en départir. Le Canada ne peut pas se payer ce luxe. L'achat des cinquante CAM, compte tenu du coût, signifie que l'Armée de terre canadienne devra utiliser ces véhicules pendant vingt et plus et ne sera pas en mesure de capitaliser sur les améliorations des systèmes de type VEM/SCT nécessaires pour qu'une force fondée sur des systèmes de puissance moyenne soit véritablement viable. Cela est tout particulièrement troublant lorsqu'on constate que le système en question n'offre pas d'améliorations marquées par rapport aux systèmes existants.

Bien que l'Armée américaine aille de l'avant et dote provisoirement sa force des CAM Stryker de 105 mm, cela ne va pas sans susciter des controverses et soulever des problèmes. Les défis que posent, sur le plan du

perçue, les Abrams M1 feront partie de la force déployée.

Le besoin pour les États-Unis et les grandes forces alliées de compter sur des systèmes et des munitions spécialisés multiples pour répondre aux besoins de puissance de feu de leurs forces intérimaires peut être acceptable, car ils pourront toujours compter sur leurs anciens systèmes très puissants. Toutefois, cela augmente considérablement les risques que courent et que font courir les forces canadiennes dans une coalition. Le canon de 105 mm et les types de munitions proposés pour le CAM sont les mêmes que ceux du Leopard actuel. Dans un certain nombre d'études de recherche opérationnelle (RO)¹¹, on a examiné et analysé les lacunes des forces équipées du Leopard 1 ou du véhicule de combat blindé armé du canon de 105 mm dans la version VBL à roues, semblable au CAM, au chapitre de la puissance de feu et de la protection. Il y a un thème central dans toutes ces recherches : le manque de puissance de feu (léthalité, cadence/puissance de feu et/ou portée) et de protection des Leopard I et des

important où nous pouvons exceller et apporter une importante contribution si nous sommes suffisamment disciplinés pour surmonter les tendances à l'esprit de clan/la rigidité hiérarchique qui nous empêchent d'innover. Les systèmes VEM/SCT ou autres véhicules polyvalents de l'avenir changeront de façon marquée notre façon traditionnelle de percevoir ce que le corps ou les armes de combat doivent faire sur le champ de bataille et les limites entre l'appui-feu direct et indirect, d'autant plus que les responsabilités d'engagement contre les menaces au sol et dans les airs deviendront imprécises ou inexistantes. Cette nouvelle perspective nécessitera un important changement culturel dans les armées occidentales fondées sur la tradition et la rigidité hiérarchique quant à savoir qui fait quoi sur le champ de bataille et comment nous devons entraîner les futurs équipages de VEM/SCT. C'est peut-être dans ce domaine que l'Armée de terre canadienne peut apporter une importante contribution.

Pour apporter cette contribution, il est peut-être nécessaire de faire preuve d'un

Tout cela donne le coup d'envoi du passage de l'Armée de terre actuelle axée sur les plates-formes, issue de la doctrine de la guerre froide, à une force axée sur l'information / le commandement au 21^e siècle.

développement, l'installation d'un canon de 105 mm de haute vélocité sur un châssis de VBL, la sécurité des équipages/troupes et le poids qui rend difficile le respect des critères de transport à bord de Hercules C-130, restent à relever⁹. Comme le CAM en est toujours à l'étape du développement, on connaît peu de choses sur ses capacités réelles et sur la façon dont l'Armée américaine l'utilisera dans les ECBS. Les briefings et les rapports non officiels initiaux¹⁰ révèlent que, bien que le CAM puisse avoir une capacité de tir contre des vieux chars comme le T-62, l'Armée américaine a l'intention de l'utiliser surtout comme VTAD dans un rôle de « destruction de casemate mobile ». Même dans ce rôle, l'efficacité de l'obus de char de 105 mm actuel et l'amélioration potentielle de sa puissance et/ou de son rendement restent incertaines. Toute menace blindée imprévue sera laissée aux mains de la version du véhicule équipée de missiles filoguidés, à poursuite optique, lancés par tube (TOW) et, s'il y a une menace de chars

systèmes fondés sur le VBL contre les chars de combat principaux (CCP) et les lance-missiles longue portée. Le besoin de protection et de puissance de feu n'est pas unique au Canada. L'armée de terre australienne a également cerné des besoins à cet égard et cherche à remplacer ses Leopard I actuels par un système doté d'un bon blindage et plus puissant¹². Cela fait courir le risque à une coalition de devoir compenser ses lacunes en fournissant ses anciens systèmes ou autres.

La question est la suivante : comment le Canada peut-il manifester un leadership au cours de la période de force intérimaire, leadership qui apporterait une contribution valable aux futurs systèmes de combat alliés, tout en continuant à répondre à ses besoins courants et à ne pas dépasser ses limites budgétaires? Comme il a été mentionné précédemment, bien que nous ne soyons peut-être pas en mesure de faire des percées importantes dans l'ensemble des systèmes, il y a néanmoins un secteur

peu d'imagination et d'utiliser les ressources disponibles/attribuées actuelles pour acheter surtout des systèmes sur le marché, et ce, tout en continuant de fournir des ressources crédibles et utiles à nos forces pour les



GDLS/Canon automoteur (CAM) STRYKER de 105 mm proposé

déploiements, actuels et prévus, jusqu'à l'horizon 2010–2015 et au-delà. L'évaluation des changements culturels nécessaires au sein des armées occidentales traditionnelles actuelles, comme celle du Canada, peuvent

couvrir beaucoup de fronts. Recherche et développement pour la défense Canada (RDDC) — laboratoires de rationalisation du travail de Toronto — et le banc d'essai du véhicule blindé de Valcartier, par l'entremise du projet de démonstration de technologie (PDT) du VEM se préparent déjà à contribuer à l'examen de cette question aux plans théorique et individuel¹³. Afin de déterminer les effets des affectations multiples sur le personnel, sur la doctrine et sur les systèmes actuels, on a cerné dans le cadre du PDT VEM le besoin de recherches opérationnelles (RO) et d'expérimentation fondées sur des études en simulation et en situations réelles. Toutefois, en raison de l'absence d'un système de bord des véhicule multirôle, on n'envisage pas pour l'instant d'approfondir cette question à long terme. Chose curieuse, l'Armée de terre a envisagé de faire l'acquisition d'un système qui — bien qu'elle ne le considèrerait pas à l'origine comme un système multirôle — pourrait servir à effectuer ce type d'essai de système VEM, tout en comblant un certain nombre de lacunes et de besoins actuels de l'Armée de terre. Il s'agit d'un mortier automoteur de 120 mm monté sur tourelle, semblable à celui que l'Armée de terre a fourni aux fins de l'étude de RO sur le tir indirect au niveau du bataillon menée dans le cadre du projet 00000277 du PSD¹⁴. Quoique l'étude RO ait été axée sur le tir indirect du mortier automoteur de 120 mm, elle était fondée sur les données fournies par

approprié d'opérations d'appui au niveau du groupement tactique, le mortier automoteur de 120 mm est plus efficace contre l'infanterie à pied. Lorsqu'il est joint à des munitions classiques bivalentes améliorées (DPICM), à des missiles à guidage de précision (PGM) et à des munitions à guidage terminal (TGM), le mortier AM de 120 mm est, contrairement aux autres systèmes, capable d'engager avec succès et de détruire des véhicules blindés légers et lourds¹⁷.

Quant au rôle de VTAD ou de tir direct, le mortier AM de 120 mm offre un certain nombre d'avantages par rapport au canon de char à haute vitesse de 105 mm. Premièrement, il tire des munitions Brisantes plus grosses que les explosifs Brisants à ogive plastique (EBOP)/explosifs Brisants à tête d'écrasement (HESH). Grâce à l'explosif Brisant antichar (HEAT) de 120 mm, le mortier AM de 120 mm peut engager efficacement des CCP jusqu'à 1 000 m de distance et, grâce au missile à guidage de précision (PGM) ou à la munition à guidage terminal (TGM), muni d'un marqueur laser intégré, il peut prendre à partie des objectifs ennemis jusqu'à 10 km de distance. Le PGM permet également au mortier AM de cibler avec précision des casemates individuelles et des planchers ou des ouvertures dans des bâtiments, et augmente son efficacité, sa précision et les dommages collatéraux possibles. Le tube court



GDLS (GM Defence)/DELCO/RO CAM de 120 mm dans la Garde nationale d'Arabie saoudite

un marqueur éloigné, attaquer des objectifs sous couvert sans exposer le mince blindage du VBL au tir direct.

On peut se procurer le mortier AM de 120 mm sans qu'il soit nécessaire d'augmenter ou de modifier les projets actuels du PSD¹⁸. Il ne remplace pas nécessairement les systèmes actuels utilisés dans leurs rôles premiers, mais pourrait renforcer leurs capacités jusqu'à ce que le VEM entre en service. Le nombre initial (20 à 30 systèmes) de mortiers AM de 120 mm proposé dans le cadre du projet d'arme d'appui-feu indirect au niveau du bataillon (AAFINB) est toujours nécessaire pour que ce système puisse jouer son rôle premier, soit fournir un tir d'appui indirect. Toutefois, si elle fait l'acquisition du mortier, l'Armée de terre disposerait

...les innovations et l'utilisation audacieuse des ressources existantes peuvent apporter d'énormes avantages dans des créneaux donnés...

son parrain (Direction des besoins en ressources terrestres (DBRT)) relatives aux mortiers automoteurs et munitions¹⁵ de 120 mm capables de jouer d'autres rôles de tir direct. Le mortier automoteur de 120 mm pourrait produire un tir d'appui indirect aux niveaux inférieurs à la brigade et servir de VTAD doté d'une plus grande capacité de frappe contre les CCP que le Leopard I et d'un système antiblindé à portée étendue plus efficace que les systèmes actuels (VBL TOW) ou prévus (ADATS monté sur VBL).

Quant au rôle de tir indirect, il a été démontré de façon concluante que le mortier de 120 mm est plus en mesure de fournir un tir d'appui aux forces terrestres que le mortier de 81 mm ou l'obusier remorqué LG1 de 105 mm¹⁶. Grâce aux munitions Brisantes plus grosses et plus meurtrières, jointes à une cadence de tir et à un éventail

(presque 2 mètres de moins que le canon de char de 105 mm) peut également s'avérer un avantage à distance rapprochée au cours des opérations en zones urbaines/terrain complexe.

Quant au rôle d'arme antiblindée de portée étendue, la portée minimale de 500 m du PGM et du TGM est compatible avec les limites minimales du TOW et du système d'arme antiaérien et antichar (ADATS); la distance maximale de 10 km dépasse cependant de beaucoup celle de ces systèmes. Encore une fois, muni d'un marqueur laser intégré et joint à une distribution plus étendue de marqueurs laser terrestres (MLT) dans les unités de reconnaissance, d'infanterie et autres, le mortier AM de 120 mm pourrait être une solution de rechange efficace avec la valeur ajoutée de pouvoir, lorsqu'il recourt à

d'un système qu'elle pourrait essayer dans d'autres rôles sans ou presque sans coûts additionnels. Cela engloberait la validation des facteurs humains et des changements culturels nécessaires, leur synergie et leurs effets sur les opérations de combat à partir de simulations/d'expérimentations du VEM. De plus, des données réelles pourront être obtenues sur les questions touchant la logistique, la maintenance et l'instruction auxquelles sera confrontée l'Armée de terre dans la transition vers un système de type VEM. Si nous respectons la date butoir prévue du projet AAFINB (livraison du système en 2009-2013), nous pourrions, à notre mesure, être les chefs de file quant à l'introduction d'un véhicule de combat polyvalent. Les données recueillies et les validations faites au cours de ces types d'essais

constitueront une contribution valable et crédible à la mise en place de forces fondées sur les VEM/SCT.

Si l'Armée de terre l'adoptait dans la version multirôle, le mortier AM de 120 mm aurait également l'avantage de contribuer de façon importante aux types de déploiements actuels. En ayant un seul type de véhicule déployé et en limitant son rôle au type de munitions chargées à son bord, on réduirait l'éventail des systèmes dans le théâtre des opérations sans compromettre la sécurité et les capacités des soldats. Si les 20 à 30 systèmes prévus actuellement dans le projet AAFINB sont insuffisants, on pourrait utiliser des fonds additionnels provenant du projet de système de tir d'appui moyen (remplacement/mise à niveau des systèmes automoteurs M-109) pour augmenter la quantité de mortiers AM de 120 mm et acheter un plus grand nombre de munitions de précision.

Une méthode innovatrice comme celle qui est décrite ci-dessus pourrait être employée dans d'autres secteurs également. Tout ce qu'il faut, c'est un peu d'imagination, source d'idées novatrices, un certain courage pour accepter les risques et de la discipline pour combattre l'esprit de clocher. Faire le choix de « prendre la tête » dans ces secteurs non seulement améliore la stature de l'Armée canadienne et sa crédibilité parmi ses alliées, mais également rehausse la fierté et la valorisation de ses membres. Une méthode qui ne

préconiserait que de « suivre » ou, dans le pire des cas, de « s'écarter » ne peut que causer des torts et devrait être évitée.



À PROPOS DE L'AUTEUR...

Ingénieur militaire, le Lieutenant-colonel J. A. Summerfield est titulaire d'un baccalauréat en sciences appliquées (génie mécanique) de l'Université d'Ottawa. Il est également diplômé du CCEFTC de Kingston et du CECFC de Toronto et il a suivi le United States Armed Forces Staff Course (maintenant le Joint Forces Staff Course). Il a occupé plusieurs postes régimentaires dans les 2^e et 4^e Régiments du Génie et a commandé le 4^e Régiment d'appui du génie. Il a également fait partie de l'état-major interarmées ainsi que de l'état-major de l'Armée de terre au QGDN. Il occupe actuellement le poste de chef de l'Équipe de recherche en jeux de guerre de la Division de recherche opérationnelle à Ottawa.

NOTES

1. Les commentaires suivants du CEMAT : les forces doivent être optimisées en vue de déploiements rapides et posséder une puissance de combat et une capacité de protection équilibrées leur permettant d'effectuer un vaste éventail de missions; on ne prévoit pas de CCP mais il y a un besoin de VTAD et les forces doivent être efficaces dans toutes les opérations, y compris les opérations de guerre, mais, en contrepartie, peuvent être incapables d'exécuter un certain nombre de tâches tactiques, figurent dans le rapport du CEMAT au CPDNAC du 17 mai 2001.
2. Ministère de la Défense nationale, Expérience du DCSOT 01, *Opérations dans l'espace de combat élargi*, juin 2001, et Expérience du DCSOT 02, *Opérations dans l'espace de combat urbain*, mai 2002
3. Les principes et les directives stratégiques régissant le développement de l'Armée de terre figurent dans une série de rapports du DCSOT (Rapport 99-2 du DCSOT, *L'environnement de sécurité de l'avenir*, août 1999; Note de recherche 0001 du DCSOT, *Capacités de maintien en puissance pour l'Armée de terre de l'avenir*, mars 2000, et DCSOT — Rapport 01/01, *Les capacités futures de l'Armée de terre*, janvier 2001), dans des exposés des chefs supérieurs (Présentation Powerpoint du commandant du SDIFT, *Le développement de capacités du 21^e siècle pour l'armée de terre du Canada*, datée du 12 mai 2003 (http://lfdts.army.mil.ca/web_temp/Secretariat/Cbt_Dev/Whats_New/) et *Engagés, vers l'avant : La stratégie de l'Armée de terre — Une armée, une équipe, une vision* (<http://www.army.forces.ca/strategy/>).
4. Scott Gourley, « Stryker Brigade Passes Latest Milestone, » *Jane's Defence Weekly* 39,22 (04 June 2003), p. 8.
5. Kim Burger, « Contractor Chosen for US Army's Future Combat System », *Jane's Defence Weekly* 40,2 (16 July 2003), p. 2.
6. Brian S. MacDonald, « After the Mass Extinction: Capital Budgets and Future Policy Options, » *Canadian Defence Review* 9,1 (February 2003), p. 14.
7. Martin Shadwick, « The Tank and Asymmetric Choices, » *Canadian Military Journal* 4,1 (Spring 2003), p. 57.
8. David Pugliese, « Army Wins Battle for Cash, New Equipment-Needs of Air Force and Navy Will Take Back Seat This Year, » *The Ottawa Citizen*, 24 July 2003, p. A5.
9. Kim Burger and Scott Gourley, « Testing Time for the Mobile Gun System, » *Jane's Defence Weekly* 39,22 (04 June 2003), p. 8.
10. Tiré des discussions avec divers officiers de liaison des Forces canadiennes en poste auprès d'établissements de l'Armée des États-Unis.
11. Ministère de la Défense nationale, Division de la recherche opérationnelle (DRO), Rapport R2003/01. *Groupe-brigade de combat de la force principale de contingence* —

Étude des capacités (BRONZE ZIZKA), février 2003; Rapport de projet PR2001/06 de la DRO, *An Examination of Proposed Anti-Armour Weapon Options for the Infantry (IRON UNGUIS)*, mai 2001; Rapport de projet PR9817 de la DRO, *Analysis of the Armoured Combat Vehicle in Warfighting Tasks (Quarré de Fer)*, décembre 1998.

12. Ian Bostock, « Australian Army must Become a Light Armoured Force, » *Jane's Defence Weekly* 39,26 (2 July 2003), p. 14; « Australian row Erupts over Policy Meddling, » *Jane's Defence Weekly* 39,25 (25 June 2003), p. 4; « Australia mulls Leopard 2, » *Jane's Defence Weekly* 39,21 (28 May 2003), p. 6.
13. Ministère de la Défense nationale, SMA (S et T), Projet de démonstration technique, numéro 12fo, Mandat de projet — *Véhicule à effets multimitation*, 1^{er} avril 2003.
14. L'énoncé d'insuffisance en capacités, FS (ID) 3136-60000277 (DBRT 5-8 PD BGIFS(I)), 28 juin 2000, englobait un système de remplacement du mortier de 81 mm. Dans le cadre du projet du PSD, la DRO a entreprise une étude parrainée par le DBRT (3552-22235 — ESTOC (DOR(MLA))), Directive de projet de la DRO, *Arme d'appui-feu indirect au niveau du bataillon (AAFINB)*, Project IRON ESTOC, 6 juin 2001, afin de comparer le mortier de 81 mm à l'obusier remorqué LG1 de 105 mm actuel et à trois mortiers automoteurs (châssis VBL) de 120 mm. Le rapport final est à l'étude.
15. Les données fournies par le DBRT portaient sur le mortier sous blindage (MSB) de 120 mm DELCO/Royal Ordnance sur châssis VBL de GDLS (anciennement GM Defence) semblable aux 73 déjà livrés à la Garde nationale de l'Arabie saoudite et offerts, dotés d'un modèle de tourelle améliorée équipée d'un système de contrôle de tir (SCT) standard, à l'Armée australienne dans le cadre du projet Land 135. Le SCT comprend un GPS en mode différentiel et autres attributs grâce auxquels on peut mener des opérations autonomes; le SCT est doté d'un dispositif de visée de tir direct thermique avec télémètre laser intégré. Aux fins de l'étude, les munitions comprenaient les obus de tir indirect (HE de 10 km de portée, obus fumigènes et DPICM) disponibles actuellement et un explosif brisant antichar (HEAT) de tir direct (meurtrier contre un CCP de type T-80 à 1 000 mètres). Également, des missiles à guidage de précision (PGM) et des missiles à guidage terminal (TGM), qui sont en développement et seront disponibles en 2005, ont été utilisés.
16. Conclusions initiales de l'étude AAFINB de la DRO (IRON ESTOC).
17. Des renseignements actuels provenant de sources Jane's révèlent que la mise au point de munitions améliorées (DPICM, PGM, TGM) pour le mortier de 81 mm est interrompue (UK Merlin a cessé le développement des PGM) et qu'on est à mettre au point actuellement une seule DPICM aux États-Unis destinée à l'obusier de 105 mm.
18. Tel qu'il est énuméré à l'annexe D du document 4500-10 (J7 Instr 4), daté du 25 juin 2003, *Directive sur l'instruction collective stratégique (DICS) 2004*.

Le système de canon mobile est pour bientôt!...Et alors?

par le Major D.J. Senft

INTRODUCTION

Je me souviens tendrement de l'époque où, vers le milieu des années 1990, alors que j'étais indélogeable et heureux de mon poste de capitaine de bataille d'un escadron de chars Leopard de mon régiment, j'ai observé mes camarades de reconnaissance s'adapter au nouveau véhicule de reconnaissance Coyote récemment mis en service au sein de notre Corps. Au début, j'ai trouvé très amusant de voir l'escadron de reconnaissance se démener pour établir une doctrine applicable à un si gros véhicule destiné à remplacer le vénérable Lynx. Par contre, comme les efforts de mes camarades pour apprendre à maîtriser un véhicule si complexe doté de formidables capacités de surveillance n'en finissaient plus de tourner en déboires, mon amusement a vite tourné à l'inquiétude et il est devenu évident que ces nouveaux véhicules valant plusieurs millions de dollars avaient été mis en service sans grand prévoyance et, manifestement, sans doctrine établie. Mon inquiétude s'est transformée en panique lorsqu'on a donné l'ordre de retirer les systèmes de surveillance d'un bon nombre de Coyote, ces derniers devant être réaffectés à un rôle de véhicule d'appui-feu direct, puis quand, quelques années plus tard, cet ordre a été allègrement annulé et qu'il a fallu réinstaller le matériel de surveillance, sans doute à grands frais. La panique a cédé le pas au désarroi quand j'ai vu les véhicules en question remplir un rôle de reconnaissance rapprochée, faute de doctrine, et quand j'ai observé à maintes occasions l'ennemi anéantir un bien trop grand nombre de ces grandes ressources ISTAR (renseignement, surveillance, acquisition d'objectifs et reconnaissance) en cours d'exercice d'entraînement parce qu'elles étaient employées à tort comme éléments de reconnaissance rapprochée. Enfin et péniblement, à la lumière de précieuses leçons tirées de déploiements à l'étranger, de l'Unité d'entraînement de l'Armée britannique Suffield et du *National Training Center*, le véhicule de surveillance valant des millions de dollars a été reconnu pour ce qu'il est vraiment : un véhicule de surveillance. Le Coyote étant capable de couvrir un secteur de bien plus que 300 kilomètres carrés grâce à son dispositif de surveillance électronique, il a enfin été affecté au rôle auquel il était destiné : en qualité de plate-forme de surveillance intégrée au réseau ISTAR, il a servi à repérer l'ennemi et à procéder aux étapes subséquentes qui consistent à fixer et à frapper, à l'endroit et au moment déterminés par nous. Il s'est avéré un outil précieux dans ce rôle, aussi bien au pays (lors du sommet du G8 tenu à

Kananaskis en 2002) qu'à l'étranger (diverses opérations). La question est d'établir pourquoi il a fallu près de sept ans pour en venir à la constatation stupéfiante que le véhicule de reconnaissance Coyote était le plus efficace dans un rôle de véhicule de surveillance? La réponse va de soi : l'acquisition et la mise en service du véhicule n'ont pas été accompagnées de la doctrine d'appoint qui aurait encadré son rôle tactique. Si le Coyote doit nous servir d'exemple, alors nous nous apprêtons à répéter la même erreur en remplaçant le vénérable char Leopard par un véhicule à roues doté d'un système de canon mobile de 105 mm (SCM).

DOCTRINE ET ORGANISATION

Moi qui ai fait carrière à mener des chars, j'ai plaidé sans relâche pour que le mal-aimé Leopard soit épargné. C'est que j'ai eu l'occasion de le voir à l'œuvre en situation opérationnelle en 1999, lors de ma participation au déploiement de la Force pour le Kosovo (KFOR), et que j'ai pu constater de mes propres yeux son excellent rendement dans le cadre d'opérations d'imposition de la paix. Quoi qu'il en soit, le présent article ne servira pas à faire valoir encore une fois mes arguments, quoique valides, puisque de toute évidence, des considérations politiques et stratégiques ont mené à la mise en service imminente du SCM au sein de notre Corps. Cet article portera plutôt sur les répercussions possibles du SCM sur notre Corps et sur l'équipe interarmes, dans l'espoir que, contrairement à ce que nous avons fait à l'arrivée du Coyote, nous nous pencherons sur l'utilisation du SCM avant de le mettre en service et nous présenterons simultanément le véhicule et la doctrine pertinente pour en assurer l'intégration efficace au sein du Corps. Mes arguments sur le rôle possible d'un tel véhicule dans les FC s'inspirent largement de l'expérience des équipes de combat de la brigade Stryker (ECBS) de l'Armée américaine et de leur utilisation du véhicule Stryker, car il est clair que l'Armée de terre canadienne, et plus précisément le modèle provisoire, tente, du moins en partie, d'acquiescer les capacités et la mobilité des ECBS. Une chose doit cependant être claire : la mise en service du SCM dans notre Corps exigera un changement de paradigme au niveau de notre analyse et de notre approche tactique. Le SCM n'est pas destiné à remplacer le char; il n'en a tout simplement pas la capacité. Il ne s'agit pas d'un char et il n'en possède que peu de caractéristiques; par conséquent, il ne peut accomplir que quelques-unes des missions qui relèveraient du char. Toute tentative de simplement



En plus du CAM, l'Armée de terre canadienne étudie la faisabilité d'un « véhicule à effets multimission (VEM) ». L'illustration montre un prototype conceptuel combinant un châssis de VBL et un système de missile ADATS. (Avec la permission du MDN)

remplacer un Leopard par un SCM au prorata sur le champ de bataille est vouée à l'échec. D'ailleurs, l'Armée américaine considère que les ECBS ne forment qu'une partie de l'effort global et doivent absolument être appuyées par des forces de remplacement constituées de blindés lourds conventionnels en situation de combat conventionnel, les deux étant vus comme complémentaires pour assurer la réussite. Même dans les opérations hors guerre (OHG), le char s'est avéré plus efficace dans 11 des 15 tâches analysées; bref, là encore, l'utilisation synergique des deux systèmes semble indiquée. La preuve en a été faite lors d'une étude de la division de recherche opérationnelle des FC portant sur le véhicule blindé de combat (VBC), à savoir un véhicule à roues doté d'un canon de 105 mm, et sur le char de combat principal (CCP), plus précisément un M1A2, et dont les résultats, résumés en février 1999, indiquaient ce qui suit relativement aux tâches OHG propres à chaque système :

Voici les tâches pour lesquelles le VBC s'est avéré le meilleur système : escorte de convois, postes d'observation (PO) embarqués et débarqués, patrouilles embarquées et force d'intervention rapide. Pour

sa part, le CCP M1A2 était supérieur dans les domaines suivants : manifestation de résolution, défense en compagnie d'autres troupes, défense improvisée, appui-feu de postes de contrôle, barrage routier, attaque improvisée, appui-feu direct de l'infanterie en cas d'attaque, réduction des centres de résistance, des bunkers et des tranchées ainsi que s'assurer d'un itinéraire.¹

Pour mieux comprendre les rôles, les missions et les tâches susceptibles d'être confiés au SCM, il serait bon de passer en revue la doctrine actuellement en cours d'élaboration dans les ECBS américaines en ce qui a trait au SCM. Voici donc un sommaire de la doctrine américaine en vigueur sur l'emploi de pelotons de canons mobiles²:

Description — Le peloton de canons mobiles fait *partie intégrante de la compagnie de fusiliers*. Il a pour mission de fournir soutien blindé moyen, puissance de feu, manœuvre, protection et effet de choc pour aider la compagnie interarmes à accomplir sa mission.

Capacités du SCM — Assurer un tir direct meurtrier à l'appui de l'infanterie d'assaut débarquée.

- ◆ Détruire rapidement divers objectifs constituant une menace (fixes, mobiles, matériels).
- ◆ Déployer une série complète de munitions par toutes conditions de visibilité.
- ◆ Atteindre une grande viabilité comme suit :
 - ◆ comprendre la situation;
 - ◆ appuyer les positions situées à l'extérieur des zones d'engagement;
 - ◆ éviter les terrains à risque élevé et non assurés;
 - ◆ maintenir la mobilité et la souplesse;
 - ◆ constituer un système d'armes intrinsèque pour le tir direct d'auto-défense.

Exigences clés relatives au SCM — Détruire, par le tir direct et l'appui-feu, des bunkers d'infanterie conventionnels et des fortifications de type mural ainsi que des positions de mitrailleuses et de tireurs d'élite.

- ◆ Vaincre l'infanterie débarquée au moyen de systèmes d'armes principaux et secondaires.
- ◆ Projeter des explosifs brisants (EB) et des munitions perforantes (perf) capables de détruire des bunkers.
- ◆ Posséder un système de commande du tir complet, un télémètre laser sûr pour la vue, une plate-forme stabilisée et la capacité de fonctionner en mode dégradé.
- ◆ Transporter au moins 17 projectiles pour le système d'armes principal en configuration « prêt à tirer »; tirer six (6) coups la minute.
- ◆ Pouvoir recevoir des plaques de blindage graduées, des revêtements intérieurs en écaille ainsi que des compartiments distincts pour le personnel et pour le rangement des munitions pour accroître la viabilité du véhicule et de l'équipage.

À l'examen de ces quelques premiers rôles et exigences établis pour le canon mobile, plusieurs éléments clés ressortent. À titre d'exemple, tel qu'il sera souligné tout au long de cet article, l'armée des États-Unis considère le canon mobile comme étant avant tout une arme d'appui de l'infanterie. Les pelotons de canons mobiles font partie intégrante des ECBS; ils ne forment pas un escadron ou un régiment autonome comme c'est actuellement le cas des escadrons de Leopard et de reconnaissance dans notre Corps. Dans la fiche technique de l'ECBS distribuée lors de l'Exercice ARROWHEAD LIGHTENING II, évaluation opérationnelle de l'ECBS tenue du 17 au 25 mai 2003, au Joint Readiness Training Center (JRTC) de Ft Polk, en Louisiane, l'ECBS est décrite comme suit :

...une unité articulée autour de l'infanterie dotée de 3600 soldats...qui exploite des dispositifs technologiques afin de combler une lacune actuelle au niveau de la capacité opérationnelle, entre les forces lourdes et les forces légères de l'Armée, et dont les principales capacités opérationnelles sont une mobilité opérationnelle et tactique accrue, une connaissance et une compréhension de la situation améliorées, l'intégration interarmes jusqu'au niveau de la compagnie ainsi que des effets interarmées meurtriers et non meurtriers.⁴

L'élément clé de l'application de ces capacités demeure l'articulation de l'organisation autour de l'infanterie. Le SCM est destiné à appuyer l'infanterie au niveau de la compagnie. Le peloton de canons mobiles est une partie intégrante et une ressource organique de la compagnie de fusiliers, et il doit soutenir la multitude d'opérations confiées à celle-ci. Il ne fait pas office d'escadron de chars au sein d'un régiment de chars; il est pleinement intégré à la compagnie de fusiliers. La fiche technique de l'ECBS résume d'ailleurs cette exigence critique comme suit :

Pour permettre une action décisive sur différents terrains, y compris en région urbaine, l'ECBS possède une capacité interarmes au niveau de la compagnie. Les compagnies de la brigade Stryker

sont des équipes interarmées permanentes constituées d'un peloton de canons mobiles, d'un peloton de mortiers, d'observateurs avancés, d'une équipe de tireurs d'élite et de trois pelotons de ligne d'infanterie. Dans le cas de l'ECBS, ces unités s'entraînent ensemble toute l'année, plutôt que de se réunir uniquement aux fins d'exercices d'entraînement ou de guerre.⁵

Tel est donc le premier obstacle auquel les planificateurs des FC se heurteront : notre pratique actuelle de ne regrouper des éléments des armes de combat qu'en cas d'affectation à une mission sera nettement inefficace. En effet, pour tirer le maximum des nouveaux systèmes, il faut en faire des éléments intégraux et permanents d'une équipe interarmes. Ils doivent pouvoir compter sur l'infanterie pour assurer la sécurité sur les lieux et le soutien rapproché et, élément tout aussi important, ils doivent être rattachés directement à l'infanterie pour assurer l'appui-feu direct nécessaire à leurs opérations. En outre, tel que l'indique l'extrait ci-dessus, les compagnies de l'ECBS sont dotées en propre d'observateurs et d'appui-feu indirect, notamment des mortiers de 60 mm et de 120 mm. Tous ces éléments sont rassemblés en une force permanente qui s'entraîne à long terme d'année. Or, notre Armée de terre

devra opérer un changement de culture pour en faire autant, puisque ces éléments interarmes ne sont pas seulement complémentaires, mais, de fait, entièrement dépendants les uns des autres pour survivre sur le champ de bataille.

Aussi, avant de simplement attribuer les canons mobiles à l'un des régiments blindés de notre Corps, il y a lieu d'analyser attentivement leur intégration aux armes d'appui, qui revêt une importance capitale pour la survie du système d'appui d'infanterie léger à roues. Le SCM n'est pas un char, pas plus qu'il n'est un substitut de char. De plus, à part les capacités d'appui susmentionnées, il existe une autre grave lacune que le SCM accusera par rapport au char : dans la liste des capacités qui précède, le terme « tueur de chars » brille par son absence. En effet, le SCM n'est pas un tueur de chars; il n'a pas le blindage ni la portée d'un CCP moderne qui lui permettraient d'accomplir une telle tâche. Pour reprendre l'analogie avec l'ECBS, il suffit d'intégrer une compagnie antichar (AC) à l'ECBS pour remédier à la situation. Pour le moment, la compagnie AC compte trois pelotons AC dotés de missiles antichar 2B filoguidés (TOW), à traqueur optique et lancés par tube monté sur des véhicules blindés légers (VBL) 3. Ainsi, l'ECBS peut faire échec



Un VBL « Stryker » adapté pour le génie, présentement à l'essai au sein de l'Armée américaine

aux menaces blindées de niveau II, alors que le peloton de canons mobiles peut simplement pratiquer des brèches dans des murs et des bunkers. Là encore, une approche synergique permet à ces éléments légers et mobiles de conserver leur capacité d'affronter toutes les menaces possibles. Le même principe s'applique aux éléments de reconnaissance, du génie et du service de soutien au combat (SSC), qui sont tous partie intégrante de l'ECBS. La rapidité et la mobilité accrue du peloton de canons mobiles ne sert à rien si elle n'est pas assortie de l'appui nécessaire des ressources du génie internes immédiates, sans compter que les véhicules blindés légers doivent avoir une excellente connaissance de la situation pour éviter le contact avec des forces fortement blindées à capacité supérieure, d'où la compagnie de reconnaissance intégrée. L'idée maîtresse à retenir ici est la nécessité absolue de mettre en service le SCM dans le cadre d'une vaste restructuration de la force qui viserait le regroupement des éléments de canons mobiles, d'infanterie, de missiles antichar, de reco, du génie, d'appui-feu et du SSC en des entités permanentes à temps plein, ainsi que l'intégration interarmes au niveau de la compagnie. N'importe quelle autre solution aurait tôt fait de mettre au jour la vulnérabilité de ces systèmes en l'absence d'interdépendance. L'extrait suivant le confirme d'ailleurs :

Lorsque l'ennemi a tenté de détruire la base de tir d'appui des canons mobiles en déployant des armes AC débarquées sur ses flancs, les équipes d'appui-feu rapproché de l'infanterie ont su reconnaître la menace et détruire les éléments AC débarqués avant même qu'ils aient commencé à tirer. À l'inverse, lorsqu'une compagnie a décidé de priver les canons mobiles de la sécurité que procure l'infanterie, ils ont été anéantis. Après la mission, les seules unités qui avaient encore leurs canons mobiles étaient celles qui avaient eu recours à la méthode d'occupation délibérée, qui est toujours appuyée par l'infanterie.⁶

Ce qu'il faut absolument comprendre, c'est que les ECBS, dont les pelotons de canons mobiles font partie intégrante, ont été conçues dans le but précis de combler une lacune entre les forces légères et les forces lourdes de l'Armée américaine, et non pas en tant que force de déploiement rapide autonome. Le remplacement du char Leopard et du M109 par le SCM et un « 155 allégé » quelconque ne constitue pas un simple rajeunissement du modèle et il doit plutôt être vu comme nécessitant une réorientation cruciale de la capacité, car il nous amènera à délaisser une bonne partie de notre capacité mécanisée lourde au profit du créneau de force moyenne rapidement déployable. D'où la question : où puiserons-nous notre capacité lourde? L'Armée américaine a résumé son effort de modernisation comme suit : les unités de l'armée menant des opérations interarmes et interarmées seront les premières à voir, à comprendre, à agir et à mener les actions décisives.⁷ Au Canada, les termes qui reviennent le plus souvent dans les publications sont probablement repérer, fixer et frapper.

Dans un cas comme dans l'autre, il faut maintenir un équilibre des forces pour faciliter la réussite de ces fonctions clés. Grâce au Coyote, à l'avènement des canons mobiles, au système d'arme antiaérien et antichar (ADATS) et aux véhicules aériens téléguidés, entre autres innovations, nous, en notre qualité de force, disposerons d'une capacité raisonnablement efficace de repérer et de fixer, ou encore de voir, comprendre et agir en premier. Nous aurons cependant sacrifié notre capacité de frapper ou de mener les actions décisives — à savoir le rôle qui revient aux forces lourdes dans l'Armée américaine. Si nous comptons uniquement sur les effets de tirs regroupés ou de tirs de précision à distance pour remplir ce rôle dans notre nouvelle force, nous aurons oublié plusieurs des grandes leçons apprises par le passé, dont les plus récentes, découlant de l'Op ENDURING FREEDOM menée en Iraq. Il reste qu'à un moment donné, quelqu'un doit effectivement « fouler le sol meurtrier » pour engager et

détruire l'ennemi. Le tir regroupé et le tir de précision ne suffiront pas. Le Major-général Robert Scales Jr aborde la question dans son plus récent ouvrage, *Yellow Smoke*. Plus précisément, il traite de l'incapacité de vaincre l'ennemi sur le terrain en s'appuyant uniquement sur le tir. Il revient inlassablement à la capacité de l'ennemi de s'adapter au tir le plus soutenu et le plus intense. D'après lui, le tir a beau détruire certains membres et certains matériels ennemis, sa véritable contribution réside en un découragement temporaire, qui peut s'estomper très rapidement. Il avance que pour une action décisive, il faut exécuter une manœuvre qui vaincra les survivants ennemis et permettra la prise de leurs positions. Il soutient également qu'au lieu d'accorder la supériorité permanente à la puissance de feu ou à la manœuvre, il faut les synchroniser et les équilibrer pour remporter la victoire.⁸ Dans sa revue de l'ouvrage, le Colonel Robert Killbrew analyse la thèse du Général Scales dans le contexte du conflit actuel en Iraq :

En ce qui a trait au lien tactique entre le tir et la manœuvre, les données non scientifiques appuient jusqu'à maintenant la théorie de Scales et de DePuy selon laquelle la manœuvre a pour objet de préparer le tir, mais il est important de signaler qu'en situation de combat rapproché dans des villes ou des zones bâties, les forces de manœuvre doivent elles-mêmes pouvoir assurer le tir direct ciblé intensif, tel qu'elles s'y exercent de nos jours au moyen de chars M1A2 Abrams, de véhicules de combat Bradley et d'armes pour troupes débarquées. Les données fragmentaires obtenues jusqu'ici indiquent que les champs de bataille intensément investis de ressources humaines de l'Iraq ont démenti les opinions sur la transformation les plus extrêmes selon lesquelles les forces terrestres ne constituent que de simples dépisteurs pour la puissance de feu. La manœuvre menant au combat rapproché

1^{er} Groupe-brigade moyen du Canada

QG du 1^{er} Groupe-brigade moyen du Canada

2 X BON MOYENS

(1 PPCLI, 2 PPCLI)

- 3 X Cie inf comportant chacune
 - 3 X Pon inf VBL 3
 - 1 Pon canons mobiles de 3 véh
 - Sect mortiers (6 X 60 mm)
 - Sect tireurs d'élite
 - Sect GOA FIST VBL
 - Infirmiers
- Cie appui comportant
 - Pon reco (reco rapprochée)
 - Pon mortiers (81/120 mm)
 - Pon soins méd
 - Dét tireurs d'élite
 - Pon AC portée moyenne (Javelin)

BON ARTIL

(1 RCHA)

- 1 X Bie 155 mm remorqués
- 1 X Bie LG1
- Tp radar CB

1 X BON LÉGER

(3 PPCLI)

- 1 X Cie para
- 1 X Cie ops mont
- Pon AC portée moyenne (Javelin)
- Pon mortiers (60/81 mm)
- Pon tireurs d'élite
- Pon soins méd
- Sect GOA

BON CAV

[LdSH(RC)]

- 3 X Tp reco rapprochée
 - Sur VULR/VBL
 - Esc surveillance
 - Reco NBC
 - Pon VAT
 - 3 X Tp Coyote
- Esc AC
 - 10 X Leopard / 8 X MAC
- Esc appui
 - Pon soins méd
 - Sect mortiers (81 mm)
 - Éch SSC
 - Pon AC portée moyenne

CIE GÉNIE

(1 RG)

- 3 X Pon mobilité (VBL VES)
 - Reco génie
 - MICLIC/Volcano
 - 9 X Sect génie (3/Pon)
- 1 X Pon éqpt lourd

BON SOUT

(1 Bon svc /Bon SG/Amb C)

- QG
- Cie maint av
- Cie appro et tpt
- Poste san bde

CIE TRANS

(1 QG et trans)

- Pon ops réseau
- Pon sout trans
- Pon nœud COT QG bde

constitue encore une étape décisive dans la guerre...l'un des principaux arguments en faveur de l'allègement de la force fait valoir que la souplesse et des données de renseignement supérieures peuvent compenser la perte de véhicules blindés lourds, souvent ridiculisés pour leurs dimensions et la difficulté à les déployer. Dans les faits, cependant, le taux relativement faible de perte des forces de l'armée s'explique en partie par l'épais blindage de ces véhicules,

et la nature rapprochée des escarmouches qui ont eu lieu jusqu'ici auraient probablement anéanti la capacité qu'auraient pu avoir les sources de renseignement les plus sophistiquées à se soustraire aux menaces visant les véhicules à parois légères. En outre, la longue percée des forces blindées et aéromobiles de l'Armée américaine sur Bagdad devrait finalement enterrer — encore une fois — l'idée selon laquelle les forces dites lourdes sont

nécessairement immobiles et lentes.⁹

Nous, au Corps, devons donc nous demander si nous disposerons encore de la capacité de manœuvrer aux fins de combat rapproché une fois que le SCM aura supplanté le Leopard. Pourrions-nous frapper (par la manœuvre) et mener les actions décisives à la lumière des leçons retenues, encore, du conflit dans le Golfe?

PROPOSITION

Comme je l'ai déjà indiqué, pour que l'entrée en service du SCM soit réussie et, surtout, pour que ce dernier survive sur le champ de bataille, il doit constituer l'un de nombreux systèmes intégrés les uns aux autres au niveau de la compagnie. Bien qu'il existe évidemment de nombreuses options différentes, j'énoncerai celle que je propose pour la composition possible de nos brigades moyennes. Je me suis largement inspiré de l'organisation des ECBS, mais j'ai fait l'effort de rattacher notre force moyenne à au moins une ressource lourde (p. ex., les chars). De plus, quand il est question d'équipement qui n'a pas encore été acheté mais qu'on a désigné comme acquisition à venir, j'ai donné une description générique du système plutôt que de proposer une version précise ou une autre. L'objet de l'organisation de mon groupe-brigade moyen du Canada consiste à remédier aux difficultés survenues lors de l'entrée en service et de l'évaluation opérationnelle de l'ECBS. Il s'agit notamment de l'intégration interarmes au niveau de la compagnie, du triumvirat que constitue la capacité des forces légères, moyennes et lourdes à composer avec toutes les menaces qui pèsent sur le champ de bataille, et de l'accent mis sur le fait que la capacité ISTAR nous permet de voir, de comprendre et d'agir en premier, étant donné que la connaissance et la compréhension de la situation constitueront le secret de la viabilité

ÉQUIPE DE COMBAT DE LA BRIGADE STRYKER



- État de préparation à l'entraînement, à l'alerte, au déploiement
- Capacité à mener une gamme d'opérations militaires allant d'opérations de combat de faible intensité à des opérations de combat de grande intensité
- Satisfaction des besoins des commandants d'unité de combat en ce qui a trait à une force de première intervention rapidement déployable et dotée d'une puissance de tir considérable
- Capacité interarmes au niveau de la compagnie
- Combat interarmes de précision et interlié
- Compréhension accrue de la situation
- Accès amélioré aux multiplicateurs de la force de combat
- Concentration accrue de la puissance de combat au point décisif
- Mobilité ainsi que commandement et contrôle pour accroître rapidement l'établissement
- Optimisation pour le combat en zone urbaine et par terrain difficile



des systèmes légers et moyens. J'ai également inclus l'organisation actuelle de l'ECBS comme point de repère aux fins de revue.

L'organisation proposée ci-dessus a pour objet de servir de tremplin à la discussion; c'est pourquoi elle est intentionnellement vague. Elle illustre l'une des configurations possibles pour nos nouvelles brigades, intégrant les nouveaux équipements et capacités prévus tout en maintenant au moins une capacité

critique d'exécuter la gamme complète des opérations. Cette organisation maintient en outre le système régimentaire qui constitue à mon avis la pierre angulaire de notre esprit de Corps et de notre longue et fière tradition. Il y a cependant certains secteurs où pareil regroupement serait un peu flou, comme dans le cas des pelotons de canons mobiles des bataillons moyens qui seraient dotés de membres du Strathcona, et peut-être celui des sections de mortiers qui seraient

dotées de personnel portant l'écusson de l'artillerie. Un tel amalgame d'armes et de fonctions est essentiel à l'intégration au niveau de la compagnie dont les ECBS ont démontré la nécessité. De plus, en gardant un nombre limité de Leopard en service, parallèlement aux pelotons de canons mobiles, et en insistant sur le développement des capacités de nos forces légères, nous maintenons le triumvirat des capacités dont nous avons absolument besoin pour répondre à n'importe quelle urgence plutôt que d'attendre qu'éclate un conflit qui corresponde exactement à nos capacités limitées pour pouvoir participer. De toute évidence, nous devons également consacrer énormément d'efforts au volet SSC. L'enjeu à cet égard demeure qu'il ne sert absolument à rien de développer des forces de combat légères, rapides et faciles à déployer si nous ne développons pas en même temps un élément SSC léger, rapide et facile à déployer pour l'appuyer, d'où le besoin de regrouper tous les éléments SSC essentiels (approvisionnement, transport, maintenance et services médicaux) en un seul élément qui assurerait un système de distribution efficace sur le champ de bataille, un soutien logistique et du personnel anticipé ainsi que des opérations nettement améliorées. Peut-être qu'une fois dotés de soutien intégral rapproché adapté à la tâche, nous pourrions effectivement trouver un rôle à confier à l'organisation de soutien général. Quant aux effectifs nécessaires pour doter cette organisation, toujours en prenant l'ECBS comme modèle, il faudrait prévoir environ 3 850 soldats, ce qui se situe bien en-deça de l'effectif actuel des GBMC. Pour ce qui est des Stryker et des Leopard, nous aurions besoin de 10 Leopard par brigade (donc 30 en tout) et de 30 canons mobiles par brigade (donc 90 en tout), ce qui revient presque aux 114 Leopard actuellement en service dans toute la force. Les chiffres avancés devraient donc être entièrement gérables et réalisables.



Quelle est l'incidence du CAM sur la capacité antiblindé longue portée d'une force terrestre provisoire? Les véhicules TOW de la US Army Stryker Brigade Combat Team (SBCT) rassemblés lors d'un récent exercice d'entraînement et de validation. (Avec la permission des archives photographiques de la US Army)

RÉCAPITULATION

Bref, en notre qualité de Corps et de force, nous nous apprêtons à relever un défi de taille. L'entrée en service du SCM ne peut pas être considérée comme le simple remplacement d'un véhicule par un autre, comme ce fut le cas pour le Coyote. En effet, compte tenu de ses capacités et de ses limites, le SCM doit faire partie intégrante du grand système qui englobe les autres systèmes. Le SCM ne remplace pas le char, tout comme le Coyote ne remplaçait pas le Lynx, et nous devons user de la plus grande vigilance pour éviter de percevoir la situation comme telle. Pour que le SCM s'avère efficace, les armes d'appui nécessaires doivent être intégrées en permanence au niveau de la compagnie. Le système régimentaire s'en trouve-t-il menacé? Absolument pas! Je suis fier d'appartenir au Strathcona et je ne demanderais pas mieux que de voir tout le monde porter notre grand béret noir et notre devise percutante, mais je sais pertinemment bien que, pour des considérations d'ordre politique, l'idée serait difficile à vendre. Nous avons

effectivement besoin d'intégrer différentes armes et différents services de l'équipe interarmes jusqu'au niveau de la compagnie, surtout en raison de l'accent imminent que nous mettrons sur la « force moyenne », de sorte que les régiments actuels seront maintenus, sauf qu'ils devront peut-être apporter certains changements au niveau du personnel et de l'équipement. Je suis moi-même nouvellement converti; au début, j'ai plaidé l'expérience et réclamé d'une voix forte que nous conservions le Leopard et escamotions leSCM. Aujourd'hui, j'estime que nous avons besoin duSCM, en plus du vénérable char Leopard, pour pouvoir repérer (Coyote/ISTAR), fixer (SCM/ECBS) et frapper (Leopard/M109). En nous privant de l'un ou de l'autre, nous risquons véritablement de devenir une force « de créneau » qui n'aurait qu'une capacité limitée de réagir à toute la gamme de conflits mondiaux susceptibles de nécessiter son intervention. Nous serions irréalistes d'attendre « le type de guerre qui correspond à nos capacités ». Nous nous sommes déjà aventurés trop souvent sur cette pente glissante et

nous devons maintenant avancer avec la plus grande prudence. Aussi récemment qu'il y a deux ans, nous avons failli nous départir des bataillons légers de nos régiments d'infanterie et les réaffecter au soutien de l'instruction et à des bataillons cérémoniaux. Aussi incroyable que celui puisse sembler, ce sont des événements survenus sur la scène internationale qui ont mis fin au projet et aujourd'hui, nous nous concentrons à nouveau sur la solidification et l'amélioration de notre capacité de combat léger. Serait-ce vraiment une bonne idée de « remplacer » le Leopard par leSCM?

Le présent article visait un double but. En premier lieu, et surtout, il cherchait à susciter beaucoup de discussions et de réflexion avant l'arrivée imminente du SCM, pour m'éviter d'apprendre



« Peut-on aller encore plus loin dans l'intégration d'éléments légers et lourds? » Dans le cadre de la mission ISAF, un soldat du 3 RCR, appuyé par des camarades à bord d'un VBL III, effectue une patrouille dans la ville de Kaboul, en Afghanistan, et aux environs. (Avec la permission MDN Combat Camera)

de mon équipe, un bon matin où je passerai au hangar à chars, qu'elle vient de recevoir le nouveau véhicule à roues doté d'un canon de 105 mm « de remplacement de char » pour lequel nous n'aurions ni doctrine, ni tactique, ni technique, ni procédure. Nous devons d'abord cerner le besoin, puis y adjoindre la capacité pertinente, non pas acheter un Coyote puis passer cinq ans à déterminer quoi en faire. En deuxième lieu, cet article formulait deux recommandations précises pour considération attentive, à savoir :

- ◆ Le SCM ne doit pas remplacer le Leopard. Pour assurer notre efficacité et conserver notre capacité à manœuvrer en situation de combat rapproché, nous avons besoin *des deux* véhicules.
- ◆ L'intégration du SCM à notre force, compte tenu de sa mission et aussi de ses capacités et de ses limites, doit être accompagnée d'une réorientation visant à établir

une capacité interarmes au niveau de la compagnie. Le SCM n'est pas un char; il s'agit d'un système composé d'autres systèmes, et son efficacité et sa survie en nécessitent l'intégration.

Nous devons tout d'abord décider clairement et fermement ce que nous voulons accomplir, comment nous comptons y parvenir, puis, et seulement alors, aligner nos équipements et nos capacités sur les tâches établies. L'Armée américaine et ses ECBS ont déjà fait avancer considérablement le concept d'une force « plus rapide, plus légère et plus meurtrière », et ce serait une erreur de notre part de ne pas tirer profit de leur expérience et des leçons qu'elles ont retenues. Le SCM n'est pas un char et il doit être intégré à l'infanterie et à des armes d'appui pour survivre. L'ECBS n'est pas une entité autonome; elle assure une jonction cruciale entre les forces légères et les forces lourdes, de sorte à compléter le triumvirat des capacités. Si nous abandonnons nos ressources lourdes, pouvons-nous

vraiment « frapper » et « mener des actions décisives »? Limitons-nous plutôt notre capacité à faire concorder l'équipement et le budget de notre force, ce qui nous obligerait à compter entièrement sur les autres pour obtenir ce que nous ne pouvons pas offrir? C'est bien beau de savoir que l'entrée en service du SCM est pour bientôt...mais encore?



NOTES

1. 3552-22243 (DGOR/DOR [J&L]) Division de la recherche opérationnelle, Compte rendu de projet 9817, daté du 23 février 1999, page 39 (N.D.L.R. page 39 dans la version anglaise).
2. Publication *FM 17-15-1, MGS Platoon*, de l'Armée américaine, datée de février 2000 (italiques ajoutés par l'auteur pour marquer l'insistance).
3. *FM 17-15-1, MGS Platoon*, de février 2000 et *ARTEP 17-97F-11-MTP, Mission Training Plan, MGS Platoon*, décrivant tous deux le rôle principal du SCM comme assurant un appui-feu direct meurtrier à l'infanterie lors d'opérations articulées autour de l'infanterie.
4. Fiche technique de l'ECBS distribuée le 17 mai 2003 aux médias lors de l'Op ARROWHEAD LIGHTENING II, tenue au JRTC, de Ft Polk, en Louisiane.
5. Fiche technique de l'ECBS distribuée aux médias (italiques ajoutés par l'auteur, texte légèrement paraphrasé).
6. *US Army Armor Magazine* — Sep/Oct 2001 — *MGS Platoons: A First Look at a New Kind of Unit*, by 2Lt Brian P Hurley, MGS Pl Comd, C Coy, 1-23 Inf, 3 BCT, 2ID.
7. *United States Army White Paper — Concepts for the Objective Force — Concept Summary* p. iv.
8. Maj Gen Robert H Scales Jr, US Army Retd, *Yellow Smoke — The Future of Land Warfare for America's Military*, Rowman and Littlefield Publishers, Inc.
9. Col Robert Killbrew, *ret de l'Armée américaine*, dans sa revue de l'ouvrage *Yellow Smoke* écrit par le MGen Scales, publiée en mai 2003 dans *Parameters*, revue trimestrielle du *US Army War College*.

L'Armée de terre canadienne et le pouvoir de combattre

par le Capitaine J.N. Rickard

L'Armée de terre canadienne reconnaît pleinement l'importance de l'aspect psychologique en temps de guerre. La doctrine de l'Armée de terre ne met dorénavant plus l'emphase sur le combat rapproché en Europe, tel que c'était le cas du temps de la guerre froide, mais envisage maintenant la possibilité de vaincre en attaquant le moral et la volonté de résister des troupes ennemies par le recours à la guerre de manœuvre¹. Pour entraîner la désorganisation psychologique de l'ennemi, nous tentons d'intégrer six fonctions de combat — le commandement, les opérations d'information, la manœuvre, la puissance de feu, la protection et le maintien en puissance — toutes guidées par la cadence, la synchronisation et l'effort principal. Ces six fonctions de combat déterminent la puissance de combat, qui est définie comme « la puissance résultant de tous les moyens de destruction ou de choc qu'une unité ou une formation peut appliquer sur l'adversaire à un moment et un endroit donnés »².

la doctrine du Marine Corps des États-Unis stipulait qu'« aucune technologie tout comme aucun calcul scientifique ne peut surpasser en importance la dimension humaine en temps de guerre. Toute doctrine qui tente de réduire l'art de faire la guerre à un simple ratio de forces, d'armes et d'équipement néglige l'incidence de la volonté humaine sur le déroulement des combats et est donc forcément intrinsèquement fausse »³[traduction].

Malgré la véracité de la doctrine du Marine Corps, les armées occidentales se sont longtemps fiées à la technologie pour vaincre leurs adversaires. La soi-disant révolution dans les affaires militaires (RAM) met principalement l'emphase accent sur l'application des technologies de l'information d'avant-garde à la guerre de manœuvre conventionnelle. L'avenir regorge de possibilités. Imaginez le développement de la nanotechnologie au point où des robots ou des drones de la taille d'un insecte rendraient le champ de bataille inaccessible aux humains. Les soldats cyborgs ne sont plus seulement l'apanage de la science-fiction. Ils pourraient bien être les guerriers du futur⁴.

Bien que la doctrine de l'Armée de terre vise à vaincre l'ennemi sur le plan psychologique, notre définition de la puissance de combat n'accorde pas aux dimensions morale et humaine du combat l'extrême importance qu'elles méritent.

Bien que la doctrine de l'Armée de terre vise à vaincre l'ennemi sur le plan psychologique, notre définition de la puissance de combat n'accorde pas aux dimensions morale et humaine du combat l'extrême importance qu'elles méritent. Le présent article s'adresse à la composante terrestre des FC, et plus particulièrement aux armes de combat. On considère que l'aspect psychologique du combat est interculturel et que, de ce fait, les expériences autres que canadiennes peuvent s'avérer des sources d'information intéressantes. On considère également que l'aspect psychologique du combat continuera à jouer un rôle important en temps de guerre.

L'ENVIRONNEMENT DE COMBAT DE L'AVENIR

Par le passé, l'aspect humain a toujours été d'une importance primordiale. Napoléon a d'ailleurs affirmé un jour que, en temps de guerre, l'aspect psychologique était à l'aspect physique ce que trois est à un, c'est-à-dire que le premier est bien plus crucial pour la victoire que le second. Le Maréchal de Saxe affirmait que « les secrets du succès ou de l'échec des armées se cachent dans la connaissance du cœur humain »[traduction]. Pour le Feld-maréchal Montgomery, « le soldat » est l'élément le plus important lors d'un combat. Plus proche de nous, en 1997,

Toutefois, dans un avenir rapproché, seuls les États-Unis disposent des fonds nécessaires pour exploiter pleinement la RAM.

Bien que les soldats canadiens n'aient probablement pas à affronter de soldats cyborgs ou de robots de la taille d'insectes avant quelques générations, ils devront, en raison de l'étalement urbain effréné, faire face à la multiplication des combats en zones bâties. Nous en sommes heureusement pleinement conscients, mais dans une récente édition des *Dépêches* du Centre des leçons retenues de l'Armée, on ne traite ni ne met en valeur la composante humaine des combats en zones urbaines, pourtant critique. On y admet que « combat en zones urbaines restera un combat rapproché, brutal et personnel », mais on y affirme également que l'élément clé de la victoire est la polyvalence et la présence de jeunes chefs compétents⁵. Il n'y est nullement question de la volonté de vaincre des soldats et des dilemmes qui hantent leurs cœurs.

N'oublions pas que, il y a seulement une génération, lors de la guerre des Malouines, les Scots Guards et le 3^e Bataillon du Régiment de parachutistes ont pris d'assaut, armés de baïonnettes, les positions argentines sur le mont Tumbledown et le mont Longdon. Le Lieutenant-colonel

Hew Pike, commandant du 3 Para, se souvient : « Je garderai à jamais en mémoire la vision, ce matin-là, de la compagnie A s'avancant dans un brouillard dense, baïonnettes au fusil »⁶ [traduction]. Une génération peut sembler une longue période pour la RAM, mais les soldats ont toujours été l'élément clé de la défaite ou de la victoire et le demeureront jusqu'à ce que les cyborgs à la Terminator les remplacent.

Chiffrer l'importance exacte de l'aspect psychologique demeure ardu en raison de l'absence d'une définition théorique du combat déterminant avec justesse l'incidence du comportement humain sur l'issue des combats et étant acceptée de tous. Le combat relève davantage des règles des sciences sociales que du génie⁷. Le Colonel Trevor N. Dupuy (É.-U.), aujourd'hui décédé, proposait en 1979 une telle théorie du combat avec son Quantitative Judgement Model (QJM), mais ce modèle n'a jamais fait l'unanimité au sein des professionnels militaires et des universitaires⁸. Une définition claire, qui ne laisse aucun doute dans l'esprit des militaires de

soldats de combattre et de vaincre. Le Feld-maréchal Ferdinand Foch croyait, lors de la Première Guerre mondiale, que la puissance, la volonté et l'élan suffisaient pour mener des attaques, mais sa théorie a vite été infirmée de façon catastrophique. Les Américains, les Anglais et les Canadiens se sont fortement fiés, de la Première Guerre mondiale à la toute récente guerre en Iraq, à leur artillerie et à d'autres formes de puissance de feu pour détruire l'ennemi⁹. Notre doctrine stipule que « la puissance de feu est l'élément clé pour supprimer la capacité et la volonté de combattre de l'ennemi [traduction] » et « qu'elle a des conséquences formidables sur le moral des troupes ennemies. » Toutefois, comme les effets de la puissance de combat « sont souvent temporaires »¹⁰, il revient aux soldats de miner le moral de l'ennemi.

Une analyse de l'histoire militaire depuis la Deuxième Guerre mondiale permet d'affirmer que le pouvoir de combattre possède six composantes principales : l'éthos, l'instruction, le leadership, le moral, la régénération de la force et l'épuisement au

volontaire de notre force armée, la petite taille de l'Armée de terre (Force régulière et Réserve), le fait que tous nos combats ont lieu à l'étranger et notre rôle au sein d'une société démocratique libérale. La question est donc de savoir si, malgré ces quatre éléments, l'Armée de terre canadienne d'aujourd'hui est en mesure de générer un *grand* pouvoir de combattre. Regardons un peu les principales composantes de ce pouvoir.

L'ÉTHOS

Les fondements de l'éthos de l'Armée de terre — responsabilité illimitée, hiérarchie, discipline, loyauté, identité propre, professionnalisme, courage, devoir et honneur — sont des préceptes infaillibles qui nous ont permis, par le passé, de gagner nos combats. Aujourd'hui, des analystes des ressources humaines se mêlent de choses qui ne les regardent pas et conseillent d'apporter des changements à l'éthos militaire afin de le rendre plus conforme aux valeurs de la société canadienne moderne. Leur but est d'attirer le bon type de jeunes

...au contraire, le champ de bataille imposera ses dures réalités à l'Armée de terre, sans aucun remords et sans égard à la Charte des droits et libertés de la personne.

l'Armée de terre canadienne quant à l'importance extrême que revêt l'aspect psychologique du combat, est donc nécessaire. Une solution consisterait à introduire dans notre vocabulaire l'expression « pouvoir de combattre », pour laquelle je propose la définition suivante :

Le pouvoir de combattre est le pendant psychologique de la puissance de combat. Il naît de la synergie des facteurs psychologiques à l'intérieur d'une unité militaire, source de force morale. Cette force permet aux unités de supporter les pertes et les reculs et de s'engager avec succès dans de longs combats. Le pouvoir de combattre permet à une unité d'imposer sa volonté à l'ennemi.

Il est admis que la puissance de feu (et d'autres éléments de la puissance de combat) a joué et continuera à jouer un rôle important dans la capacité des

combats¹¹. Les composantes principales sont toutes interreliées et sont subdivisées en sous-composantes. L'éthos influe directement sur la façon dont se déroule l'instruction, l'instruction développe le leadership, le leadership influe directement sur le moral, le moral est lié à la régénération de la force et cette dernière influe sur l'épuisement au combat. L'interaction entre ces composantes n'est pas seulement linéaire. Par exemple, l'instruction est directement liée à la réduction de l'épuisement au combat.

Il se peut fort bien que l'Armée de terre canadienne ne parvienne jamais à générer le type extrême de pouvoir de combattre qu'avaient les Waffen-SS, endoctrinés selon une idéologie précise, les Japonais nihilistes ou les membres de certaines sectes arabes militantes, adeptes d'extrémisme fondamentaliste. Nous devons bâtir notre pouvoir de combattre en ayant quatre éléments à l'esprit : la nature

des soldats et de chefs de façon à ce que l'Armée de terre conserve l'appui de la société. Toutefois, ces analystes surestiment grandement l'intérêt que porte le grand public à l'Armée de terre. Les conséquences politiques seraient minimales si le Gouvernement canadien décidait de nous appuyer dans le maintien de notre éthos traditionnel¹².

RECRUTEMENT

On désigne actuellement la jeunesse canadienne comme faisant partie de la génération Nexus. Selon de nombreuses études, les membres de cette génération rechercheront le bonheur au détriment du sens du devoir, rejetteront l'autorité et écarteront les responsabilités collectives au profit de l'individualisme¹³. Nous recrutons actuellement avec succès selon le plus bas dénominateur commun car nous avons intentionnellement adouci nos méthodes d'instruction afin qu'elles



Est-ce en raison d'une mauvaise compréhension du plan moral de la puissance de combat que l'Armée de terre canadienne perd sa capacité de produire des armes extrêmement létales et adaptables comme ce soldat? (Avec la permission de Army Public Affairs)

conviennent aux jeunes Canadiens bien au fait de la *Charte des droits et libertés de la personne* de 1982. Les nouvelles recrues savent également comment exploiter à leurs propres fins l'Armée de terre car nous leur indiquons comment le faire. Qui plus est, l'influence disproportionnée des croyances de la société canadienne sur

l'Armée de terre vient aggraver le problème.

CROYANCES SOCIÉTALES

Les croyances et valeurs de la Génération Nexus et de la société en général sont désormais fondamentalement opposées à notre

précieux éthos. Comment, par exemple, couvrir les dépenses liées à une opération de changement de sexe (comme nous l'avons fait vers la fin des années 90) correspond-il à notre sens du professionnalisme et de l'honneur alors que nous n'avons même pas les fonds nécessaires pour acheter les munitions requises pour l'instruction? Les champs de bataille sont également de plus en plus barbares et les risques d'y trouver la mort ont augmenté de façon exponentielle. Le défi, selon les universitaires, consiste à modifier notre éthos sans sacrifier les exigences opérationnelles. Mission impossible. Aussi bien demander à un tigre de se débarrasser de ses taches sans pour autant perdre sa capacité de survivre dans la jungle. Suivre, sans réfléchir, toutes les tendances « nouvel âge » et « progressistes » de la société constituée pour l'Armée de terre un comportement irresponsable et dangereux. ' Nos chefs politiques peuvent bien forcer l'Armée de terre à adopter des philosophies davantage libérales, mais la satisfaction personnelle, l'individualisme et la responsabilité *limitée* sont des valeurs qui ne pourront jamais être introduites sur le champ de bataille avec succès. Au contraire, le champ de bataille imposera ses dures réalités à l'Armée de terre, sans aucun remords et sans égard à la *Charte des droits et libertés de la personne*. Il en résultera un nombre accru de pertes et une diminution du pouvoir de combattre. Nous enseignons encore aux nouvelles recrues, lors de leur qualification de soldat, que le maintien de l'éthos militaire traditionnel est « essentiel à l'efficacité de l'Armée de terre en temps de guerre. »¹⁴, mais nous savons bien que nos propos n'ont pas autant d'impact que nous le souhaiterions. Nous devons nous faire la garde prétorienne des soldats pour la simple et bonne raison que le Canadien moyen n'a pas la moindre idée de ce qui est requis pour gagner une guerre et qu'il ne devrait pas être consulté à ce sujet.

L'une des nouvelles valeurs sociales qui affectent le pouvoir de combattre est l'intégration des femmes au combat. La couverture télévisuelle exagérée

dont a fait l'objet le soldat Jessica Lynch dans le cadre de la guerre en Iraq prouve que la société réagit différemment lorsqu'une femme est exposée à un danger. Les femmes torturées, violées ou tuées provoquent une forte réaction, un cri du cœur de la part de la population¹⁵. Les Israéliens ont retiré les femmes de leurs troupes de combat après qu'une femme soldat (et sa patrouille) soit tombée dans une embuscade et ait ensuite été abusée sexuellement et mutilée dans le Negev.¹⁶ Si on omet l'activisme féministe, la question à poser dans le cadre du présent article est de savoir quelle contribution les femmes, individuellement ou collectivement, peuvent apporter au pouvoir de combattre des unités de combat..

Au cours de l'histoire, les femmes ont parfois participé à des combats. Une compagnie composée uniquement de femmes a, semble-t-il, combattu auprès du Viêt-cong dans la province de Ben Tre, dans le sud du Vietnam, mais s'est désintégrée au fil des désertions causées par la rudesse des combats¹⁷. Différentes études (et des observations officieuses) ont montré que les femmes sont, *en général*, moins

regardent les femmes sous un angle sexuel, quelles que soient les prouesses intellectuelles ou physiques de ces dernières, et nous *savons* que les hommes lutteront pour l'attention et/ou l'affection d'une femme introduite dans un environnement masculin. Les conséquences devraient sauter aux yeux.

Le véritable test, toutefois, consiste à se représenter les femmes dans des scénarios de combat du passé. Pourraient-elles remplacer les pelotons composés uniquement d'hommes de la 101^e Division aéroportée sur la Colline 937 (Hamburger Hill) et tout de même réussir à prendre cette colline? Pourraient-elles remplacer les jeunes parachutistes en forme de la Compagnie A du 3^e Bataillon du Régiment de parachutistes lors de la guerre des Malouines et vraiment réussir à repousser les défenseurs argentins sur le mont Longdon dans de sanglants combats face à face à la baïonnette? Dans les deux cas, la raison nous dicte tout simplement de répondre non. Il existe bien peu de preuves montrant que les femmes contribuent au pouvoir de combattre des unités, mais de nombreuses et impressionnantes preuves laissent

a qualifié les soldats des forces spéciales de brutes et de voyous parce qu'ils évitaient les combats loyaux, recherchaient l'effet de surprise et tranchaient des gorges. La JTF, les Rangers, les SEALs et les SAS ne seraient sans doute pas d'accord avec les dires de Beaumont²¹.

Le Colonel Kenneth Watkins affirme qu'être un guerrier au sein de l'Armée de terre canadienne « signifie être un soldat professionnel soumis aux ordres et aux valeurs du pays »²². Le guerrier est un professionnel, mais il n'est pas juste cela. Il existe toutes sortes de soldats professionnels, mais beaucoup ne s'intéressent qu'à leur pension et non à la profession des armes²³. En 1973, le Lieutenant-colonel D.A. Nicholson se demandait « si, en face de l'ennemi, un jeune officier qui passe le plus clair de son temps à calculer les différents revenus de retraite auxquels il pourrait avoir droit, se lèvera pour affronter l'ennemi et crier 'suivez-moi' »²⁴[traduction]. Je trouve déconcertant le nombre d'officiers qui affirment ne pas avoir joint les rangs de l'Armée de terre pour combattre. C'est comme si un joueur de football signait un contrat avec une équipe, se présentait aux entraînements toute la semaine et s'étonnait ensuite que l'entraîneur lui tende un casque et lui

Le guerrier est un professionnel, mais il n'est pas juste cela.

fortes que les hommes et davantage sujettes aux fractures et blessures de stress lors des entraînements. En 1998, seulement 90 des 400 femmes qui s'étaient portées volontaires pour l'entraînement aux armes de combat ont réussi l'entraînement¹⁸. De plus, bien que personne ne veuille l'admettre, les femmes sont jugées selon des normes physiques différentes.

En plus de ces limites physiques, qui affectent davantage les femmes dans l'infanterie, une analyste a également déclaré qu'une femme affectée à une unité de combat engendre « de la distraction, de la dissension et de la méfiance »¹⁹[traduction]. Les femmes changent *vraiment* la dynamique des unités et les hommes les perçoivent vraiment différemment, peu importe comment les femmes elles-mêmes se perçoivent. D'instinct, les hommes

entendent qu'il est possible qu'elles minent ce pouvoir.

LA MENTALITÉ DE GUERRIER

Comme l'affirmait il y a quelques années le commandant du Marine Corps, le Général Charles C. Krulak, au sujet des combats en zone urbaine : « En bout de ligne, l'élément clé sera le Marine, quintessence de l'esprit guerrier » [traduction]. Ce n'est pas là la philosophie de l'Armée de terre canadienne. Le Capitaine Thomas St. Denis s'est trompé quand il a affirmé dans un récent article que « les guerriers n'ont pas leur place » dans les armées des États-Unis et du Canada. Selon lui, ils sont des « anathèmes » et « seuls le militaire est le vrai défenseur de la société »²⁰. Son idée des guerriers modernes est totalement fautive, tout comme l'était celle de Roger Beaumont en 1974, lorsque ce dernier

dise d'entrer dans la mêlée et de plaquer l'adversaire.

Au fond, le guerrier moderne désire constamment tester ses habiletés à combattre et ne se sent jamais tout à fait à l'aise dans la routine de la garnison. Au début des années 80, un colonel américain écrivant sous le pseudonyme de Yasotay affirmait que les guerriers « ont davantage de raisons de dire « Merde » que quiconque... Ils se forment une carapace car ils font un travail dur et exigeant; tuer l'a toujours été »²⁵[traduction]. Le désir de franc-parler et la quête professionnelle de l'excellence au combat, qui laissent loin derrière les considérations futiles et secondaires, isolent les guerriers du reste des militaires. Comme le remarque le Lieutenant-colonel Nicholson, « il semble qu'il y ait un commun accord

pour freiner l'ascension des jeunes officiers qui dévient de la ligne de conduite gentille, polie et sans excès. Autrement dit, pour obtenir des RAP élogieux, et une promotion, il semble qu'on ne doive pas jouer les troubles-fête » [traduction].

Les guerriers insufflent à l'Armée de terre cette volonté de gagner si importante que ne peuvent fournir les gestionnaires. Pourtant, nos rapports d'évaluation ne comprennent aucune case visant à évaluer les vraies qualités essentielles requises pour vaincre sur le champ de bataille, telles que le courage physique, la résistance psychologique, la détermination à atteindre un but, la robustesse physique, l'agressivité et la confiance en soi. Des décennies d'opérations de maintien de la paix semblent avoir émoussé l'esprit de guerrier au sein de l'Armée de terre'. Il

d'entraînement et applique plusieurs principes sains. Nos normes individuelles d'aptitude au combat (NIAC) et nos normes d'aptitude au combat (NAC) sont des étapes critiques dans l'élaboration du pouvoir de combattre. Comme il est écrit avec raison dans *L'instruction de l'Armée de terre au Canada*, « [savoir] imposer sa volonté [requiert] d'abord et avant tout la maîtrise des compétences au combat²⁷. À la base de cette maîtrise se trouve la capacité d'obéir aux ordres.

DISCIPLINE

Le premier principe de l'instruction est, et doit demeurer, la discipline²⁸. Le concept de la discipline de John Ellis, qui découle d'une analyse de la Deuxième Guerre mondiale, est le suivant :

L'entraînement physique ne sert pas seulement à occuper les soldats, il s'agit plutôt de leur donner un moyen de survie.

est essentiel de tenir compte du vieil, mais toujours pertinent, appel de Nicholson à « accepter, à chérir et à perfectionner quelques TIGRES parmi les gentils, manipulables petits minets » [traduction]. Il est possible de générer un pouvoir de combattre sans la présence de guerriers, mais ce pouvoir ne sera jamais aussi puissant.

ENTRAÎNEMENT

Les combats terrestres soumettent les soldats aux épreuves psychologiques, morales et physiques les plus extrêmes. Le devoir et l'honneur amènent un soldat volontaire sur le champ de bataille, mais seul un entraînement réaliste lui permet d'y demeurer. Nous nous vantons du niveau d'entraînement que reçoivent nos soldats en comparaison des autres armées, mais nous ne pourrions maintenir ce niveau de qualité advenant une expansion rapide des effectifs. De plus, en temps de guerre générale, telle que la Deuxième Guerre mondiale, les jeunes Canadiens les plus intelligents et en forme se tourneront vers la Marine, la Force aérienne, le Génie, les GPM techniques et les autres unités spécialisées²⁸. L'Armée de terre devra générer son pouvoir de combattre avec le reste des soldats. Heureusement, l'Armée de terre dispose de systèmes d'instruction individuelle et

Sans discipline, il y a peu de chances de convaincre les soldats d'accepter stoïquement les horreurs des guerres modernes. Le respect des ordres des supérieurs doit être automatique et inconditionnel, et toute trace de pensée démocratique ou d'individualisme qui pourrait menacer un tel état de fait doit être éliminée sans pitié²⁹ [traduction].

Il est difficile de ne pas être d'accord avec la première phrase, mais l'Armée de terre d'aujourd'hui ne peut probablement pas approuver totalement la deuxième, même si le caractère spartiate de cette dernière s'est révélé efficace par le passé. Les tractions ne peuvent plus aujourd'hui constituer une punition et nous perdons énormément de temps à juger si les mesures disciplinaires que nous imposons provoqueront ou non l'intervention du JAG ou de l'ombudsman ou si elles seront interprétées par les soldats comme du harcèlement. Les soldats ont tout simplement trop de moyens à leur disposition — centres de résolution des conflits, aumôniers, autorités médicales et conseillers en matière de harcèlement — qui leur permettent d'échapper à la chaîne de commandement³⁰.

Le manuel d'instruction de 1933 intitulé *Truppenführung* a alimenté le pouvoir de combattre des Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale. On y affirme que « la confiance mutuelle est le fondement le plus sûr pour maintenir la discipline en des temps difficiles où règne le danger »³¹[traduction]. Les Allemands ont également réalisé que l'imposition stricte de la discipline était essentielle car, lors de combats, la confiance mutuelle disparaît si les chefs qui inspirent cette confiance sont blessés ou tués. Les chefs qui les remplacent ne bénéficient pas immédiatement de la confiance des troupes comme moyen d'imposer la discipline. La confiance mutuelle, c'est bien, mais cette dernière ne peut être obtenue que si les soldats et leurs chefs

s'entraînent ensemble durant de longues périodes, ce qui n'est pas toujours possible dans l'Armée de terre d'aujourd'hui.

ENTRAÎNEMENT PHYSIQUE

Martin van Creveld affirme, avec raison, que la guerre « est le bastion de l'inconfort physique, de la privation et du danger; l'usure et la fatigue totales sont inconcevables pour les personnes qui n'ont pas vécu la guerre personnellement. Par conséquent, les principales qualités que doivent posséder les guerriers sont la force et l'endurance »³²[traduction]. Patton avait l'habitude de dire que les soldats pouvaient attaquer sans répit pendant 60 heures, après quoi leur rendement chutait drastiquement. Les recherches actuelles démontrent qu'après 96 heures sans dormir, les soldats ne peuvent distinguer leurs camarades de l'ennemi et sont pratiquement des zombies ambulants.³³ Dans ce contexte, l'entraînement physique ne sert pas seulement à occuper les soldats, il s'agit plutôt de leur donner un moyen de survie. Quiconque considère que les normes de condition physique actuelles de l'Armée de terre sont acceptables ne vit sûrement pas dans le monde réel. Nous ne sommes pas dupes, mais nous

ne suivons pas toujours nos propres conseils. *L'instruction de l'Armée de terre au Canada* stipule que « les militaires qui s'engagent dans un programme de conditionnement physique progressif mais *rigoureux* [c'est l'auteur qui souligne] et qui atteignent ensemble [c'est l'auteur qui souligne] une norme *élevée* [c'est l'auteur qui souligne] se sentent membres à part entière d'une équipe »³⁴. Nous sommes bien loin du temps où 19 tractions n'étaient qu'un jeu d'enfant.

PRÉPARATION PSYCHOLOGIQUE

La difficulté d'entraîner les soldats à tuer a récemment fait l'objet d'une analyse par le Lieutenant-colonel Dave Grossman dans *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*. Grossman prétend, preuves à l'appui, que les soldats reculent devant l'idée de tuer et qu'ils évitent le plus possible d'avoir à le faire³⁵. L'état final visé par l'instruction est de permettre à nos soldats « d'acquiescer, sur le plan émotif, ces éléments qui lui insufflent la confiance et le courage moral sans pour cela détruire la compassion ou le côté humain »³⁶. Il n'est nullement mention de l'instauration d'une volonté intense de vaincre ou de survivre dans un monde dépourvu de compassion et d'humanité. Le manuel de l'infanterie américaine, pour sa part, indique que l'instruction « doit constamment rappeler [aux soldats] leur mission [vaincre, capturer ou repousser l'ennemi], leur héritage et *l'endurance morale* [c'est l'auteur qui souligne] et physique dont ils doivent faire preuve »³⁷[traduction]. Cela doit constituer notre norme minimale d'instruction car, malgré tous les efforts que nous pouvons déployer, nous savons que les soldats laboureront le sol de leurs doigts sous le feu ennemi, vivront d'immenses peurs et chercheront à éviter de tuer.

Même au sein des meilleures unités aéroportées américaines de la Deuxième Guerre mondiale, seulement 30 % des troupes ont fait feu sur l'ennemi avec leurs armes. Ce pourcentage a atteint environ 55 % au sein des meilleures unités américaines déployées en Corée et semble avoir monté en flèche jusqu'à atteindre environ 95 % au Vietnam³⁸. Les soldats peuvent générer un pouvoir de

combattre considérable à partir de positions défensives et en tuant par autodéfense, mais laisser la sécurité d'un abri pour tenter d'aborder et de détruire l'ennemi est bien plus terrifiant. On doit inculquer aux soldats la volonté de tuer, préférablement dès le début de leur instruction de recrues. Pourtant, notre capacité d'endoctriner nos soldats de cette façon s'amenuise. Le Major William Beaudoin affirme que l'entraînement aux baïonnettes était auparavant « une activité de base à l'endoctrinement d'un soldat »³⁹. Cet entraînement est, toutefois, en train de disparaître de notre programme d'instruction.

Une hostilité extrême est essentielle en temps de guerre. Les soldats au combat utiliseront des mots d'argot pour parler de l'ennemi comme d'un être inférieur. Il s'agit d'un outil psychologique qui accroît leur confiance en soi et leur permet d'acquiescer une supériorité morale sur leurs adversaires. Ce n'est certainement pas « politiquement correct » de traiter l'ennemi de « salauds », de « nègres » ou de « turbans », mais ce langage *fera* partie du vocabulaire du soldat. On doit le considérer comme un outil psychologique. Les militaires britanniques et américains déployés dans le nord de l'Afrique lors de la Deuxième Guerre mondiale ont rapidement réalisé que leur pouvoir de combattre était minime jusqu'à ce qu'ils apprennent à haïr les Allemands. On pourrait également soulever l'argument que le pouvoir de combattre des Marines s'est accru considérablement en raison de la haine qu'ils éprouvaient à l'égard des « Jap ».

Bref, les combats terrestres ne peuvent être gérés avec détachement. On doit réendoctriner l'Armée de terre canadienne de façon à ce que les militaires aient la force d'âme nécessaire pour tuer si l'on veut obtenir un important pouvoir de combattre. Certains jugeront mon raisonnement immoral. Toutefois, je crois qu'une guerre sans émotions intenses serait vraiment immorale en ce sens que tuer deviendrait trop facile. Si tuer ne nécessitait aucune préparation psychologique ou réflexion a posteriori, les combats s'en trouveraient déshumanisés et la vie

humaine ne vaudrait alors que peu de chose. La déshumanisation des combats signifierait également l'élimination du besoin de l'élément le plus important du pouvoir de combattre : le leadership.

LEADERSHIP

L'Armée de terre canadienne définit le leadership comme « la projection de la personnalité du commandant dans le but d'amener les militaires à faire ce qui est exigé d'eux »⁴⁰. Montgomery le définissait comme « la capacité et la volonté de rallier des hommes et des femmes à un but commun, ainsi qu'une personnalité qui inspire la confiance »⁴¹[traduction]. Les principes de leadership que nous adoptons, prescrits par le Feld-maréchal Sir Archibald Wavell, sont excellents. Toutefois, la tendance actuelle consistant à élaborer de nouvelles théories du leadership alors que les anciennes ont fait leurs preuves uniquement dans le but d'être conforme à une armée de plus en plus hétérogène est une source d'inquiétudes⁴². Les principes traditionnels ne sont efficaces que s'ils sont adoptés par les chefs de tous grades. Le Capitaine de corvette George Shorley affirmait récemment que « les facteurs socio-psychologiques associés à la non-intervention des spectateurs étaient à la source des meurtres commis en 1993 par le Régiment aéroporté du Canada en Somalie »⁴³. Pourtant, de vrais chefs auraient dû être (et devraient être) immunisés contre le soi-disant effet spectateur⁴⁴. Pour être en mesure de générer un pouvoir de combattre, il doit régner, dans l'Armée de terre d'aujourd'hui, un leadership fort à ce que j'appelle l'arrière-scène et l'avant-scène.end

L'ARRIÈRE-SCÈNE

Les chefs supérieurs et les commandants du niveau opérationnel doivent s'efforcer de fournir aux unités les meilleures conditions de combat possibles. Montgomery appelait cela, à propos, « mettre la table » de la bataille. Des plans de bataille bien conçus et réalistes constituent le meilleur multiplicateur de force. Je suis convaincu que la planification méticuleuse qu'a faite le Lieutenant-général Sir Arthur Currie en prévision

de batailles délibérées lors de la Première Guerre mondiale a beaucoup accru le pouvoir de combattre des troupes canadiennes. À l'inverse, un piètre leadership supérieur aura une incidence directe au niveau tactique. Dans ce cas, seuls la bravoure et le leadership de l'avant-scène peuvent redresser la situation.

L'AVANT-SCÈNE

Il y a longtemps que l'Armée de terre canadienne a, à l'image des Allemands, adopté l'*Auftragstaktik* (ordres de commandement de mission). Cette façon de faire limite le contrôle des chefs supérieurs sur les opérations et requiert que l'organisation fasse preuve d'une grande tolérance face aux risques et à l'incertitude⁴⁵. Elle alourdit également les responsabilités des chefs subalternes. Les soldats n'obéiront pas volontairement à des personnes qu'ils ne respectent pas et en qui ils n'ont pas confiance. Par exemple, en 1994, pendant l'opération HARMONY en Bosnie, 41 % des militaires déployés affirmaient faire peu confiance aux officiers subalternes⁴⁶. La dimension humaine est probablement plus importante que les considérations fonctionnelles au niveau de l'avant-scène. Les considérations fonctionnellesLe Général Sir John Hackett note que « plus un groupe est exposé à un niveau élevé de stress, plus ce que j'appelle les qualités personnelles, en comparaison des compétences professionnelles, sont importantes ». Plus encore, il affirme qu'« un leadership efficace au combat ... repose davantage sur la connaissance de la façon de faire accomplir les tâches que sur l'habileté à déterminer la meilleure option »⁴⁷[traduction].

Le véritable leadership au combat doit se manifester lorsque le besoin s'en fait sentir. Comme le notait Clausewitz, lorsque les situations se compliquent, comme c'est le cas quand l'enjeu est important, les choses ne se déroulent plus sans heurts. On sent de la résistance et le commandant doit faire preuve d'une volonté exceptionnelle pour en venir à bout... C'est la capacité de résister à la diminution de la force morale et physique, au spectacle déchirant des morts et des blessés, que doit insuffler le commandant, d'abord en lui-

*même, puis en ceux qui lui ont confié leur esprit, leur cœur, leurs espérances et leurs peurs... L'ardeur de sa volonté doit faire renaître chez ses subordonnés la volonté d'atteindre l'objectif*⁴⁸[traduction].

Essentiellement, les chefs subalternes doivent posséder une bonne connaissance du fonctionnement de l'esprit des soldats. L'Armée de terre gagnerait énormément à ce que ses officiers subalternes étudient la psychologie du combat, comme l'illustre si bien l'histoire militaire. Ils seraient ainsi mieux préparés à gérer les problèmes liés au moral des troupes.

MORAL

Le moral compte parmi les dix principes de guerre adoptés par l'Armée de terre canadienne et est considéré comme « l'élément le plus important sur le plan psychologique » après le leadership. Le manuel *Doctrine du niveau tactique de l'Armée de terre* renchérit : « Il est essentiel à la cohésion et à la volonté de vaincre. Le moral est maintenu par le biais de la discipline, du respect de soi, de la confiance qu'a le soldat envers ses commandants et son équipement et du but à atteindre »⁴⁹. Des pertes importantes affecteront négativement le moral des troupes, particulièrement si les pertes sont subies au moment d'un effort qui se solde par un échec. Les incidents fratricides, presque toujours causés par des erreurs humaines, peuvent également avoir un effet dévastateur sur le moral, notamment si ces incidents persistent⁵⁰. À tout le moins, les soldats ont besoin de croire que l'organisation au sein de laquelle ils évoluent ne travaille pas contre eux.

CONFIANCE DANS LES SERVICES MÉDICAUX

Les soldats doivent être sûrs qu'ils auront accès sans délai à des traitements médicaux. Les soldats américains qui ont combattu au Vietnam avaient de bien meilleures chances de survivre à leurs blessures que leurs pères en Corée. Bien que les opérations interarmées constituent maintenant la méthode la plus couramment employée par les armées occidentales, la capacité de l'Armée de terre canadienne de traiter ses propres

soldats blessés au combat se perd peu à peu. Nous avons beaucoup de difficulté à recruter et à retenir dans nos rangs des médecins militaires généralistes (MMG). Notre habileté à appuyer efficacement notre capacité expéditionnaire en souffre déjà. Comme l'affirmait le Colonel (à la retraite) E. Peter Green, nous avons dû « quémander le soutien médical d'un autre pays (les É.-U.) [en Afghanistan] »⁵¹[traduction].

CONFIANCE DANS L'ÉQUIPEMENT

Avant le jour J, les équipages de chars alliés ont été intentionnellement induits en erreur quant à l'infériorité des chars Sherman par rapport aux lourds Panther et Tiger. Lorsqu'ils ont découvert la vérité une fois sur le champ de bataille en Normandie, leur moral a chuté et leur volonté d'aborder et de détruire l'ennemi s'est évanouie. Il y avait des exceptions, bien sûr, comme le Brigadier-général (à la retraite) S.V. Radley-Walters m'en a fait part sans équivoque lors de la collation des grades de 2001 de l'École de l'Arme blindée, mais mon observation générale demeure valable. Les soldats du corps blindé semblent faire grandement confiance au Coyote, mais nous ne nous sommes jamais mesurés au BMP 3 au combat. Nous ne faisons aucunement confiance au Leopard C2, et si nous devons combattre à son bord contre des T-90, je crois que le moral des troupes serait assurément affecté. Pour ce qui est des membres de l'infanterie, ils ne tarissent pas d'éloges à l'endroit du VBL III et semblent avoir grandement confiance en ses capacités. J'espère que cette confiance est pleinement justifiée et que la haute silhouette des VBL ne viendra pas un jour les hanter. À tout le moins, les soldats doivent croire que l'équipement mis à leur disposition augmente leurs chances de vaincre. Par exemple, la confiance que témoignaient les soldats américains participant à la guerre en Iraq envers leur équipement blindé gilet de protection balistique augmentait leur volonté de « s'exposer à l'ennemi »⁵²[traduction].

RÉPARTITION DES RISQUES

Les soldats au combat doivent avoir le sentiment que les risques liés à la

bataille sont répartis équitablement. Les unités dotées d'un fort pouvoir de combattre sont souvent employées comme troupes d'assaut ou brigades de tir. Nombreuses sont les unités britanniques en Normandie dont le moral était bas car elles étaient tout simplement épuisées et jugeaient qu'elles avaient fait plus que leur part dans le nord de l'Afrique et en Italie⁵³. Les Américains ont vécu la même expérience avec la 1^{re} Division d'infanterie « Big Red One » dans le nord de l'Afrique. Bien qu'une opération de maintien de la paix ne soit pas une opération de guerre, nous devons faire face au même genre de situation où les soldats considèrent avoir fait leur part à l'étranger et souhaitent que de nouvelles troupes prennent la relève. Si la cadence opérationnelle ne ralentit pas ou si les effectifs militaires n'augmentent pas, ce problème ne fera que s'aggraver.^{increase}

COHÉSION

Notre doctrine accorde une place de choix à la cohésion et affirme qu'elle « permet aux forces militaires d'endurer les épreuves tout en gardant la forme physique et le moral afin de poursuivre le combat et d'accomplir la mission assignée »⁵⁴. Toutefois, comme on le mentionnait pour l'instruction, les militaires des unités de l'Armée de

supérieur au combat. Tout dépend du succès ou de l'échec de la première manœuvre de l'unité et de comment les chefs y réagissent. La 1^{re} Division blindée américaine s'est complètement effondrée au cours de son premier engagement contre les Allemands à Kasserine mais s'en est remise grâce à un solide leadership. L'inexpérimentée 7^e Division de l'infanterie américaine s'est également effondrée, en mai 1943, lors de sa première manœuvre pendant l'invasion d'Attu dans les îles Aléoutiennes. De même, la 24^e Division d'infanterie américaine, inexpérimentée et mal entraînée, a livré une piètre performance au début de la guerre de Corée et, par la suite, n'a jamais vraiment amélioré son rendement.

Du point de vue canadien, le 2^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, commandé par le Lieutenant-colonel Jim Stone, formé à la hâte et n'ayant bénéficié que de peu d'entraînement, a éprouvé des difficultés lors de ses premières batailles en Corée. À la bataille de la Colline 419, un membre du Patricia a affirmé que le moral était « extrêmement bas et qu'il était difficile de convaincre les soldats de continuer »⁵⁷[traduction]. Toutefois, le bataillon de Stone s'en est bien tiré grâce au leadership de ce dernier. Par conséquent, je crois que la cohésion

unités ». Les manques à gagner prévus pour l'AF 2003-2004 sont approximativement de 1 000 officiers et de 4 000 MR⁵⁸. Un exemple clair : les trois bataillons du Princess Patricia's Canadian Light Infantry ont un déficit de près de 600 soldats. L'Armée de terre dépend aujourd'hui *fortement* de la Réserve pour respecter ses engagements opérationnels⁵⁹.

Au combat, la première cause de la désintégration du pouvoir de combattre est la perte de personnel au sein des unités sans remplacement proportionnel. Cette affirmation se révèle particulièrement juste pour l'infanterie, dont les pertes représentaient 75 % des pertes totales de l'Armée de terre canadienne en Normandie. Comme on tente d'accomplir les mêmes missions tactiques avec de moins en moins de soldats, le pouvoir de combattre en souffre inévitablement. Notre doctrine prévoit qu'une unité qui requiert une « remise en état » a subi entre 25 % et 50 % de pertes, mais peut tout de même continuer à combattre. Une unité ayant subi plus de 50 % de pertes est considérée comme inapte au combat et requiert une « régénération » complète⁶⁰. Voilà un exemple de la façon dont nous tentons de quantifier le combat et des raisons pour lesquelles cela n'est pas

Bref, les combats terrestres ne peuvent être gérés avec détachement.

terre ne demeurent pas ensemble suffisamment longtemps pour que se crée une bonne cohésion. L'armée allemande de la Deuxième Guerre mondiale a généré, pendant plusieurs années, un énorme pouvoir de combattre car chaque soldat était étroitement lié à un groupe primaire et manifestait un grand attachement (esprit de corps) envers les formations supérieures telles que les régiments et les divisions⁵⁵.

W. Victor Madej se demandait avec raison : « La supériorité d'une unité au combat provient-elle de sa cohésion ou cette cohésion est-elle plutôt le fruit d'un rendement supérieur au combat? »⁵⁶[traduction]. Je crois qu'elle est le fruit d'un rendement

n'est pas une qualité que les soldats décident tout bonnement d'avoir. Pour l'obtenir, il faut du temps, assurément le succès des premières manœuvres au combat de même qu'un leadership fort.

REMISE EN ÉTAT ET RÉGÉNÉRATION DE LA FORCE

L'Armée de terre est déjà aux prises avec un problème de *mise sur pied* de forces. Inutile de dire donc que la *régénération* ne va pas de soi. *Perspectives sur les capacités 2002-2012* indique que « l'attrition fait que de nombreuses unités manquent de personnel et ne peuvent pas s'entraîner ou mener des opérations sans une augmentation importante d'autres

toujours approprié. Il existe de nombreux exemples d'unités allemandes lors de la Deuxième Guerre mondiale qui ont poursuivi efficacement les combats tout en ayant subi bien plus que 50 % de pertes. Leur cohésion, leur moral et leur leadership ont fait la différence.

Si nous devons entrer en guerre demain matin, la relève serait composée d'individus, d'équipages ou de groupes constitués., Dans la publication *Maintien en puissance de la Force terrestre* on affirme qu'« autant que possible, les renforts devraient être des groupes constitués, tels que des compagnies/escadrons/batteries ou des pelotons/troupes car leur intégration à

l'unité est alors plus facile et parce que ces groupes possèdent déjà un entraînement plus poussé »[traduction]. Toutefois, rien ne permet de croire que, comme l'affirme notre doctrine, ces groupes seront bien entraînés. La relève lors de la Deuxième Guerre mondiale était, selon les normes de combat de l'époque, peu entraînée⁶¹. Il en allait de même pour les troupes envoyées en Corée et au Vietnam.

ÉPUISEMENT AU COMBAT

Les unités les plus motivées finiront un jour ou l'autre, lors de combats prolongés, par souffrir d'épuisement au combat, ou ce que les Israéliens appellent réaction de stress de combat (CSR). Un faible pourcentage des soldats ne seront même plus en mesure d'endurer ne serait-ce que de brèves périodes de combat, quelle qu'en soit l'intensité. De nombreux soldats

tout soldat se trouvant dans cette situation n'a que peu d'influence relative. Mais qu'en est-il du soldat américain qui, au Vietnam, ne pouvait pas déterminer la position de son ennemi, mais savait que ce dernier pouvait le localiser? Il avait à peu de chose près la même capacité relative d'influer sur l'issue du combat que les soldats russes en Afghanistan, guettés constamment par les rebelles tapis dans l'ombre, et cela même s'ils avaient la possibilité de riposter. De plus, un pauvre G.I. américain envoyé dans la forêt de Hurtgen se sentait sans aucun doute comme un tout petit rouage dans un gigantesque engrenage. Je crois qu'il n'existe pas de comparaison valable entre le stress vécu par un soldat assis dans un poste d'observation en Bosnie pris sous un tir sporadique et celui qu'ont vécu les vétérans de la Deuxième Guerre mondiale, qui eux n'avaient pas la

dans des corps, et couverts de sang », selon l'image utilisée par Roméo Dallaire pour décrire les horreurs du Rwanda.⁶⁶

Nous devons également prendre les mesures nécessaires pour maintenir le plus grand nombre possible de soldats à l'avant-scène. Le manuel *Infanterie, La section et le peloton au combat* affirme qu'« on devrait déployer tous les efforts possibles pour prévenir ce syndrome et pour soulager ceux qui en sont réellement [c'est l'auteur qui souligne] atteints. Les soldats qui tentent d'échapper au combat en prétendant être atteints du syndrome devraient être sévèrement [c'est l'auteur qui souligne] réprimandés. Savoir reconnaître les cas réels de ce syndrome nécessite une bonne connaissance des troupes et un contact étroit avec les commandants subalternes »⁶⁷. Jacques J. Gouws,

Il est vrai que nous combattons à l'aide de véhicules, de bombes et de fusils, mais l'issue du combat est fonction de la composante humaine.

canadiens ayant participé à la bataille de la poche de Medak en septembre 1993 ont souffert du syndrome de stress post-traumatique (SSPT) en raison de l'échange de feu de quinze heures et des atrocités dont ils ont été témoins⁶². Toutefois, nous avons perdu tout contact avec la réalité de la guerre si nous croyons qu'une opération de maintien de la paix en Bosnie provoque un stress plus important que de combattre dans les rues d'Ortona. Le Colonel G.J. Oehring (à la retraite) affirme que « de toute évidence, le maintien de la paix n'est pas la guerre »- et qu'« ayant [lui]-même eu à subir les divers stress auxquels sont soumis les casques bleus, [il est] étonné que *seulement* 10 pour cent des hommes de la génération de nos pères y aient succombé. »⁶³

Certains affirment que les casques bleus ont une possibilité, toute relative soit-elle, d'influer sur les événements dont les vétérans des guerres traditionnelles ne bénéficiaient pas. Selon moi, cet argument ne tient pas la route. Demeurer assis dans un poste d'observation (PO) sous les tirs tout en étant dans l'impossibilité d'y riposter en raison de RDE doit être stressant, et

chance de revenir à la maison pour visiter leur famille en plein milieu de leur « période de service ».

PRÉVENTION

Nous devons rappeler constamment à nos soldats que le champ de bataille est un endroit où tous leurs sens seront mis à rude épreuve afin que « l'aspect le plus pernicieux de la peur — la peur de l'inconnu — puisse être dompté »⁶⁴. Ne pas préparer psychologiquement les soldats à affronter l'odeur de la mort et les visions horribles que constituent les fosses communes (Bosnie) est tout aussi irresponsable que de les envoyer au combat sans munitions. Le Major-général britannique A.S. Jeapes, ex-commandant du 22 SAS, affirmait avec justesse qu'« un soldat faisant preuve d'agressivité et qui, mentalement, accepte les conditions du champ de bataille et même (osons le dire) aime ces conditions risque de souffrir bien moins du stress qu'un soldat qui juge les combats barbares et qui voudrait être n'importe où sauf sur le champ de bataille »⁶⁵[traduction]. À vrai dire, il faut préparer psychologiquement nos soldats à être « plongés jusqu'à la taille

Ph. D., affirme avec conviction que « les soldats devraient savoir que le CSR n'est pas une raison pour être évacués. Le maintien des effectifs renforcera les unités au combat, autant en termes de nombre qu'au niveau du moral »⁶⁸. La cohésion des petits éléments, un fort sentiment d'appartenance et un sens de la permanence sont des facteurs clés de la prévention de l'épuisement au combat. Des soldats en bonne forme physique auront également une meilleure endurance.

TRAITEMENT

Le traitement suivant (proche de la ligne de feu), utilisé lors de la Deuxième Guerre mondiale par les Australiens et les Américains (et ensuite par les Britanniques) demeure une méthode éprouvée de traiter l'épuisement au combat⁶⁹. Il est essentiel de retirer du combat les soldats épuisés, mais il faut les garder suffisamment proches du champ de bataille pour que leur réintégration ne soit pas une expérience traumatisante. Quelques jours de repos, un repas chaud et la possibilité de mettre de l'ordre dans leurs idées permettront à la *plupart* des

soldats de se remettre sur pied, de regagner leur unité et de contribuer au pouvoir de combattre. Les membres de la profession des armes, en particulier les chefs d'unité et non le personnel médical, doivent prendre les devants dans le traitement et la prévention de l'épuisement au combat⁷⁰.

CONCLUSION

L'Armée de terre canadienne reconnaît différentes composantes du pouvoir de combattre décrites dans le présent article, mais ces composantes sont dispersées dans divers manuels de doctrine. Il n'y a pas de tentative sérieuse visant à comprendre l'interdépendance qui existe entre les différentes composantes ni d'effort déployé pour concevoir le pouvoir de combattre

comme un tout. Une armée est bien plus que la somme de ses parties. Il est vrai que nous combattons à l'aide de véhicules, de bombes et de fusils, mais l'issue du combat est fonction de la composante humaine. On doit entretenir la santé psychologique d'une armée. Tout mesure positive que nous prenons afin de fondre nos visions du pouvoir de combattre en un

tout cohérent nous sera bien utile si l'Armée de terre doit un jour réellement s'aventurer dans « la vallée des ombres et de la mort ».



À PROPOS DE L'AUTEUR...

Le Capitaine John Nelson Rickard commande actuellement la 1^{re} Troupe de l'Escadron de reconnaissance du Régiment blindé du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians). Il termine son doctorat en histoire militaire à l'Université du Nouveau-Brunswick. Sa thèse porte sur le commandement de l'Armée de terre canadienne par le Lieutenant-général Andy McNaughton au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Le Lieutenant Rickard est l'auteur de « Patton at Bay: The Lorraine Campaign, September to December 1944 » publié pour la première fois chez Praeger en 1999 et dont une réédition est prévue chez Brassey en novembre 2003.

NOTES

1. B-GL-300-003/FP-001, *Force terrestre, Commandement*, 1996-07-21, pp. 3-2, 3-3.
2. B-GL-300-002/FP-001 *Force terrestre, Doctrine du niveau tactique de l'Armée de terre, volume 2*, 1997-05-16, p. 1-11. L'armée américaine reconnaît quatre éléments de la puissance de combat — la manœuvre, la puissance de feu, la protection et le leadership. FM 7-8 *Infantry Rifle Platoon and Squad*, 1992.
3. United States Marine Corps, FMFM1, *War Fighting*, 1997. Clausewitz considère les éléments psychologiques comme « parmi les plus importants en temps de guerre » [traduction]. Il estime que la volonté est une qualité morale. Toutefois, à son époque, il croyait que les éléments psychologiques « ne s'apparentent pas à la sagesse théorique. Ils ne peuvent être classés ou comptabilisés. Ils doivent être vus et sentis » [traduction]. Carl von Clausewitz, *On War* édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1984, p. 184.
4. Lieutenant-colonel Lonnie D. Henley, « The RMA After Next », *Parameters: US Army War College Quarterly*, vol. XXIX, no 4 (hiver 1999-2000), pp. 47-48; Steven Metz, Ph. D., « The Next Twist of the RMA », *Parameters: US Army War College Quarterly*, vol. XXX, no 3 (automne 2000), pp. 48-50; Christopher Coker, *Waging War Without Warriors? The Changing Culture of Military Conflict*, Boulder, Colorado, Lynne Rienner, 2002.
5. *Dépêches: Leçons retenues applicables aux soldats, Entraînement aux opérations en zones urbaines*, vol 9, no 2 (mai 2002), p. 34. Les Américains considèrent que le courage et la préparation psychologique sont des facteurs importants. Voir FM 3-06.11 *Combined Arms Operations in Urban Terrain*, février 2002.
6. Tim Ripley, *Bayonet Battle: Bayonet Warfare in the Twentieth Century*, Londres, Sidgwick & Jackson, 1999, pp. 231-246. Un commando de la Royal Marine a pris d'assaut les troupes argentines à Top Malo House, baïonnettes au fusil, mais les Argentins ont reculé. À Wireless Ridge, le 2 Para a subi une contre-attaque et les soldats ont reçu l'ordre de fixer leurs baïonnettes, mais le tir d'artillerie a stoppé l'avance des Argentins.
7. Robert McQuie, « Military History and Mathematical Analysis », *Military Review*, vol 50, no 5 (mai 1976), p. 16.
8. Colonel Trevor N. Dupuy, *Numbers, Predictions and War*, New York, Bobbs-Merrill, 1979. Voir également Dupuy, *Understanding War: History and Theory of Combat*, New York, Paragon House, 1987, pp. 57, 285. Le modèle de Dupuy a été utilisé par l'armée des É.-U. pendant un certain temps, mais s'est avéré incomplet à plusieurs égards. Lieutenant-colonel (ret) Roger Cirillo, USA, à l'auteur, le 7 juin 2001.
9. Lieutenant-colonel (ret) John A. English, *The Canadian Army and the Normandy Campaign: A Study of Failure in High Command*, New York, Praeger, 1991, p. 312; John Ellis, *Brute Force: Allied Strategy and Tactics in the Second World War*, Londres, Andre Deutsch, 1990, pp. xvii-xviii. Voir également la B-GL-371-001/FP-001 *Doctrine, Artillerie de campagne*, 1999-06-22, p. 2.
10. B-GL-300-007/FP-001 *Puissance de feu*, 1999-02-09, p. 2.
11. Je serais ici en terrain hasardeux face au grand Clausewitz qui déclarait que « nous pouvons énumérer les phénomènes psychologiques les plus importants en temps de guerre et, tel un professeur consciencieux, tenter de les évaluer un par un. Mais cette

méthode mène trop facilement à des lieux communs » [traduction]. Clausewitz, *On War*, p. 185.

12. Roberta Abbott et Colonel M.D. Capstick, éd., *Canadian Army Leadership in the 21st Century, Report of the Army Future Leadership Seminar*, 6 et 7 février 2002, Kingston, p. 32. Il a été amplement prouvé que les Canadiens n'accordent que peu d'importance aux affaires militaires. Par exemple, si le Gouvernement fédéral avait refusé de dissoudre le régiment aéroporté au lieu de punir simplement les responsables de l'incident en Somalie, il n'y aurait pas eu de grandes protestations de la part de la population. De plus, il n'y a pas eu à ce jour de manifestation populaire suffisamment importante pour convaincre Ottawa de prendre les mesures nécessaires pour améliorer l'état lamentable dans lequel se trouve la flotte d'hélicoptères Sea King, et le demi-milliard de dollars gaspillé en 1993 pour annuler le contrat de remplacement des hélicoptères n'a pas causé de réactions importantes chez les Canadiens.
13. Abbott et Capstick, *Canadian Army Leadership in the 21st Century*, pp. 23-24.
14. Qualification soldat de l'Armée de terre 0304, Description de la leçon « Le leadership en temps de paix et de guerre », CI SOFT, 27 mars 2003.
15. Les médias n'ont pas hésité le moins du monde à décrire ses actions pendant l'embuscade comme héroïques. Les autorités ont affirmé qu'elle avait été atteinte par des projectiles à la jambe et au bras (ce qui fut confirmé par la suite). Toutefois, il n'y avait pas lieu d'affirmer qu'elle « a combattu avec acharnement et tué plusieurs soldats ennemis... tirant jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de munitions... Elle aurait combattu jusqu'à la mort » [traduction]. Citation tirée du *Globe and Mail*, 5 avril 2003. Après son retour au pays, des mots comme « mignonne » ont été utilisés par les médias pour la décrire.
16. Netanel Lorch, *Shield of Zion: The Israeli Defense Forces*, Charlottesville, VA, Howell Press, 1991, p. 119. Les femmes israéliennes s'entraînent maintenant à part des hommes et leurs instructeurs sont uniquement des femmes.
17. Lieutenant-colonel (ret) Michael L. Lanning et Dan Cragg, *Inside the VC and NVA: The Real Story of North Vietnam's Armed Forces*, New York, Fawcett Columbine, 1992, pp. 61-62.
18. Stephanie Gutmann, *The Kinder, Gentler Military: Can America's Gender-Neutral Fighting Force Still Win Wars?*, New York, Scribner's, 2000, p. 248; J.L. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 385. À signaler également que de nombreuses recrues masculines échouent leur entraînement en raison de blessures.
19. Anna Simons, « Women in Combat Units: It's Still A Bad Idea », *Parameters: US Army War College Quarterly*, vol XXXI, no 2 (été 2001), p. 91. Elle ajoute que « les tenants de la présence des femmes au combat restent ostensiblement silencieux quant à la question de savoir si la présence des femmes dans les rôles de combat améliore ou non l'efficacité opérationnelle » (p. 90).
20. Capitaine Thomas St. Denis, « L'attrait dangereux du guerrier », *Revue militaire canadienne*, vol 2, no 2 (été 2001), p. 37.
21. Roger Beaumont, *Military Elites: Special Fighting Units in the Modern World*, Indianapolis & New York, Bobbs-Merrill, 1974, p. 7.

22. Colonel Kenneth Watkins, « Guerriers, obéissance et primauté du droit », *Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, vol 3, no 4/vol 4, no 1 (hiver 2000), p. 27.
23. Major (ret) Arthur E. Gans, aumônier, « Vocation or Job: A Warrior's Place in a Rights Driven Society », *Canadian Defence Quarterly*, vol 24, no 2 (hiver 1994), p. 13.
24. Lieutenant-colonel D.A. Nicholson, « Where Have All the Tigers Gone? », *Canadian Defence Quarterly*, vol 2, no 4 (printemps 1973), p. 24.
25. Col Yasotay, « Warriors: An Endangered Species », *Armed Forces Journal International*, vol 14, no 4 (1984), p. 119.
26. Colonel C.P. Stacey, *Official History of the Canadian Army in the Second World War, vol I: Six Years of War: The Army in Canada, Britain and the Pacific*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1957, pp. 114-115. L'armée américaine a vécu le même problème. Voir Robert R. Palmer et al., *The Procurement and Training of Ground Combat Troops* U.S. Army in World War II: European Theater of Operations, Washington, D.C., Government Printing Office, 1948, p. 3. Le défi auquel nous devons actuellement faire face en termes de recrutement provient de la croissance de l'économie qui crée « une compétition plus féroce pour les services des jeunes Canadiens qualifiés » [traduction]. Rapport annuel du CEMD 2002-2003.
27. B-GL-300-008/FP-001 *L'instruction de l'Armée de terre du Canada*, 2001-08-30, p. 6.
28. B-GL-300-000/FP-000 *L'Armée de terre du Canada* : Nous protégeons nos foyers et nos droits, 1-03-98, p. 31. Ce document indique que la profession des armes se fonde notamment sur une discipline irréprochable.
29. John Ellis, *The Sharp End: The Fighting Man in World War II*, New York, Scribner's, 1980, p. 191.
30. Granatstein, *Canada's Army: Waging War and Keeping the Peace*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 386.
31. Bruce Condell et David T. Zabecki, éd., *On the German Art of War: Truppenführung*, Boulder, Colorado, Lynne Rienner, 2001, pp. 18-19.
32. Martin van Creveld, *The Transformation of War*, New York, The Free Press, 1991, p. 180.
33. Johnathan Shay, « Ethical Standing for Commander Self-Care: The Need for Sleep », *Parameters : US Army War College Quarterly*, vol XXVIII, no 2 (été 1998), p. 93.
34. B-GL-300-008/FP-001 *L'instruction de l'Armée de terre du Canada*, 2001-08-30, p. 39.
35. Lieutenant-colonel Dave Grossman, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, Boston, Little Brown, 1995, introduction.
36. B-GL-300-008/FP-001 *L'instruction de l'Armée de terre du Canada*, p. 3.
37. FM 7-8 *Infantry Rifle Platoon and Squad*.
38. Kelly C. Jordan, « Right for the Wrong Reasons: S.L.A. Marshall and the Ratio of Fire in Korea », *The Journal of Military History*, vol 66, no 1 (janvier 2002), pp. 136-137. Marshall a minutieusement inventé les statistiques sur lesquelles ses observations sont basées. Voir Roger J. Spiller, « S.L.A. Marshall and the Ratio of Fire », *Journal of the Royal United Services Institute*, no 133 (hiver 1988), pp. 67-71; Frederic Smoler, « The Secrets of the Soldiers Who Didn't Shoot », *American Heritage*, vol 40 (mars 1989), pp. 37-45. Les deux questions qu'a posées Marshall étaient « Avez-vous vu l'ennemi? » et « Avez-vous tiré dans sa direction? ».
39. Major William Beaudoin, « Psychologie de la baïonnette », *Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, vol 2, no 1 (février 1999), p. 19. Il ajoute que, même de nos jours, l'entraînement au maniement de la baïonnette « aura toujours un rôle à jouer dans le développement du sentiment d'identité de nos soldats et dans le développement de leur endurance mentale » (p. 20).
40. B-GL-300-003/FP-000 *Force terrestre, Commandement*, p. 1-7.
41. Feld-maréchal, Vicomte Montgomery d'Alamein, *The Path to Leadership*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1961, p. 10. Il ajoute que « ça ne sert à rien de posséder les compétences si vous n'avez pas la volonté de les utiliser » [traduction].
42. *Les capacités futures de l'Armée de terre*, Rapport du DCSOT 01/01, janvier 2001, p. 16.
43. Capitaine de corvette George Shorley, « La non-intervention des spectateurs et la crise somalienne », *Revue militaire canadienne*, vol 1, no 4 (hiver 2000), p. 27; *Un héritage déshonoré : les leçons de l'affaire somalienne : rapport de la Commission d'enquête sur le déploiement des Forces canadiennes en Somalie*, 1997, vol I, voir les chapitres 13 et 14.
44. Le 16 mars 1968, le peloton du Lieutenant William L. Calley a orchestré une orgie de destruction dans le village de My Lai. L'Adj Hugh C. Thompson, qui survolait la région à bord de son hélicoptère, a aperçu les flammes et s'est approché pour voir ce qui se passait. Il a ordonné à ses tireurs de tirer sur Calley si ce dernier tentait d'intervenir pour contrer les manœuvres d'évacuation des survivants entreprises par Thompson. Lieutenant-colonel Harry G. Summers Jr, *Historical Atlas of the Vietnam War*, Boston, Houghton Mifflin, 1995, p. 140.
45. Major Bernard Tan, « Auftragstaktik: A Critical Analysis of the Concept and of Its Viability in the Future », *British Army Review*, no 109 (avril 1995), p. 6.
46. Trente-quatre pour cent ont indiqué qu'ils ne faisaient pas totalement confiance aux officiers supérieurs. En général, dans les FC, on dénote un manque de confiance envers les chefs. Allan A. English, Ph. D., « Leadership et stress opérationnel dans les Forces canadiennes », *Revue militaire canadienne*, vol 1, no 3 (automne 2000), p. 36; Qualité de vie dans les Forces canadiennes : Résultats du sondage national, Rapport de recherche commanditée 01-13, octobre 2001.
47. Général Sir John Hackett, *The Profession of Arms*, Londres, Sidgwick & Jackson, 1983, p. 219.
48. Clausewitz, *On War*, p. 104.
49. B-GL-300-002/FP-000 *Force terrestre, Doctrine du niveau tactique de l'Armée de terre*, p. 1-4.
50. L'erreur humaine est la principale cause de la majorité des quatre-vingt-dix-huit incidents fratricides connus commis par l'artillerie lors de la Deuxième Guerre mondiale, de la guerre de Corée et de la guerre du Vietnam. Lieutenant-colonel Charles R. Shrader, *The Problem of Friendly Fire in Modern War*, Combat Studies Research Survey No 1, Fort Leavenworth, Kansas, U.S. Army Command and General Staff College, décembre 1982, p. 76.
51. Colonel (ret) E. Peter Green, « The Canadian Forces and Their Medical Services », *National Network News*, (automne/hiver 2002), pp. 22-23. Les effectifs médicaux sont inférieurs de 15 % au NPD « et ne semblent pas être en voie de guérison ». (*Perspectives sur les capacités 2002-2012*, juillet 2002, p. 12.)
52. Lieutenant-colonel Jim Smith, « Operation Iraqi Freedom: PEO Soldier Lessons Learned », 15 mai 2003, ébauche, p. 4.
53. David French, « Tommy is No Soldier: The Morale of the Second British Army in Normandy, June – August 1944 », *Journal of Strategic Studies*, vol 19, no 4 (décembre 1996), p. 56.
54. B-GL-300-003/FP-001 *Force terrestre, Commandement*, pp. 1-10. Clausewitz affirmait qu'une excellente cohésion était représentée par une armée dont les membres sont fidèles les uns aux autres « même sous les tirs les plus meurtriers », ne se laissent pas « ébranler par les peurs imaginaires et affrontent celles qui sont bien réelles de toutes leurs forces », ne « perdent pas la capacité d'obéir aux ordres et le respect et la confiance qu'ils vouent aux officiers, même après une défaite » et sont dotés de muscles endurcis, tel de l'acier, par un entraînement requérant privations et efforts [traduction]. (*On War*, p. 187.)
55. Toutefois, il est également clairement prouvé que les Allemands combattaient au nom d'une idéologie. Edward A. Shils et Morris Janowitz, « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Opinion Quarterly*, vol 12 (1948), p. 281; Omer Bartov, « Indoctrination and Motivation in the Wehrmacht: The Importance of the Unquantifiable », *Journal of Strategic Studies* (mars 1986), pp. 31-32.
56. W. Victor Madej, « Effectiveness and Cohesion of the German Ground Forces in World War II », *Journal of Political and Military Sociology*, vol 6 (1978), p. 233.
57. David Bercuson, *Blood on the Hills: The Canadian Army in the Korean War*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 91.
58. *Perspectives sur les capacités 2002-2012*, juillet 2002, p. 23.
59. Lieutenant-colonel P.P.J. Lessard, « La Réserve de l'Armée de terre et les opérations : réexamen des modalités d'intégration des réservistes aux opérations à l'étranger », *Bulletin de la doctrine et de l'instruction de l'Armée de terre*, vol 5, no 4 (hiver 2002-2003), p. 39.
60. B-GL-300-004/FP-001 *Maintien en puissance de la Force terrestre*, 1999-01-18, p. 82.
61. Major-général E.L.M. Burns, *Manpower in the Canadian Army, 1939-1945*, Toronto, Clarke Irwin, 1956, pp. 76-88.
62. Michael Snider, « Firefight at the Medak Pocket », *Maclean's*, 2 septembre 2002, pp. 44-46.
63. Colonel (ret) G.J. Oehring, « Les Casques bleus et le stress », *Le Bulletin*, vol 7, no 1 (juin 2000), p. 6.
64. B-GL-309-003/FT-001 *La section et le peloton d'infanterie au combat*, p. 14-2-4.
65. Major-général (ret) A.S. Jeapes, « Stress in Battle », *Infantry Journal*, No 28 (printemps 1995), p. 18.
66. Cité dans *The New York Times*, 8 octobre 2000.
67. B-GL-309-003/FT-001 *Infanterie, volume 3, La section et le peloton d'infanterie au combat*, 1996-08-15, p. 14-2-3. On y indique que « lors d'un combat de haute intensité d'une durée de deux à trois jours, les pertes dues à une réaction de stress pourraient représenter entre 10 % et 25 % des effectifs d'une unité ».
68. Jacques J. Gouws, Ph. D., « Syndrome de stress post-traumatique, Opérations de la Force terrestre », Cours du Collège d'état-major et de commandement, Kingston, 31 mai 1999, p. 10.
69. Terry Copp et Bill McAndrew, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 48.
70. English, « Leadership et stress opérationnel dans les Forces canadiennes » p. 37; Gouws. « Syndrome de stress post-traumatique », p. 10.

De comptable agréé à professeur d'université

La vie en temps de paix et en temps de guerre de Robert Randolph Thompson, professeur de comptabilité et de gestion scientifique à l'Université McGill de 1921 à 1943

par le Docteur J. Black

INTRODUCTION

D'abord enrôlé dans le Service volontaire en Angleterre en 1900, le Lieutenant-colonel RR Thompson a servi son pays durant la Première Guerre mondiale en qualité d'officier de la Force territoriale au 1/5^e bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders. Il servit brièvement comme officier de la force régulière du Service expérimental des comptables militaires, qui existait lors de la création de l'Armée britannique. Ce Service n'a été maintenu que six ans par l'Armée britannique. Il est aujourd'hui peu connu et son rôle est souvent mal compris. Le Service des comptables militaires et l'expérience de comptabilité de prix de revient de l'Armée britannique font l'objet d'une étude de plus grande envergure réalisée par l'auteur et portant sur les réformes globales de la comptabilité et des finances qui ont été entreprises dans le secteur public en Grande-Bretagne.

La carrière du Lieutenant-colonel RR Thompson présente un intérêt tant pour les historiens militaires que pour les professeurs d'université, particulièrement les professeurs de gestion, car sa carrière de professeur s'est déroulée au Canada après 1918 et qu'il a été professeur de comptabilité et de gestion scientifique à l'Université McGill de 1921 à 1943. À cette époque, les disciplines de la comptabilité, des finances et certainement de la gestion n'étaient pas considérées comme des disciplines universitaires en Grande-Bretagne.

La vie du Lieutenant-colonel Thompson a été reconstituée à partir d'un certain nombre de sources primaires, dont le journal du Service des comptables militaires, *The Balance*¹, qui a été publié pendant deux ans, de 1923 à 1925, et aussi à partir de son dossier de service dans l'Armée britannique, qui est conservé au *Public Record Office (PRO)* de Kew, à Londres², et de son dossier de la Milice du Canada, qui est conservé aux Archives nationales du Canada³. L'expérience de comptabilité de prix de revient menée par l'Armée britannique de 1917 à 1925 est très peu documentée; de fait, la documentation sur le sujet se résume à un article publié dans une revue australienne de comptabilité il y a près de cinquante ans⁴, à un autre article plus récent publié

par l'auteur en 2001⁵ et à deux textes de conférences publiés en 2003⁶.

PÉRIODE ANTÉRIEURE À 1914, JEUNESSE ET DÉBUT DE LA CARRIÈRE MILITAIRE DE THOMPSON DANS LE SERVICE VOLONTAIRE ET LA FORCE TERRITORIALE

Robert Randolph Thompson est né à Wallasey, dans le Cheshire, en 1884. Au moment de la naissance de Robert, son père, Robert Denton Thompson, un ingénieur civil d'origine écossaise, était ingénieur résident de l'arsenal maritime de Birkenhead du Conseil des ports et des arsenaux maritimes de Merseyside. Thompson a fait ses études à l'école secondaire de Wallasey et a ensuite suivi un cours de comptable agréé à Liverpool. Le 3 avril 1901, à l'âge de 17 ans, il s'enrôle dans le 1^{er} bataillon volontaire du Cheshire Regiment (cyclistes). Les bataillons volontaires étaient les précurseurs de la Force territoriale créée en 1908. Thompson a quitté le Service volontaire au moment de sa dissolution. Il a donné comme raison de son départ la pression de ses examens de fin d'études à l'Institut des comptables agréés d'Angleterre et du Pays de Galles. Aucun dossier n'existe de son service comme volontaire dans le Cheshire Regiment et l'information fournie à ce sujet est tirée de son dossier militaire (AF B 199) émis en 1924 par le *Infantry Record Office* de Preston et aujourd'hui conservé dans son dossier personnel au *Public Record Office (PRO)* de Kew. En 1924, Thompson tente de faire accepter son service dans la Force territoriale et dans le Service volontaire de l'Armée britannique en vue d'obtenir la *Colonial Auxiliary Forces Officers' Decoration* [Décoration coloniale des officiers volontaires de la force auxiliaire]⁷. Dans une lettre au général commandant du District militaire numéro 4 adressée au 50, rue Bishop, à Montréal, Thompson écrit au paragraphe G de sa demande :

J'ai reçu une lettre du Cheshire Regiment expliquant que les dossiers du Régiment ont été perdus ou détruits. Je dois donc obtenir mon dossier de service dans ce Régiment auprès du War Office [ministère de la guerre] (AF B 643). J'ai quitté le Régiment lors de la création de la Force territoriale à un moment où le personnel de

*la salle des rapports était très occupé et, comme bien d'autres, je n'ai jamais reçu mes documents de libération*⁸.

Quoi qu'il en soit, Thompson a réussi ses examens de fin d'études en 1909 et a été reçu comme associé par l'Institut des comptables agréés d'Angleterre et du Pays de Galles. Deux ans plus tard, en novembre 1911, Thompson s'est enrôlé dans la Force territoriale comme soldat (matricule régimentaire 2344) au 10^e bataillon (Écosse) du King's Liverpool Regiment (Force territoriale). En 1912, Thompson s'est installé à Glasgow après avoir été nommé vérificateur du nouveau Conseil national des assurances, puis a été transféré au 1/5^e bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders. Durant l'année qui a suivi, Thompson est devenu officier du bataillon et, selon son dossier, il a suivi avec le 1^{er} Light Battery Royal Field Artillery du casernement Retford, à Edinburgh, un cours sur la gestion des écuries et l'art de la conduite et de l'emploi du cheval⁹.

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, GALLIPOLI (CAP HELLES), L'ÉGYPTE, LA PALESTINE ET LE ROYAUME-UNI

Au mois d'août 1914, la Force territoriale est mobilisée et le 1/5^e Argyll s'embarque à Avonmouth au début de 1915 comme élément de la 52^e (Lowland Scottish) Division de la Force territoriale et de la Force expéditionnaire en Méditerranée. Le 1/5^e Argyll, avec la plus grande partie de la 52^e (Lowland) Division, a débarqué à Cap Helles dans la péninsule de Gallipoli et y est resté cinq mois. Après son évacuation de Gallipoli, le 1/5^e Argyll est retourné en Égypte, puis, au début de 1916, a participé aux batailles du Sinäï et de Gaza en Palestine. Thompson a reçu la Croix militaire en octobre 1916 et son nom a figuré dans les dépêches. Durant sa période de service actif à Gallipoli, en Égypte et en Palestine, Thompson a assumé plusieurs fonctions régimentaires, dont celles de commandant de compagnie, d'officier du renseignement, d'officier du transport et finalement d'adjudant du Régiment.

Toutefois, Thompson a dû être évacué vers la Grande-Bretagne en octobre 1917, pour cause de « neurasthénie due à du surmenage et aux bombardements ». Durant la dernière année de la Première Guerre mondiale, Thompson a eu des affectations à divers endroits en Grande-Bretagne. Il a suivi des cours à la Première École d'instruction des officiers d'infanterie et a été recommandé à des postes de commandant de compagnie; on a écrit de lui « qu'il était un officier compétent possédant de solides connaissances tactiques »¹⁰. Thompson a aussi été employé comme instructeur « d'une classe de 100 officiers au dépôt de mon Régiment (Argyll and Sutherland Highlanders) à Ripon, où je leur ai enseigné la tactique; lorsque notre dépôt a été déplacé, on m'a confié le camp d'instruction en mousqueterie de Melrose jusqu'en septembre [1918], après quoi j'ai été affecté au 52^e Highland Light Infantry, qui était une unité d'entraînement »¹¹. Finalement, Thompson a rédigé l'histoire officielle de la 52^e (Lowland Scottish) Division lors de la Première Guerre mondiale et qui a été publiée en 1923.

THOMPSON, LE COMITÉ DE COMPTABILITÉ DE PRIX DE REVIENT DU WAR OFFICE ET L'EXPÉRIENCE DE COMPTABILITÉ DE PRIX DE REVIENT ENTRE 1919 ET 1921

Durant l'été de 1918, le War Office réalisait une étude pilote portant sur sept unités militaires du sud de l'Angleterre dans le but d'évaluer le prix de revient de ces unités. Le présent article n'a pas pour but d'examiner en détail les aspects techniques de cette expérience; il porte plutôt sur l'introduction des principes comptables commerciaux dans l'Armée britannique. Jusqu'en 2003, la comptabilité de l'administration centrale et de la fonction publique ainsi que celle du Ministère de la défense [MOD] étaient fondées uniquement sur les opérations de trésorerie (comptabilité en partie simple seulement). Ce n'est pas avant 1996 que le système de comptabilité et de budgétisation des ressources a été introduit dans la fonction publique

britannique. Le concepteur de la première expérience de comptabilité de prix de revient était le secrétaire adjoint aux finances du War Office, Sir Charles Harris, assisté par son officier d'état-major, le Lieutenant-colonel James Grimwood, DSO, South Wales Borderers, qui est plus tard devenu contrôleur intérimaire des comptes de prix de revient du War Office. Grimwood avait servi comme officier de la force régulière de 1892 à 1898 et avait suivi un cours de comptable après son départ de l'Armée¹². Les unités militaires choisies pour cette expérience étaient les suivantes :

- ◆ 52 (Graduated) Battalion The King's Royal Rifle Corps;
- ◆ Horse Transport Company Royal Army Service Corps;
- ◆ Prisoner of War Camp Feltham, Middlesex;
- ◆ Army Sausage Factory, Poplar, London;
- ◆ Army Boot Factory, Old Kent Road, London;
- ◆ Cambridge Military Hospital, Aldershot, Hants;
- ◆ Royal Herbert Hospital, Woolwich, London¹³.

L'expérience pilote a été élargie en janvier 1919 au Western Command d'Angleterre et du Pays de Galles, dont le quartier général se trouvait à Chester. Quelque 100 officiers du Service temporaire ou de la Force territoriale ont été affectés à l'expérience en qualité d'officiers temporaires de station; bon nombre de ces officiers, dont Thompson, étaient des comptables professionnels. Le 1^{er} janvier 1919, Thompson est nommé officier comptable temporaire de station et muté au Quartier général du Western Command. Plus tard, en novembre 1919, l'expérience de comptabilité de prix de revient est étendue à toute la force régulière de l'Armée britannique et Thompson est transféré au nouveau Service des comptables militaires (chargé de l'expérience de comptabilité de prix de revient) et muté au Quartier général du Scottish Command à Edinburgh, où il devient officier comptable de 5^e classe. À la même

époque, il obtient sa commission permanente de l'armée régulière et du Service des comptables militaires. Cependant, sa santé était encore une source de préoccupation. Entre 1920 et 1921, Thompson est entré en contact avec l'Université McGill, à Montréal, au Canada, qui lui a offert un poste de professeur agrégé de comptabilité. Il avait été entendu que Thompson prendrait sa retraite de l'Armée britannique et toucherait une pension pour cause de maladie contractée durant sa période de service actif¹⁴.

La mise à la retraite de Thompson pour cause de maladie semble avoir causé des problèmes administratifs. D'une part, Thompson avait reçu une commission permanente et subi avec succès les examens médicaux exigés à cette fin. D'autre part, quelques mois plus tard, un autre conseil d'examen médical

*d'un long repos et surtout de cesser de m'inquiéter. Quelqu'un m'a laissé entendre que le War Office pourrait retarder ma libération, et peut-être m'empêcher d'accepter ce poste, ce qui serait extrêmement décevant pour moi. ...en dépit de tous mes efforts, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter, ce qui ne fait que réactiver ma névrose ...*¹⁶.

L'Armée britannique a autorisé Thompson à prendre sa retraite pour cause de maladie et il a pu accepter le poste de l'Université McGill en septembre 1921. En rétrospective, il avait pris une bonne décision en quittant le Service des comptables militaires. Le Trésor britannique, toujours aussi conformiste, n'était pas particulièrement enthousiasmé par

comptabilité de prix de revient permettant une mesure plus transparente de l'efficacité. Par ailleurs, toutes les politiques du gouvernement britannique de la période de l'entre-deux-guerres étaient axées sur les économies de fonds publics obtenues par la réduction croissante des dépenses nationales. Les politiques des années 20 résultent des coupes sombres de Geddes. Sous la gouverne de Sir Eric Geddes, il y eut trois rapports recommandant de réduire le financement de l'Armée, de la Marine et de l'Aviation royale et celui du Conseil de l'éducation¹⁷. L'Armée a subi le plus gros des coupures, qui ont été chèrement payées en 1940¹⁸. Cependant, l'expérience de comptabilité de prix de revient n'était qu'une des victimes mineures des coupes sombres de Geddes, et elle a permis aux contribuables britanniques

il importe de noter que trois récipiendaires de la Croix de Victoria ont servi dans le Service des comptables militaires durant sa courte existence...

recommandait sa mise à la retraite de l'Armée britannique pour cause de maladie. Environ un tiers du dossier personnel de Thompson concernant son service dans l'Armée britannique porte sur cette controverse. Dans une lettre datée du 23 février 1921 et adressée au Colonel EW Crawford, DSO, qui était responsable du registre des dossiers du Service des comptables militaires au War Office, Thompson explique ce qui suit :

*J'ai eu des nouvelles de l'Université McGill qui me demande d'être sur place le 1^{er} septembre. Pour cela, j'ai dû réserver deux passages pour ma femme et moi sur la traversée du 5 août, parce que la prochaine traversée aurait eu lieu trop tard pour moi. J'ai réservé ces deux passages juste à temps, car il semble que le trafic transatlantique sera très important cet été*¹⁵.

Thompson demandait sa libération de l'Armée britannique au plus tard le 31 mai,

...ou plus tôt si cela convient — parce que j'ai vraiment besoin

l'expérience de comptabilité de prix de revient de l'Armée britannique. De fait, il n'a accepté la tenue de cette expérience qu'à condition que le système traditionnel de prévisions et d'encaisse employé par la Trésorerie militaire royale continue d'être employé par l'Armée.

Les années 20 ont été très difficiles en ce qui concerne l'économie mondiale après la première Guerre mondiale. Le Trésor n'était pas particulièrement généreux après 1918, car il y avait une démobilisation massive et l'effectif de l'Armée britannique passait de 3 millions de membres à une force de temps de paix d'environ 100 000 membres. Ni le Conseil de l'Armée ni les commandants militaires n'étaient favorables à cette expérience. Une partie du problème était que l'Armée devait administrer à la fois le système traditionnel et le système expérimental. Cela représentait un surcroît de travail et semblait être une mauvaise utilisation des ressources dans un contexte de réduction des dépenses nationales. Toutefois, l'autre raison du peu d'enthousiasme généré par l'expérience de comptabilité de prix de revient est un peu plus subtile. Contrairement au système traditionnel de prévisions et d'encaisse, la

d'économiser 6 millions de livres sterling par année¹⁹.

Il importe de noter que trois récipiendaires de la Croix de Victoria ont servi dans le Service des comptables militaires durant sa courte existence. Il s'agit de deux Britanniques, le Major AC Herring, un comptable agréé qui a reçu la Croix de Victoria en mars 1918 alors qu'il était à l'Intendance de l'Armée et attaché au 6^e bataillon du Northamptonshire Regiment, et le Capitaine S Meekosha, qui a reçu la Croix de Victoria en 1915 alors qu'il était Caporal au 14th West Yorkshire Regiment (Leeds Pals), et d'un Canadien, le Capitaine George Burden McKean VC, MC, MM. McKean et Meekosha n'étaient pas des comptables professionnels, mais ils ont servi dans le Service des comptables militaires jusqu'à sa dissolution en décembre 1925. Le capitaine McKean a servi au Bureau de la solde et des dossiers de l'Armée à Brighton, puis au détachement du Service des comptables militaires au Caire, en Égypte²⁰. Malheureusement, un an après son départ de l'Armée britannique et du Service des comptables militaires, le Capitaine McKean a été tué dans un accident industriel en Angleterre²¹.

**PROFESSEUR DE COMPTABILITÉ
ET DE GESTION SCIENTIFIQUE
ET LIEUTENANT-COLONEL
COMMANDANT DU CORPS-
ÉCOLE D'OFFICIERS (OTC) DE
L'UNIVERSITÉ MCGILL**

Thompson a accepté le poste de professeur agrégé de comptabilité à l'Université McGill en 1921, et entre 1921 et 1924, son travail s'est étendu aux disciplines de l'organisation industrielle et commerciale. Entre 1928 et 1931, il a été nommé professeur de comptabilité et de gestion scientifique et a ensuite occupé le poste de chef du département de comptabilité de l'École de commerce de 1937 à 1939. Entre 1940 et 1943, Thompson présidait le Comité de comptabilité de l'École de commerce. Son talent ne fait aucun doute et il a extrêmement bien servi son pays d'adoption et l'Université McGill. Dans la Grande-Bretagne de cette époque, il n'aurait pas pu obtenir un tel poste, car ces disciplines n'étaient pas encore admises dans les programmes des universités, bien que de modestes tentatives aient eu lieu à l'Université de Birmingham avant 1914. L'Université de Londres avait introduit les sciences économiques à la London School of Economics à partir de 1898 et offrait un programme de baccalauréat en commerce depuis la Première Guerre mondiale. Le milieu des affaires de la Grande-Bretagne n'estimait cependant pas que les études universitaires ouvraient la porte au monde de la gestion ou de l'entrepreneuriat²². Les milieux des affaires et du commerce estimaient que la formation pratique sur place ou les stages de comptables et d'avocats étaient essentiels à l'apprentissage des métiers et des professions. La pratique était à la base de cette formation, qui n'incluait que peu de travail de recherche théorique. La différence entre les programmes universitaires anglais et canadiens de cette époque et entre les objectifs de ces programmes est clairement énoncée par Thompson dans une de ses conférences paraprofessionnelles. En effet, Thompson présentait de temps à autre des conférences publiques sur la double fonction des universités et

insistait sur l'importance d'inclure le commerce dans les programmes universitaires. Dans une conférence prononcée devant le Club de publicité de Montréal à l'Hôtel Mont-Royal, Thompson affirme ce qui suit :

Il suffit de regarder l'état lamentable du monde d'aujourd'hui pour se rendre compte de l'importance du commerce dans notre structure sociale ... Le commerce libre a cessé et l'échange de marchandises est devenu si faible dans le monde entier que notre avenir s'annonce très sombre à moins que la situation ne s'améliore. N'est-il pas étonnant de penser à cela et de constater que c'est seulement avec notre génération que certaines de nos plus grandes universités ont créé une faculté ou une école spécialisée d'étude du commerce et ont élaboré des programmes spécialement conçus pour préparer les étudiants à traiter les questions de commerce? L'Université McGill tente d'offrir à ses étudiants une préparation particulière au commerce. Dans leurs cours d'économie, nos étudiants apprennent les fondements du commerce et de notre structure sociale et étudient plus particulièrement les sujets spécifiques au Canada, au Commonwealth britannique et à l'Amérique du Nord. ...Je suis persuadé que nos homologues de l'Université de Montréal et mes collègues de l'École de commerce de l'Université McGill sont de mon avis lorsque je déclare que nous faisons de notre mieux pour préparer les étudiants à traiter les questions de commerce²³.

La carrière de Thompson est intéressante en ce sens qu'il n'a jamais étudié dans une université mais qu'il a été formé par la méthode traditionnelle de stages pratiques des comptables agréés. Toutefois, son expérience dans l'Armée britannique et dans la Milice du Canada lui a permis d'acquérir des connaissances en leadership, en organisation et en structuration et d'apprendre les

méthodes d'instruction nécessaires pour former un grand nombre d'étudiants dans une période relativement brève. On en trouve une preuve éloquente si l'on observe le déroulement de sa carrière après 1917 et aussi en consultant son dossier de la Milice du Canada. Dans une des lettres qu'il a adressées aux autorités militaires canadiennes de 1940, Thompson écrit que sous son leadership, la Faculté de commerce de l'Université McGill a pris de l'expansion. Il ajoute que lorsque qu'il était professeur de comptabilité et chef de département à l'Université McGill du mois d'octobre 1921 à ce jour [17 avril 1940], son personnel est passé de 2 à 12 personnes et qu'il a souvent enseigné à des classes de plus de 100 étudiants²⁴.

Thompson est devenu commandant du Corps-école d'officiers de l'Université McGill en 1922. La première partie de son dossier de la Milice du Canada contient la documentation démontrant sa qualification pour la Décoration coloniale des volontaires, pour laquelle il avait soumis sa candidature en 1926, et la deuxième partie contient de la correspondance dans laquelle il demande à jouer un rôle actif au sein de l'Armée canadienne ou de l'Armée britannique au moment de la Seconde Guerre mondiale.

Le 16 juin 1926, Thompson avait soumis sa candidature en vue d'obtenir la Décoration coloniale des volontaires. Pour être admissible, il fallait apparemment avoir servi au sein du Service volontaire britannique avant 1908 et dans la Force territoriale, le service en temps de guerre ayant double valeur. Cependant, les années passées dans le Service des comptables militaires n'ont pas été admises parce qu'il avait détenu une commission permanente, même si cela avait été de courte durée. Le 6 décembre 1926, la Décoration des officiers des forces auxiliaires coloniales a été décernée à Thompson en vertu de l'ordonnance générale 68 datée du 15 novembre 1926. Dans le communiqué l'informant de l'obtention de la décoration, on peut lire : « prière d'accuser réception et d'organiser la présentation de la décoration. » Dans un autre

communiqué de la même année contenu dans son dossier officiel de service de la Milice active du Canada, Thompson est informé qu'il est promu au grade de lieutenant-colonel²⁵.

Les années 1920 et 1930 ont été des années très remplies pour Thompson. En plus de remplir ses obligations de professeur, Thompson donnait différentes conférences à des groupes montréalais, dont le Scottish Borders et l'Institut de mécanique. Dans sa conférence intitulée *Art from the Ages*, le professeur Thompson présente l'art du point de vue des changements survenus au fil du temps; il prononce une conférence sur les ballades traditionnelles des Basses-Terres d'Écosse devant la Women's Art Society à Stevenson Hall²⁶. (Il est à souhaiter que le Lieutenant-colonel Thompson n'a pas appris à ces dames des ballades qu'il avait rapportées de son service avec le 10th Liverpool Scottish ou le 1/5^e Argyll).

Thompson a aussi présenté au Corps-école d'officiers et à d'autres groupes des conférences sur des sujets militaires, notamment la campagne de Gallipoli, la campagne du désert du Sinaï et la campagne d'Allenby pour la capture de Jérusalem²⁷. Il a également écrit au Capitaine de groupe ATM Cowley Royal de l'Aviation royale du Canada (lettre adressée au ministère de la Défense nationale à Ottawa le 17 avril 1940) que « durant l'hiver [1939-1940], sous les auspices du QG du District militaire numéro 4, j'ai donné à Montréal aux officiers en service actif et aux officiers de réserve (environ 600 au total) différents cours sur le nouvel armement, les tactiques et l'organisation de l'Armée britannique. Je l'ai fait sans être rémunéré »²⁸.

Été de 1939, Collège d'état-major en Angleterre et tentatives de reprendre le service actif

La plus grande partie du dossier de Thompson à la Milice du Canada traite de ses tentatives de reprendre le service actif en 1939 au sein de l'Armée canadienne ou de l'Armée britannique au début de la Seconde Guerre mondiale. On en trouve un exemple dans la lettre adressée au

Capitaine de groupe Cowley, dont un extrait est présenté ci-dessus. Thompson demandait que l'on étudie la possibilité de lui confier le commandement d'une école d'aviation, ce type d'école étant en voie d'être créé au Canada²⁹.

Le 17 février 1934, le nom de Thompson est inscrit à la liste des retraités; toutefois, le 26 septembre 1938, il est inscrit sur la liste de réserve du Corps-école d'officiers de l'Université McGill³⁰. Son relevé de service et de qualifications du 26 septembre 1938 indique que Thompson avait atteint le grade de colonel (Milice active non permanente)³¹. Son successeur au commandement du Corps-école d'officiers de l'Université McGill était le Major provisoire JW Jeakins, MM, qui avait fait partie de la force expéditionnaire canadienne au sein du Princess Patricia's Canadian Light Infantry et avait été promu sur le champ de bataille le 1^{er} juillet 1917. Jeakins a aussi enseigné à l'École de commerce de l'Université McGill. Il présidait la réunion du Club de publicité et de marketing de Montréal lorsque Thompson avait présenté son allocution sur le commerce et les universités dont il a déjà été question. En 1938, Thompson a demandé à se rendre au 17th Territorial Army Corps du 10 au 22 juillet 1939 pour suivre le cours d'officier supérieur. Il a effectivement suivi le cours d'officier d'état-major de huit semaines en Angleterre juste avant le début de la guerre, cela à ses propres frais.

Thompson a débarqué à Tilbury, Londres, le 11 juin 1939, et a passé un mois au 1^{er} bataillon des Gordon Highlanders, installé au casernement Talavera, à Aldershot; c'est alors qu'il a appris le maniement des armes d'un bataillon d'infanterie et celui de la mitrailleuse légère Bren et du fusil antichar Boyes. Après avoir quitté le 1^{er} bataillon des Gordon Highlanders, Thompson a suivi le cours des officiers supérieurs de la Force territoriale à Sheerness, dans le Kent, et a suivi des cours sur le soutien logistique d'un bataillon d'infanterie sur le terrain, et plus particulièrement sur la planification et le routage du transport motorisé d'un bataillon dans des

conditions de service actif. Après Sheerness, Thompson s'est dirigé vers l'École de l'artillerie royale de Larkhill, à Salisbury Plain, dans le Wiltshire, où il s'est familiarisé avec le nouveau canon antichar de 2 livres et avec les batteries de 18 et de 25 livres requis pour appuyer un bataillon d'infanterie. Du 30 juillet au 12 août 1939, Thompson a suivi le cours du Collège d'État-major de Camberley, dans le Surrey. Ce cours avait comme objectif d'initier les officiers d'état-major au travail des brigades et des divisions. Thompson note : « Dans ce cours, les problèmes étaient étudiés du point de vue de l'état-major et des commandants des brigades et des divisions et on accordait énormément d'importance à l'organisation et à l'approvisionnement, aux transports motorisés, aux ordres verbaux et à la rédaction des ordres, en plus de traiter de stratégie et de tactique »³².

À son retour au Canada, Thompson a préparé un long rapport, daté du 19 août 1939, qu'il a adressé au général commandant du District militaire numéro 4 à Montréal. Une partie du rapport présente un intérêt certain, car elle porte sur les réactions des membres de l'Armée britannique de 1939 après que le *Secretary of State for War* [Secrétaire d'état à la guerre], Hore-Belisha, eut appliqué de 1937 à 1939 sa politique de retraite prématurée des officiers supérieurs de l'Armée afin que les officiers subalternes puissent accéder aux plus hauts échelons de l'Armée plus tôt dans leur carrière. Thompson écrit ce qui suit :

Personnel. Le gouvernement britannique a dû renoncer au plan de monsieur Hore-Belisha concernant la mise à la retraite précoce des officiers supérieurs pour faire avancer plus rapidement les officiers subalternes. Ce plan ne tenait pas compte de l'énorme augmentation de l'effectif de l'Armée qui a créé une importante pénurie d'officiers, et particulièrement d'officiers supérieurs, dont la formation est la plus longue. D'une part, des associations de la Force territoriale ont nommé à des postes de commandant de très jeunes hommes

n'ayant aucun service actif alors que des hommes ayant de l'expérience de guerre et dont la formation a été longue et coûteuse ont été mis à la retraite. Le gouvernement britannique a reconnu le problème et des officiers mis à la retraite ont été réembauchés. Cela comprend des lieutenants-colonels ayant servi en temps de guerre et qui ont été rappelés pour commander des bataillons. En dépit de cette mesure, si la guerre éclatait et s'il fallait envoyer outremer un corps expéditionnaire britannique, il pourrait y avoir une grave pénurie d'officiers supérieurs et expérimentés capables de faire le travail d'état-major dans les divisions, à un niveau plus élevé et à l'arrière du front³³.

Quant à la description que Thompson a faite des problèmes de personnel que

constitue une rupture importante avec la tradition. Cette rupture est attribuable pour une bonne part à la pression exercée par Hore-Belisha au War Office, et au point de vue du parti conservateur »³⁴. Les Britanniques étaient témoins de la première conscription en temps de paix. Hore-Belisha est probablement celui qui a fait de l'Armée britannique une institution relativement moderne en 1939 par rapport au déclin qu'elle avait amorcé à partir de 1918. De fait, Hore-Belisha a inversé les diminutions des dépenses de l'Armée, qui avaient été approuvées dans le Rapport Geddes de 1922, puis dans le Rapport May de 1932. La stratégie de Hore-Belisha n'était pas aussi mauvaise que le croyait Thompson. En réalité, dans son rapport, Thompson a peut-être été trop sévère à l'égard de cette partie de la politique militaire britannique. Les

territoriale et a tenté de stimuler le recrutement dans l'Armée territoriale par une réforme de la solde, des indemnités et des conditions de travail.

Malheureusement, Hore-Belisha n'était pas très bien vu par un grand nombre d'officiers supérieurs et de politiciens. De fait, il y eut des frictions entre Hore-Belisha et son protégé, Gort, au sujet des défenses installées en France. Gort est devenu commandant en chef de la force expéditionnaire britannique en 1939 et, en novembre 1939, au cours d'une visite de ces défenses, qui étaient solides selon Gort, Hore-Belisha a relevé des faiblesses dans le secteur des Ardennes, lequel s'étendait au-delà de la ligne Maginot. Cependant, Hore-Belisha a été critiqué pour sa complaisance apparente au sujet de l'augmentation des défenses anti-

Hore-Belisha est probablement celui qui a fait de l'Armée britannique une institution relativement moderne en 1939.

connaissait l'Armée britannique, et plus particulièrement la Force territoriale, à l'été de 1939, il faut la traiter avec prudence. Comme nous l'avons déjà indiqué, Hore-Belisha n'avait pas recueilli un appui très favorable à cet égard. De fait, c'est à la demande pressante de Hore-Belisha que le protocole de responsabilité limitée de l'Armée britannique a été remplacé par un plan de défense commun pour la Grande-Bretagne et la France, qui incluait la création et la formation de la force expéditionnaire britannique et son déploiement en Europe en appui aux opérations de défense de la France. La force expéditionnaire britannique comprenait 19 divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie. L'Armée britannique augmentait son effectif à 32 divisions, dont six divisions de la Force régulière et 26 divisions de la Force territoriale. L'effectif de l'Armée régulière a augmenté avec le programme de conscription dans la force de milice, pour lequel il suffisait d'appeler tous les hommes de 20 et de 21 ans et de leur imposer six mois d'instruction militaire obligatoire à plein temps. Selon Mowatt, « ... imposer la conscription aux Britanniques en temps de paix

officiers de la Force territoriale qu'il a rencontrés durant son cours d'officier supérieur de la Force territoriale à Sheerness ont pu avoir une influence sur lui. Thompson peut aussi avoir été influencé par son incapacité de reprendre le service actif entre 1938 et 1939.

La politique de retrait du service actif de nombreux officiers supérieurs qui avait été mise de l'avant par Hore-Belisha a facilité l'avancement des officiers supérieurs de l'Armée britannique comme Alexander, Gort et Montgomery, qui ont accédé à des postes d'état-major beaucoup plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire autrement. La notice nécrologique de Hore-Belisha que le Times a publiée le 26 février 1957 était rédigée par le Capitaine Liddell Hart, lequel avait encensé la décision de Hore-Belisha de nommer Gort chef de l'état-major général impérial, alors que son nom figurait loin derrière celui des autres candidats. Hore-Belisha a aussi élevé le statut de la Force territoriale et tenté d'intégrer en une seule Armée la force territoriale et la force régulière. Il a nommé le lieutenant-général Sir Walter Kirke au Conseil de l'Armée en qualité de directeur général de l'Armée

aériennes en Grande-Bretagne et de la purge qu'il avait entreprise au Ministère de la Guerre. Toutefois, de nombreux régiments de l'infanterie territoriale, particulièrement à Londres, ayant été convertis entre 1937 et 1939 en régiments anti-aériens de l'Artillerie royale, il semble que les accusations de complaisance n'étaient pas fondées. Il existait aussi un certain nombre de préjugés envers Hore-Belisha, qui était juif, et des rumeurs de pressions anti-sémitiques ont même filtré du Palais de Westminster. Hore-Belisha a aussi appuyé la politique de *la carrière ouverte aux talents* et estimait qu'un soldat possédant les qualités nécessaires devrait être promu officier. Sa volonté de coopération plus étroite avec l'Europe, et plus particulièrement avec la France, n'était pas très bien acceptée par les dirigeants britanniques de l'époque. À la surprise générale, Hore-Belisha a quitté ses fonctions le 4 janvier 1940. Il a refusé le poste de président de la Chambre de commerce que lui offrait Chamberlain et est demeuré député de Devonport dans la circonscription de Plymouth, d'abord comme membre du parti libéral national, et ensuite, de 1942 à

1944, comme indépendant, puis finalement, à partir de 1944, comme conservateur³⁵.

Exception faite de sa très sévère critique de la politique de Hore-Belisha, Thompson a été assez astucieux pour inclure dans son rapport les failles qu'il avait décelées dans le nouvel équipement de l'Armée britannique. En dépit de l'enthousiasme manifesté par les commandants des régiments et des compagnies d'infanterie à l'égard du fusil antichar Boyes, Thompson a soutenu que ses projectiles ne pénétreraient pas les véhicules blindés allemands, ce qui a été confirmé en France quelque neuf mois plus tard. À titre d'observateur d'un exercice de brigade qui se déroulait sur la plaine de Salisbury, Thompson avait aussi noté le

Entre 1938 et 1940, Thompson a adressé de nombreuses demandes au Ministère de la Défense nationale du Canada et à divers officiers supérieurs de l'Armée britannique en vue de reprendre le service actif. Ses demandes ont été encore plus nombreuses après qu'il eut suivi le cours des officiers de la Force territoriale en Angleterre. La dernière lettre du dossier personnel de Thompson concernant le service dans l'Armée britannique vient du Major-général BCT Paget, DSO, MC, commandant du Collège d'état-major de Camberley, et fait suite à la demande de Thompson d'obtenir un poste dans l'Armée britannique comme secrétaire militaire de l'Armée britannique au *War Office*³⁷. (En 1940, Paget est devenu commandant de la défense intérieure de la Grande-

Guerre mondiale sont très révélateurs. L'organisation de l'Armée britannique à cette époque était attribuable aux réformes et au charisme de Leslie Hore-Belisha. Il est regrettable qu'il n'existe aucune biographie récente de Hore-Belisha, dont le rôle a très peu été reconnu en tant que *Secretary of State for War* et artisan de l'amélioration de la défense de la Grande-Bretagne entre 1937 et 1939.

La participation de Thompson à l'expérience de comptabilité de prix de revient de l'Armée britannique nous a grandement intéressés³⁸. Le sens exact de prix de revient dans le cadre de cette expérience fait encore l'objet de débats. En outre, l'avènement des associations de comptables professionnels en Grande-Bretagne à partir de 1880 tend à montrer que le prix de revient ne

Thompson a été assez astucieux pour inclure dans son rapport les failles qu'il avait décelées dans le nouvel équipement de l'Armée britannique.

manque d'enthousiasme des commandants militaires de division, de brigade et de régiment pour le déploiement des escadrons de coopération avec l'Armée de l'Aviation royale. Seul un jeune commandant de compagnie a demandé le déploiement d'un des escadrons de coopération de l'Aviation royale pour prendre des photographies aériennes de sa compagnie de carabiniers qui était retranchée en position de combat à sur la plaine de Salisbury. De plus, Thompson reprochait particulièrement le mauvais usage des régiments motocyclistes, qui devaient jouer un rôle de reconnaissance et servir de flanc-garde à l'infanterie. En réalité, les commandants des divisions et des échelons inférieurs les voyaient comme une réserve d'estafettes « ... ils ont perdu une bonne part de leur effectif de cette manière »³⁶. Nul doute que Thompson avait conservé le souvenir du bataillon motocycliste de sa première expérience militaire au bataillon cycliste de Cheshire quelque quarante ans auparavant. Les bataillons cyclistes du Service volontaire d'avant 1908 jouaient exactement le même rôle qu'auraient dû jouer les régiments motocyclistes de 1939.

Bretagne et commandant général des unités territoriale. Si une force semblable avait existé au Canada durant la Seconde Guerre mondiale, il ne fait aucun doute que Thompson en aurait fait partie.) Cependant, on ne lui a jamais offert de poste semblable et il a continué d'enseigner à l'Université McGill jusqu'à sa retraite en 1943. Deux ans plus tard, en juillet 1945, Thompson est décédé après une brève maladie dont la cause remonte à son service actif durant la Première Guerre mondiale.

CONCLUSION

La carrière de militaire et de professeur de Thompson présente un intérêt particulier pour tous les historiens car elle donne un aperçu du monde professionnel et enseignant de la Grande-Bretagne et du Canada. L'expérience militaire de Thompson donne aussi un aperçu précieux du Service volontaire et de la Force territoriale d'avant 1914, de la Milice du Canada et du Corps-école d'officiers. Le cours du Collège d'état-major qu'a suivi Thompson en Angleterre à l'été 1939 et sa description de l'état de l'Armée britannique à la veille de la Seconde

relevait pas du comptable professionnel, mais plutôt de l'ingénieur et de l'estimateur³⁹. Toutefois, différents auteurs soutiennent que même si le prix de revient ne faisait pas partie du programme d'études des comptables agréés ou incorporés, cela ne veut pas dire qu'ils ne l'employaient pas dans leur pratique professionnelle. En effet, il est indiqué dans la notice nécrologique de Thompson qu'il était membre de l'Institut des comptables agréés d'Angleterre et du Pays de Galles, qu'il avait été pendant de nombreuses années examinateur de la Société des comptables agréées de la province de Québec et qu'en plus de donner des conférences aux comptables agréés et aux étudiants, il avait pris une part active à la création de la Canadian Society of Cost Accountants, dont il a été directeur, puis président⁴⁰.

L'expérience de comptabilité de prix de revient de l'Armée britannique a pris fin en décembre 1925 et, à toutes fins pratiques, elle a été ignorée par les historiens. Un comité interministériel du Trésor britannique de 1950 (le comité Crick), commentant l'expérience de comptabilité de prix de

revient menée par l'Armée britannique quelque vingt-cinq ans plus tôt, s'est dit défavorable aux principes du prix de revient et de la comptabilité commerciale qui étaient introduits dans la comptabilité gouvernementale⁴¹. Ainsi, les opérations de trésorerie du gouvernement britannique sont restées fondées uniquement sur la comptabilité en partie simple jusqu'à la dernière décennie du vingtième siècle. Jusqu'à tout récemment, même la comptabilité des crédits parlementaires se limitait à un état des encaissements et décaissements⁴². Cependant, depuis 1996, la réintroduction des principes de la comptabilité commerciale dans les comptes du gouvernement en vertu du protocole de comptabilité et de budgétisation des ressources a rappelé l'expérience pionnière du début du vingtième siècle⁴³. La vie du Lieutenant-colonel Robert Randolph

Thompson laisse entrevoir une partie de l'histoire militaire, sociale et intellectuelle de la Grande-Bretagne et du Canada qui nous aide à comprendre le monde dans lequel nous vivons. Si nous oublions notre passé, nous ignorons ce que l'avenir nous réserve.

Remerciements

Nous adressons nos plus sincères remerciements à l'archiviste de

l'Université McGill, Montréal, Québec, Canada, H3A 1G5, et à monsieur John Prior, B.Sc., de Bognor Regis, West Sussex, U.K., qui a permis aux auteurs de consulter son exemplaire de *The Balance*, la revue du Service des comptables militaires.



À PROPOS DE L'AUTEUR...

Le Docteur John Black est actuellement assistant de recherche au Department of Management and Security Analysis, Cranfield University, Royal Military College of Science, Shrivenham, Swindon Wiltshire UK. Il a obtenu son doctorat en philosophie à l'Open University il y a deux ans à l'âge de 53 ans. Dans sa thèse, il a exploré l'organisation et la gestion des usines de matériel de guerre dirigées par le Ministère de la Guerre entre 1855 et 1920. Le docteur Black a servi dans l'armée régulière et dans l'armée territoriale de la Grande-Bretagne (Royal Army Medical Corps et Royal Army Pay Corps). Il a servi dans la British Army of the Rhine, en Malaisie, à Hong Kong, à Aden et en Irlande du Nord. Le docteur Black fait actuellement de la recherche documentaire qui pourrait mener à la publication d'un ouvrage sur la participation des militaires à l'évolution de la gestion moderne en Grande-Bretagne.

NOTES

1. *The Balance*, The Journal of the Corps of Military Accountants 1923-25, Gale and Polden, Aldershot.
2. Public Record Office (PRO) WO 374/68282, Personal File Captain RR Thompson, MC, 1/5th Argyll and Sutherland Highlanders.
3. Archives nationales du Canada, 558-20-19, dossier personnel du Lt-col RR Thompson, MC, VD, Milice du Canada.
4. L. Wright, « The British Army Cost Accounting Experiment 1919-1925, » *The Australian Accountant* (Novembre 1956).
5. J. Black, « Full Circle: The Cost Accounting Experiment in the British Army 1917-25 and the Corps of Military Accountants, » *Journal of the Society for Army Historical Research* 79 (2001), pp. 145-162.
6. J. Black, « Imperial Echoes: A Prosopographical Study of Four Accountants, who as Temporary Officers During the First World War, were part of the Cost Accounting Experiment in the British Army from 1917 to 1925, » article présenté à la British Accounting Association Conference, Manchester, 23-25 avril 2003. Aussi, J. Black, « Cost Accounting or Commercial Accounting? The War Office Cost Accounting Committee of 1918, » article qui sera présenté à la 3rd International Accounting History Conference, 17-19 septembre 2003, Sienna, Italie.
7. Archives nationales du Canada, 558-20-19.
8. Ibid.
9. PRO WO 374/68282.
10. Ibid.
11. Archives nationales du Canada, 558-20-19.
12. J. Black, « Full Circle » 2001, 150-1; *The Incorporated Accountants Journal for 1923*, p. 230, PRO Library; *The Balance*, Printemps 1924, p. 72.
13. J. Grimwood, « Costing in relation to Government Accounts, » *Incorporated Accountants' Journal* (Avril 1919), p. 64; J. Black, « Full Circle » (2001), p. 149.
14. PRO WO 374/68282.
15. Ibid.
16. Ibid.
17. HMSO, The Reports of the Committee on National Expenditure (Cmd. 1581, 1582, 1589): 1922, (The Geddes Reports): C.L. Mowatt, *Britain Between the Wars, 1918-1940* (London: Methuen & Co., 1966), p. 130.
18. C.L. Mowatt, p. 130-1.
19. L. Wright, « The British Army Cost Accounting Experiment 1919-25, » p. 469.

20. *The Balance* (Printemps 1923), p. 73.
21. *The Times Newspaper*, 29 novembre 1926.
22. S.B. Keeble, *The Ability to Manage; A study of British Management 1890-1990* (Manchester: Manchester University Press, 1992), p.35.
23. Les archives de l'Université McGill, 1001, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec, Canada H3A 1G5.
24. Archives nationales du Canada, 558-20-19.
25. Ibid.
26. Les archives de l'Université McGill, 558-20-19.
27. Archives nationales du Canada, 558-20-19.
28. Ibid.
29. Ibid.
30. Ibid.
31. Ibid.
32. Ibid.
33. Ibid.
34. C.L. Mowatt, p. 640.
35. Ibid., pp. 630, 640, 651.
36. Archives nationales du Canada, 558-20-19.
37. PRO WO 374/68282.
38. J. Black, « Imperial Echoes, » Avril 2003.
39. E Jones, *Accountancy and the British Economy 1840-1980* (London: B.T. Batsford Ltd., 1981), p. 115.
40. Les archives de l'Université McGill.
41. HMSO, Final Report of the Committee on the Form of Government Accounts (the Crick Report) (Cmd 7969), 1950.
42. W. Ashworth (1969), « Economic Aspects of late Victorian Naval Administration, » *Economic History Review*, 2nd series, XXII: pp. 491-505. La thèse d'Ashworth sur les arsenaux maritimes de l'Amirauté entre 1885 et 1914 est plutôt intéressante. La principale tâche du comptable de l'arsenal était de préparer des données pour la compilation des crédits parlementaires annuels et non pas de gérer les comptes de recettes et de dépenses quotidiennes de l'arsenal.
43. HMSO: Better Accounting for the Taxpayer's Money, the Government's Proposals, Resource Accounting and Budgeting in Government (Cm 2929), Juillet 1995. HMSO: Capital Resource Accounting: An introduction for Managers in Defence and Budgeting, London, 1996.

La bataille de Leuctres

Révolution organisationnelle des affaires militaires à l'époque de la civilisation classique

par le Sergent A. Majoor

INTRODUCTION

Afin que le Canada puisse continuer d'apporter une contribution militaire utile à l'Alliance occidentale, nous devons décider comment répartir nos maigres ressources de façon optimale. La façon dont la doctrine est mise en œuvre et le choix de l'opinion prédominante en matière de révolution des affaires militaires (RAM) ont des conséquences graves pour les Forces canadiennes. Une RAM axée sur la technologie, qui dépend de l'acquisition et de l'intégration dans la structure de la force d'un armement et d'un équipement de plus en plus complexes, exigera des dépenses considérables en temps et en ressources pour l'acquisition, l'instruction et l'entretien. Dans ce contexte, la doctrine servira à appuyer l'utilisation d'équipement hautement technologique même quand l'enveloppe de performance de l'équipement limitera l'examen des différentes possibilités¹. Compte tenu des antécédents du Canada en matière de dépenses militaires, les dépenses considérables servant à mettre sur pied des armées et à acquérir de grandes quantités d'équipement ne sont possibles qu'en temps de guerre quand les délais nécessaires pour intégrer le nouvel équipement et apprendre aux forces à l'utiliser sont restreints. Dans le contexte d'une RAM axée sur la technologie, les Forces canadiennes prendront encore plus de recul par rapport aux États-Unis et à d'autres alliés dont l'équipement est sophistiqué si elles ne réussissent pas à intégrer une technologie avancée dans la structure de la force.

LES HOPLITES AU COMBAT

Durant la civilisation classique, l'équipement et l'organisation des armées reflétaient à la fois la culture grecque et la technologie disponible. Pendant toute cette période, la façon des Grecs de faire la guerre était axée sur les hoplites et la phalange. La guerre menée au moyen d'hoplites (un terme dérivé du mot grec *hoplon*, qui signifie arme) découlait des changements sociaux survenus lors de la chute de la civilisation palatiale mycénienne et du début de l'âge des ténèbres en Grèce. Tandis que des roitelets régnaient sur les basses-terres, de petits propriétaires terriens qui pratiquaient une agriculture intensive se sont graduellement établis dans les hautes-terres et sur des lots agricoles minuscules. La taille des fermes était limitée par la quantité de travail qu'un agriculteur et sa famille pouvaient abattre, mais ces petits lots assuraient un certain degré d'autonomie et de richesse aux agriculteurs. Au début de la civilisation classique, ils constituaient probablement la classe de propriétaires la plus nombreuse en Grèce.

Un grand nombre d'agriculteurs pouvaient se rassembler dans n'importe quel district pour défendre leurs terres, et chaque agriculteur était suffisamment riche pour acquérir les armes et l'armure qui caractérisaient les hoplites. Groupés en formation, les agriculteurs pouvaient vaincre la cavalerie aristocratique², tandis que la panoplie complète de l'armure en bronze de l'infanterie lourde des hoplites les protégeait contre les armes légères que les pauvres

Dans l'Antiquité, les Grecs ont prouvé que des changements organisationnels et l'utilisation innovatrice des ressources peuvent mener à la victoire en l'absence d'armes et de technologie avancées.

Une RAM organisationnelle compense les restrictions en matière de ressources par l'utilisation des ressources existantes de façon innovatrice. Des organisations souples sont en mesure de faire face à des circonstances imprévues et peuvent adopter de nouvelles technologies et de nouvelles techniques à mesure que les ressources deviennent disponibles au lieu de devoir recommencer à zéro chaque fois que des systèmes deviennent désuets. Le maintien d'une organisation souple nous permet de continuer à fournir une contribution militaire utile pour appuyer la politique gouvernementale et les valeurs canadiennes au pays et à l'étranger. Dans l'Antiquité, les Grecs ont prouvé que des changements organisationnels et l'utilisation innovatrice des ressources peuvent mener à la victoire *en l'absence* d'armes et de technologie avancées.

pouvaient utiliser pour se battre³. Seul un déploiement massif semblable d'agriculteurs armés pouvait espérer tenir tête à une phalange au combat. La guerre menée par des hoplites visait à officialiser la place avantageuse que les agriculteurs s'étaient taillée dans la société grecque et à restreindre la contribution des pauvres (qui ne pouvaient se permettre d'acquérir l'armure protectrice) et de l'aristocratie⁴. Les propriétaires terriens ont obtenu le rang d'égaux dans l'assemblée du peuple en faisant partie de la phalange chaque fois qu'on le leur demandait.

Durant cette période, l'équipement du guerrier était semblable dans l'ensemble de la Grèce. Chaque soldat transportait une lance de 2,5 m et une courte épée ou une dague. Pour se protéger, il portait un casque en bronze

recouvrant entièrement le visage, un corset de bronze (qui fut remplacé plus tard par du cuir ou du tissu matelassé), des jambières en bronze (désignées sous le nom de *grèves*) et un bouclier rond massif appelé *aspis*.⁵ Étant donné la forme arrondie du bouclier, les files d'hoplites devaient demeurer près les uns des autres afin de se protéger mutuellement, ce qui permettait à ceux qui se trouvaient à l'arrière de pousser sur ceux qui les précédaient et de donner une impulsion

légère auxiliaires et de la cavalerie après avoir été exposées aux pratiques étrangères durant les guerres médiques. Les communications entre les armées et leurs Cités-États étaient limitées par la vitesse des messagers ou des navires dans le cas des forces expéditionnaires, et le moins qu'on puisse dire, c'est que les communications au sein de la phalange étaient extrêmement limitées. Il n'existait aucun moyen technologique par lequel une Cité-État pouvait surprendre ses rivales.

LA BATAILLE DE LEUCTRES

Une des Cités-États, Thèbes, avait osé se dresser contre les Spartiates afin de conserver sa liberté. Les Spartiates avaient subjugué les Thébains après la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'à ce qu'une révolution permette de renverser les aristocrates qui étaient en faveur des Spartiates et de liquider la garnison spartiate qui se trouvait à Thèbes en l'an 378 av. J.-C. Les Spartiates ont répliqué par une série d'invasions, mais les Thébains et leurs alliés béotiens ont

Étant donné l'absence de connaissance de la situation, une phalange pouvait s'effondrer si les hoplites qui étaient piégés au centre commençaient à paniquer.

supplémentaire afin de percer une brèche dans la phalange ennemie.⁶

Les formations serrées et l'armure lourde des hoplites avaient plusieurs désavantages : l'armure individuelle et les armes pesaient environ trente kg, un poids considérable sous le soleil méditerranéen ardent; de plus, la phalange une fois assemblée ne pouvait se déplacer que sur un terrain relativement plat car les obstacles entraînaient la rupture de la formation. Thucydide a fait observer que l'ensemble de la phalange avait tendance à dériver vers la droite puisque chaque soldat cherchait la protection du bouclier de son voisin de droite.⁷ Le casque de bronze recouvrait les oreilles et la majeure partie du visage, ce qui restreignait une grande partie de la vue et de l'ouïe du soldat. Les hoplites qui se trouvaient dans les rangs du milieu de la phalange n'avaient aucune connaissance de la situation une fois que les rangs étaient fermés et que la bataille était commencée parce qu'ils étaient piégés au sein d'une foule d'hoplites portant un équipement semblable qui tentaient péniblement d'avancer malgré les nuages de poussière et la sueur qui les aveuglaient. Étant donné l'absence de connaissance de la situation, une phalange pouvait s'effondrer si les hoplites qui étaient piégés au centre commençaient à paniquer.

Toutes les Cités-États grecques pouvaient mettre en service des armées possédant des armes et une instruction semblables. La plupart des Cités-États grecques ont adopté l'usage de forces d'infanterie

Les Spartiates étaient différents des guerriers-citoyens des autres Cités-États. Ils utilisaient la même technologie militaire que les autres Grecs, mais comme la société spartiate était basée sur l'emploi d'esclaves ilotes qui travaillaient dans les champs, les égaux spartiates pouvaient consacrer tout leur temps à la pratique de l'art de la guerre menée par des hoplites. Cela avait principalement pour but de contenir la menace constante posée par une grande population de serfs, mais permettait aux Spartiates d'acquérir des qualités martiales supérieures à celles des hoplites des autres Cités-États. En plus de former des lignes à partir des colonnes en marche, les Spartiates pouvaient entreprendre diverses autres manœuvres sur le champ de bataille selon les situations. Par exemple, ils pouvaient lancer les rangs avant dans une charge contrôlée afin de nettoyer les troupes légères ennemies se trouvant devant la phalange, feindre de battre en retraite, pivoter pour attaquer le flanc d'une phalange ennemie et utiliser diverses méthodes de contre-marche et d'alignement des rangs.⁸ Il semble que la plupart de ces manœuvres étaient entreprises avant le contact avec l'ennemi, quand les rangs de la phalange étaient encore ouverts et que la plupart des hoplites n'avaient pas ajusté leur casque qui était repoussé vers l'arrière de la tête ou transporté par leurs serviteurs.⁹ Les prouesses militaires des Spartiates représentaient une réaction organisationnelle à la vie dans une société d'apartheid.

réussi à les tenir en échec. Lors de la paix de Callias en l'an 371 av. J.-C., Athènes et Sparte ont tenté de mettre fin aux guerres et aux invasions ou du moins de les réduire, mais les Thébains ont rejeté les conditions spartiates, ce qui a entraîné la poursuite des hostilités. Les deux parties se sont rencontrées près de la cité béotienne de Leuctres le 6 juillet de l'an 371 av. J.-C. Les Spartiates et leurs alliés étaient plus nombreux que les Thébains, et les armées étaient composées comme suit :

Thébains	
Cavalerie	1 000
Hoplites thébains	3 200
« Bataillon sacré »	300
Autres hoplites béotiens	1 000
Peltastes béotiens (troupes légères)	1 000
Total	5 500 fantassins, 1 000 cavaliers

Spartiates et alliés	
Cavaliers spartiates	800
Cavalerie alliée	200
« Égaux » spartiates	700
Spartiates (Lacédémoniens) ¹⁰	1 600
Hoplites alliés	6 700
Peltastes alliés (troupes légères)	800
Total	9 800 fantassins, 1 000 cavaliers

Le roi spartiate Cléombrote avait déjà dirigé une invasion de la Béotie¹¹, sans grand succès. Il était déterminé à redorer son blason en incitant les Thébains à se battre, et la reprise des hostilités lui en a fourni l'occasion.¹² Les Thébains étaient tout aussi déterminés à empêcher les Spartiates de reprendre le contrôle de leur ville ou du territoire béotien dont elle dépendait. Il semble que le général thébain Épaminondas ait été confiant avant le moment de la confrontation, même s'il était en désavantage numérique et s'il devait affronter l'armée la plus redoutée de toute la Grèce.

Les Spartiates et leurs alliés étaient rangés selon une formation type — une phalange de 12 rangs de profondeur sur toute la largeur du front, les « Égoux » spartiates occupant la droite et les alliés déployés sur la gauche. Le roi se trouvait probablement sur le front ou près de ce dernier avec sa garde royale composée de trois cent *Hippeis*¹³, entre deux des *morai*¹⁴ situées sur la droite. Cette formation servirait d'ancrage pour réduire la dérive vers la droite de la phalange puisque les troupes d'élite seraient positionnées à l'extrême droite et fourniraient au roi une certaine souplesse pour qu'il

béotiens étaient rassemblés à droite des Thébains sur probablement quatre et pas plus de huit rangs de profondeur, étirant la largeur de leur front afin qu'elle corresponde à celle des Spartiates et de leurs alliés. Le « bataillon sacré » de trois cents hommes, un corps d'élite local dirigé par le général Pélopidas, était rassemblé avec les Thébains massés, mais sa position exacte est inconnue.¹⁶ La cavalerie formait un écran devant la formation, peut-être afin de soulever un écran de poussière, et il se peut que la totalité du premier rang de l'armée d'Épaminondas ait été alignée de manière à dissimuler son véritable dispositif aux Spartiates.

La bataille a commencé une fois que Épaminondas eut déclaré que ceux qui ne désiraient pas se battre pouvaient quitter le champ de bataille. Certains des Béotiens qui se trouvaient sur la droite de la ligne ont tenté de quitter les lieux, ce qui a déclenché une attaque des troupes légères alliées situées sur la gauche de la ligne spartiate. Les deux écrans de cavalerie se sont entrechoqués et les Thébains ont dirigé la cavalerie spartiate inférieure à la leur vers ses propres rangs.¹⁷ Tandis que la cavalerie et l'infanterie spartiates tentaient de se dégager, la phalange thébaine a commencé à avancer, les autres contingents béotiens dans son

été terminées. En effet, voyant que la cavalerie avait semé la confusion chez les Spartiates qui tentaient une certaine forme de manœuvre, Pélopidas a dirigé une charge du bataillon sacré afin de fixer les Spartiates sur place jusqu'à ce que les Thébains frappent la phalange ennemie.¹⁹ La ligne spartiate a réussi à tenir le coup pendant un bref moment, mais la masse volumineuse de l'avance des Thébains a entraîné l'effondrement de la phalange spartiate ainsi que la mort de nombreux Spartiates de haut rang, y compris le roi, le *polemarc* Deinon et bon nombre des *Hippeis* qui s'efforçaient de sauver le roi. L'aile droite des Spartiates s'est repliée et les alliés qui n'étaient pas encore entrés en contact avec les Béotiens ont battu en retraite avec les Spartiates. La bataille s'est terminée lorsque les Spartiates survivants ont envoyé un héraut d'armes demander une trêve pour ensevelir leurs morts, ce qui était le signe conventionnel de la reddition.

Les Thébains avaient vaincu la redoutable armée spartiate au cours d'une bataille menée au moyen d'une masse d'hoplites. Épaminondas ne possédait aucune technologie avancée pour surmonter l'avantage numérique des Spartiates. Même si sa cavalerie était mieux entraînée et possédait des montures

Les prouesses militaires des Spartiates représentaient une réaction organisationnelle à la vie dans une société d'apartheid.

manœuvre ses meilleures troupes afin de déborder la ligne des Thébains. La cavalerie formait un écran devant la formation, face à la cavalerie thébaine.

Épaminondas a laissé tomber la méthode traditionnelle pour rassembler les Thébains en une formation massive « d'au moins 50 boucliers de profondeur »¹⁵ sur l'aile gauche, face aux « Égoux » spartiates. Les autres contingents

sillage, jusqu'à ce que la ligne de progression forme un ordre oblique échelonné sur la gauche.

Constatant que quelque chose d'inhabituel se produisait, les Spartiates « ont commencé à modifier leur propre formation... ils ont commencé à replier leur aile droite et à la faire pivoter de manière à envelopper Épaminondas en profondeur. »¹⁸ On ne sait pas ce que Cléombrote visait par ces manœuvres puisqu'elles n'ont jamais

de meilleure qualité, les hoplites thébains qui ont décidé du sort de la bataille ne possédaient pas une expérience ou des qualités martiales supérieures ou même équivalentes à celles des « Égoux » spartiates. Les divers contingents des forces n'avaient aucun moyen de communiquer entre eux une fois le combat engagé, et à l'exception de certaines instructions générales, il est fort possible qu'Épaminondas

n'ait élaboré aucun ordre détaillé, tel que ceux que nous utilisons, à l'intention de ses commandants subordonnés. Comme on sait que seule l'armée spartiate avançait en cadence au son de la musique²⁰, on ne peut que formuler des hypothèses sur la façon dont les formations béotiennes subordonnées ont choisi le moment d'avancer. De plus, le bataillon sacré a également chargé sans avoir reçu de directives d'Épaminondas. Puisque Pélpidas et Épaminondas ne pouvaient se transmettre des signaux une fois que la phalange avant entamé sa progression, Pélpidas a sûrement lancé la charge de son propre chef en espérant que le bataillon sacré suivrait son exemple et que Épaminondas arriverait à temps pour exploiter la situation.

Épaminondas a utilisé ses forces de façon innovatrice afin de maximiser ses points forts et de neutraliser l'avantage numérique, le meilleur

permis au bataillon sacré de se précipiter et d'engager les Spartiates indépendamment et de les fixer sur place jusqu'à l'arrivée du contingent thébain qui a pu donner le coup de grâce. La bataille a réduit en miettes la puissance spartiate et Épaminondas a pu envahir la Laconie l'hiver suivant au moyen d'une armée béotienne considérable, ruinant ainsi la société spartiate et empêchant toute résurgence.

CHANGEMENT ORGANISATIONNEL OU CHANGEMENT TECHNIQUE

L'histoire militaire canadienne regorge d'exemples où nos troupes ont vaincu des obstacles que les troupes mieux entraînées et mieux équipées des alliés n'avaient pu surmonter. Les soldats canadiens ont rarement eu l'avantage d'une supériorité technologique pour écraser leurs ennemis. Ils ont réussi à analyser rapidement des forces ennemies possédant une mobilité

britanniques et ils étaient davantage disposés à expérimenter, à s'adapter et à partager leurs expériences.

Il suffit de comparer les mesures de commandement et de contrôle rigides imposées par le Général Haig et son état-major en prévision de la bataille de la Somme²¹ et la planification plus souple des Canadiens pour la bataille de la crête de Vimy un an plus tard. Bien que les deux armées aient utilisé des formations, un entraînement et de l'équipement presque identiques, les résultats ont été complètement différents. L'armée britannique a perdu 60 000 soldats, y compris 20 000 morts le premier jour de la bataille de la Somme, et cet énorme sacrifice ne leur a permis de réaliser presque aucun gain; le Corps d'armée canadien s'est emparé du gros de la crête de Vimy, la position la plus fortifiée sur le front Ouest, en un seul jour.

Épaminondas a utilisé ses forces de façon innovatrice afin de maximiser ses points forts et de neutraliser l'avantage numérique, le meilleur entraînement et la réputation des Spartiates.

entraînement et la réputation des Spartiates. Il a modifié la formation standard des hoplites, soit une phalange de quatre à huit rangs de profondeur, pour masser la puissance de combat du contingent thébain afin qu'elle soit irrésistible. Épaminondas a disposé ses différents contingents de façon à leur laisser une certaine liberté d'action, a transformé sa phalange formée d'un bloc compact de lanciers en une formation articulée, ce qui a permis à l'armée béotienne de concentrer sa puissance sur la partie la plus dangereuse de la ligne ennemie plutôt que de tenter d'engager la totalité de la force ennemie d'un seul coup. La liberté de commandement a également

plus grande (les commandos de Boers), des défenses en profondeur occupées par des troupes expérimentées (les troupes allemandes sur le front Ouest lors de la Première Guerre mondiale), des troupes expérimentées dotées d'un meilleur équipement (les troupes allemandes pendant la Deuxième Guerre mondiale) ou des troupes beaucoup plus nombreuses (les « volontaires » chinois durant la guerre de Corée) et à les vaincre grâce à une combinaison d'audace individuelle, d'initiatives locales et d'adaptations rapides à la nouvelle situation. Les citoyens-guerriers canadiens d'autrefois n'avaient pas la mentalité rigide de leurs homologues « professionnels »

Les succès remportés ultérieurement par les Britanniques durant la Première Guerre mondiale ont souvent été attribuables à l'utilisation de ressources pour trouver des solutions technologiques, des gaz toxiques aux chars. Lors de la bataille de Cambrai, ils ont réussi grâce à une masse compacte de chars à surprendre et à envahir les défenseurs, mais les Allemands ont surmonté leur choc initial et sont parvenus à la fin de la même journée à entreprendre des actions antichar fructueuses au moyen de pièces de campagne. En 1918, l'offensive allemande a presque réussi à percer la ligne britannique — même si les Allemands ne possédaient presque

aucun char et si leur infanterie n'était « selon les normes en temps de paix, guère mieux qu'une milice désordonnée »²² — grâce à des organisations innovatrices et à une diminution du seuil décisionnel afin que les commandants locaux puissent exploiter leurs succès pour appuyer le but global.²³

Les Forces canadiennes modernes s'orientent dans une direction très différente. À la suite de décennies de négligence et de sous-financement, la gestion des ressources est devenue capitale, ce qui entraîne la centralisation du pouvoir et la hausse des seuils décisionnels. Les états-majors consacrent des efforts considérables à tirer le maximum de profit de chaque dollar dépensé. Bien que cela soit un but louable, il en résulte souvent une microgestion et l'étouffement de toute initiative de la part des unités et des formations subordonnées. Les tentatives de contrôle rapproché exigent aussi beaucoup de temps, d'énergie et de ressources, ce qui va à l'encontre des buts que nous sommes supposés atteindre.²⁴

Afin d'utiliser nos ressources de façon optimale, nous devons établir des organisations rationalisées très différentes des structures hautement centralisées d'aujourd'hui. L'expérience des Américains en Afghanistan durant la campagne de 2003 est très instructive à cet égard. Un cadre d'environ 250 opérateurs de la force spéciale disposait de lignes directes de communication avec les aéronefs, ce qui lui permettait d'ordonner et de diriger des frappes quelques minutes après la détection des objectifs.²⁵ Cela a eu comme résultat de « ...Napsterizer la bataille en supprimant les intermédiaires (la majeure partie du commandement et du contrôle militaire) et en collaborant directement avec les intervenants réels (les pilotes et leurs équipages de soutien

immédiat)... À la fin de la campagne, cette collaboration meurtrière était tellement harmonieuse que la Force spéciale pouvait guider un bombardier quelques minutes après avoir reçu son message radio, et non plusieurs heures après, comme ce fut le cas au Kosovo et pendant la guerre du Golfe. » Il est évident qu'il y a des leçons à retenir de cet exemple. Si l'on crée des organisations qui permettent aux soldats d'avoir directement accès aux ressources lorsqu'ils en ont besoin, de petites unités autonomes peuvent engager des adversaires en temps opportun et obtenir des résultats disproportionnés par rapport à leurs effectifs. Dans l'environnement de sécurité moderne où la gamme de menaces est très vaste, le soldat au sol doit disposer de ressources spécialisées en attente, qui vont de l'appui aérien pour des opérations conventionnelles aux policiers qui participent à des opérations d'aide au pouvoir civil.²⁷ Il existe des modèles organisationnels qui sont susceptibles de permettre la distribution rapide des ressources à l'utilisateur final. Dans le civil, la compagnie Wal-Mart utilise un système d'information sophistiqué pour gérer la logistique; elle met en corrélation les données provenant des terminaux des points de vente, des stocks en magasin et des habitudes de la clientèle afin d'acheminer les marchandises appropriées aux magasins très rapidement et à peu de frais. Il serait intéressant d'étudier le concept de guerre « centrée sur le réseau » de la marine américaine, un modèle militaire dans lequel les capteurs, les armes et les commandants sont reliés, quelles que soient les plates-formes qu'ils occupent.²⁸ Un autre moyen d'assurer les réactions rapides et souples nécessaires dans l'environnement de sécurité actuel consisterait à remplacer ou à

compléter les hiérarchies de commandement par une organisation matricielle fonctionnelle.

CONCLUSION

La composante organisationnelle de la doctrine est l'élément essentiel de l'utilisation la plus efficace possible des ressources. Il est coûteux et dangereux de se fier à la nouvelle technologie militaire pour atteindre les buts de la mission. Il se pourrait que l'armement ne fonctionne pas tel que prévu, qu'il ne convienne pas à des missions particulières (p. ex., des chasseurs très rapides qui tentent d'assurer un appui aérien rapproché) ou qu'il soit rapidement mis en échec par des contre-mesures telles que l'utilisation par les artilleurs allemands de pièces d'artillerie de campagne contre les chars le premier jour de la bataille de Cambrai. Une réorganisation des ressources existantes peut permettre de surmonter les limites des plates-formes et de la technologie et d'assurer des réactions rapides aux contre-mesures éventuelles de l'ennemi.

Jusqu'ici, le Gouvernement n'a accordé qu'une faible priorité aux Forces canadiennes dans la planification budgétaire, sauf au moment du déclenchement d'hostilités. Elles n'ont pas disposé des moyens d'acquérir la nouvelle technologie, de donner des cours sur son utilisation et de l'intégrer, et lorsque le financement leur est finalement accordé, elles manquent de temps pour intégrer le nouvel équipement et la nouvelle technologie. Comme elles n'ont pas les moyens d'intégrer l'équipement hautement technique, les Forces canadiennes ne peuvent être efficaces que si un changement organisationnel axé sur la souplesse et la rapidité d'action à tous les niveaux constitue l'élément clé du changement. Comme le général grec Épaminondas en a fait la preuve, des armées qui s'organisent et utilisent leurs ressources

existantes de façon innovatrice et souple peuvent accroître leur efficacité afin de vaincre des forces ennemies plus fortes et de remporter la victoire.



À PROPOS DE L'AUTEUR...

Le Sergent Arthur Majoor détient un diplôme en finances d'entreprises du Fanshawe College et suit actuellement un cours d'ingénieur des systèmes agréés de Microsoft. Il s'est enrôlé dans les Forces canadiennes en 1981 et a servi dans la Force régulière jusqu'en 1986 lorsqu'il a été muté à la Réserve. Sa participation aux opérations comprend une période de service à Chypre et l'aide aux sinistrés durant la tempête de verglas en 1998. À l'heure actuelle, le Sergent Majoor est commandant de section dans la Compagnie mixte de la Réserve (CMR) durant la Roto 13 de l'Opération PALLADIUM, et il collabore régulièrement à la présente publication.

NOTES

1. Par exemple, les forces aériennes sont extrêmement limitées par les enveloppes de performance de leurs plates-formes. La plupart des forces armées ne peuvent plus assurer un appui aérien rapproché puisque les forces aériennes préfèrent acquérir des chasseurs de haute performance plutôt que des « pourchasseurs de chars » tels que le A-10. Par conséquent, la doctrine aérienne met l'accent sur la supériorité aérienne et sur les rôles « d'interdiction » que les chasseurs hautement performants peuvent remplir.
2. Les formations massives de fantassins ont toujours été capables de résister à la cavalerie; par exemple, le « mur de boucliers » de Harold qui a contenu la cavalerie de Guillaume le Conquérant en 1066 (jusqu'à ce qu'une feinte de retraite l'incite à rompre sa formation), la phalange de Suisses armés de piques au Moyen Âge ou les formations « en carré » de fantassins britanniques durant les guerres napoléoniennes.
3. Victor Davis Hanson, *The Other Greeks* (N.p.: Free Press, 1995). Hansen explique ce concept dans les pages 231 à 235.
4. Une telle cavalerie armée de projectiles n'aurait eu que peu d'effets sur un groupe rassemblé de soldats et ce n'est que 1 000 ans plus tard que l'on a commencé à appliquer les tactiques de choc de la cavalerie lorsque les Européens ont adopté les étriers.
5. J.F. Lazenby, *The Spartan Army* (N.p.: Bolchazy-Carducci Publishers, 1985), p. 30.
6. Pour de plus amples détails, voir l'ouvrage de Victor Davis Hanson, *The Western Way of War* (N.p.: Alfred A Knopf, 1989). Chapitre 15, « The Push and Collapse ».
7. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, traduction de Jacqueline De Romilly et Albert Thibaudet. Laffont, 1998. 826 p.
8. J.F. Lazenby, *The Spartan Army* (N.p.: Bolchazy-Carducci Publishers, 1985), p. 4. Cet ouvrage contient des descriptions détaillées de manœuvres particulières.
9. J.F. Lazenby, *The Spartan Army*. Le « drill » spartiate était basé sur des manœuvres de files plutôt que de rangs comme c'est le cas aujourd'hui. La phalange était en formation « ouverte » et les files alternaient les unes derrière les autres jusqu'au dernier moment, quand les serveurs auraient terminé d'aider leurs maîtres à revêtir leurs armes et s'éloigneraient. Ceux qui étaient chargés de mener des escarmouches pouvaient battre en retraite par les ouvertures; les files arrière se déplaçaient alors vers l'avant, à côté des files avant, afin de combler les brèches et de présenter un front solide de boucliers et de lances à l'ennemi. Voir également l'ouvrage de Victor Davis Hanson, *The Western Way of War*, ainsi que celui de John Warry, *Histoire des guerres de l'Antiquité*, (Bordas, 1983. 224 p.), où l'on trouve un diagramme à la page 34. La plupart des propriétaires terriens grecs pouvaient acheter un ou plusieurs esclaves qui servaient d'ouvriers agricoles et d'ordonnance en temps de guerre. Voir l'ouvrage de Victor Davis Hanson, *The Other Greeks*, p. 69.
10. Il existait plusieurs classes inférieures de Spartiates; les « Égaux » avaient tous les droits tandis que les Ilotes n'en avaient aucun. Les classes subordonnées de Spartiates (les perioikoi ou « habitants ») qui étaient tombées en disgrâce pour diverses raisons avaient encore des obligations envers l'État, plus précisément des obligations militaires.
11. La Béotie est la plaine où la ville de Thèbes est située. Les Thébains de plein droit sont les habitants de la polis, tandis que les Béotiens sont des agriculteurs et des villageois qui habitent le territoire environnant.
12. Xénophon, *Hellencica*, VI, 4.5, *History of My Times*, traduit par Rex Warner (N.p.: Penguin Classics, 1987), p. 325.
13. J.F. Lazenby, *The Spartan Army*, p. 156. On discute des origines et de l'utilisation des Hippees aux p. 9-13.
14. J.F. Lazenby, *The Spartan Army*, p. 5-10. L'effectif global d'une Mora (morai au pluriel) était l'équivalent d'un « bataillon » de 1 280 soldats, subdivisé en deux lochoi de six cent quarante soldats, huit pentekostys (compagnies) de cent soixante soldats et trente-deux enomotarchai (pelotons) de quarante soldats. Le Polemarch (commandant du

- bataillon) et les autres hauts dirigeants étaient des « Égaux » spartiates, tandis que les autres soldats appartenaient aux classes spartiates inférieures.
15. Xénophon, *Hellencica*, VI, 4.12, *History of My Times*, traduit par Rex Warner, p. 327.
16. Selon divers commentateurs, le bataillon sacré était positionné devant, derrière ou sur les ailes de la phalange thébaine de 50 rangs de profondeur ou à l'intérieur de la formation gigantesque. Afin d'être en mesure d'observer les Spartiates désordonnés et de mener sa charge culminante au moment voulu, il devait probablement être détaché de la formation principale et être situé sur le front de la phalange thébaine ou sur la gauche de la ligne thébaine.
17. Xénophon, *Hellencica*, VI, 4.13, *History of My Times*, traduit par Rex Warner, p. 327. Xénophon se montre très dédaigneux à l'égard de la cavalerie spartiate.
18. Selon Plutarque, dans l'ouvrage de J.F. Lazenby, *The Spartan Army*, p. 158.
19. Encore une fois, on n'est pas certain de l'endroit exact où le bataillon sacré a frappé les Spartiates, mais il serait raisonnable de supposer qu'il a pivoté vers l'extérieur sur sa gauche, puis sur la droite afin d'attaquer le flanc de la formation ennemie.
20. « ... et c'était un spectacle à la fois majestueux et effrayant de les voir s'avancer en cadence, au son de la flûte, sans disloquer les rangs de la phalange, sans éprouver de trouble dans le cœur, et marcher au danger tranquillement et joyeusement en suivant la musique. » (Plutarque, *Lycurgue-Numa*, 22.5. *Les Belles-Lettres*, Paris, 1964, p. 153).
21. Martin Van Crevald, *Command in War* (N.p.: Harvard University Press, 1985), p. 155-168. Puisque la planification était fondée sur le programme d'artillerie, les axes de progression étaient choisis pour qu'ils soient conformes aux limites de visibilité des observateurs de l'artillerie. Dans bien des régions, le bombardement ne visait pas la deuxième ligne de défenses tandis que dans les régions où les objectifs ont été rapidement atteints, p. ex. dans le cas de la 18^e et de la 30^e divisions près de l'Abbaye de Montauban, on a refusé l'autorisation d'exploiter au-delà de l'objectif parce que le programme de l'artillerie pour ce jour-là était terminé.
22. Martin Van Crevald, *Command in War*, p. 173.
23. Martin Van Crevald, *Command in War*, p. 168.
24. Voici un exemple tiré d'un seul exercice assisté par ordinateur au niveau de la brigade à Kingston. Durant la préparation de l'exercice TRILLIUM SCEPTRE 2003 (25-26 jan 2003), le bureau du G6 de la 31^e Brigade a participé à l'assemblage et à la distribution de l'instruction sur l'exercice. La taille et la complexité de cette instruction (387 Mb de données) a nécessité des quantités considérables de ressources pour la projeter au moyen d'une connexion du réseau, pour graver des quantités innombrables de CD afin de la distribuer ou pour imprimer peut-être un document de 1 000 pages reliées. (En théorie, si les instructions ne contenaient que des documents en Word, à raison d'une moyenne de 15 Kb par page, cela correspondrait à un document Word de 20 000 pages.) Le temps nécessaire pour que l'utilisateur final lise et traite une telle quantité d'information empêcherait également toute action opportune.
25. Michael Kelly, « The Air Power Revolution, » *Atlantic Monthly*, avril 2002, disponible à l'adresse <http://www.theatlantic.com/issues/2002/04/kelly.htm>, mai 2003. Voir aussi Ned Desmond, « Broadband's New Killer App, » *Business 2.0*, octobre 2002, disponible à l'adresse <http://www.business2.com/articles/mag/0,1640,43546,00.html>, mai 2003.
26. Ned Desmond, « Broadband's New Killer App. »
27. Cet éventail de ressources doit être disponible simultanément, suivant un scénario de « guerre à trois dimensions ».
28. Le Vice-amiral Arthur K. Cebrowski (USN) et John J. Garstka, « Network Centric Warfare: Its Origin and Future, » *U.S. Naval Institute Proceedings*, janvier 1998, disponible à l'adresse <http://www.usni.org/Proceedings/Articles98/PROcebrovski.htm>, mai 2003.

Comprendre Schlieffen

par le V.J. Curtis

INTRODUCTION

Le maréchal Alfred comte von Schlieffen figure en troisième place, après Clausewitz et Helmut Johannes comte von Moltke, au panthéon des grands officiers d'état-major allemands des 19^e et 20^e siècles. Schlieffen, fils d'un officier de l'armée, naquit à Berlin en février 1833. À vingt ans, il s'engage comme volontaire pour une durée d'un an, mais il est nommé « élève-officier » avant la fin de cette période. Affecté en 1863 au grand état-major général, il sert comme officier d'état-major général pendant la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche. Il combat à Munchengrätz, Gitschen et Koniggrätz. De nouveau officier d'état-major général lors de la guerre entre la France et la Prusse, en 1870, il combat à Noisseville, aux sièges de Toul et de Soissons, et pendant la campagne d'hiver de la Loire. En 1891, après trente-huit ans de service, il est nommé chef du grand-état-major général. Il prend sa retraite le 1^{er} janvier 1906, après cinquante-trois ans dans l'armée et il s'éteint le 4 janvier 1913, sept semaines avant son quatre-vingtième anniversaire de naissance. L'apport de Schlieffen à la pensée militaire ne se fait sentir qu'après sa nomination au poste de chef de l'état-major général, mais elle ne cesse pas avant 1912, soit largement après son retrait de l'armée à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Ses travaux représentant donc les réflexions d'un brillant officier dont l'expérience est le fruit de deux guerres, d'une longue période de service à l'état-major général et du contact avec la culture de Clausewitz et de Moltke.

Tout comme son prédécesseur Moltke, Schlieffen ne publia jamais d'ouvrage fouillé sur la théorie militaire. Contrairement à Clausewitz et à Jomini qui, chacun à leur façon, essayèrent de rédiger une analyse rigoureuse et

écrits plus théoriques furent davantage axés sur les problèmes pratiques auxquels l'Allemagne faisait face. Néanmoins, il est toujours possible de percevoir les principes qui sous-tendent la vision opérationnelle de Schlieffen; celui-ci avait une vision opérationnelle parce que comme Jomini, son concept des opérations comportait un important élément géométrique qui rendait les choses claires et évidentes.

Jusqu'à tout récemment, la plupart des écrits de Schlieffen n'étaient pas proposés en anglais, mais Robert T. Foley a publié dernièrement une traduction des principaux ouvrages de Schlieffen : ses évaluations des jeux de guerre, les notes de service ayant abouti au « plan Schlieffen », des essais théoriques et l'introduction ainsi que la conclusion des « Études de la bataille de Cannes »¹. Le travail de Foley et d'autres permet de se représenter les idées opérationnelles de Schlieffen qui ont dominé la pensée militaire allemande jusqu'en 1945. De ces idées naquit la notion de guerre-éclair, du mot allemand « blitzkrieg ».

L'influence de Schlieffen s'accrut après sa retraite et sa mort. Le plan d'invasion de la France, en 1914, fut baptisé « plan Schlieffen », même si ce dernier n'a pas vraiment rédigé l'ordre d'opération. Les officiers de l'état-major général allemand de l'entre-deux-guerres et de l'époque de la Seconde Guerre mondiale, et particulièrement le général Hans von Seeckt, reconnurent l'apport de Schlieffen, et les offensives allemandes de 1939 à 1942 portent inmanquablement la marque des idées opérationnelles de Schlieffen.² Ainsi, Schlieffen, s'il n'est pas le père de la guerre de manœuvre, en est l'un des grands-pères. La compréhension des idées opérationnelles de Schlieffen facilite la compréhension de la guerre de manœuvre, mais

Le maréchal Alfred comte von Schlieffen figure en troisième place, après Clausewitz et Helmut Johannes comte von Moltke, au panthéon des grands officiers d'état-major allemands des 19^e et 20^e siècles.

fouillée de l'art de la guerre, Schlieffen se consacrait entièrement aux problèmes graves, concrets et imminents liés à la situation de l'Allemagne des points de vue tactique et stratégique. Comme chef de l'état-major général, Schlieffen devait préparer l'état-major général à mener une guerre qui allait devenir la Première Guerre mondiale; Schlieffen entraîna les troupes dont il avait la charge de la façon dont il estimait qu'une guerre devait être menée. Il se peut que Schlieffen ait cru que s'il enseignait les principes généraux de la guerre de façon abstraite, l'état-major général pourrait devenir un groupe de dilettantes inutiles axés sur la théorie et dangereux pour l'avenir de l'Allemagne. Il ne fut pas porté à écrire sur les grands aspects de la guerre avant sa retraite et même alors, ses

aussi de l'art de la guerre en général. Même si les idées de Schlieffen devaient s'appliquer au niveau opérationnel, beaucoup d'entre elles peuvent être mise en œuvre au niveau tactique et, parfois même, au niveau de la section.

L'IDÉE DE L'ANNIHILATION

Les idées opérationnelles de Schlieffen étaient dominées par la situation stratégique de l'Allemagne au moment où Schlieffen devient chef de l'état-major général. En 1892, la France et la Russie signent un traité prévoyant qu'un pays vient au secours de l'autre en cas d'agression de la part de l'Allemagne. Auparavant, la Prusse, plus tard Empire allemand, pouvait compter sur la certitude de n'avoir à affronter qu'un seul ennemi à la fois et elle

possédait alors une armée assez puissante pour remporter la victoire. Le Danemark en 1864, l'Autriche en 1866 et la France en 1870 sont autant de pays vaincus par les armées prussiennes et de ces victoires naquit l'Empire allemand, dirigé par la Prusse. Mais Schlieffen se trouva pour la première fois face au cauchemar que redoutaient les Allemands : une guerre sur deux fronts contre des ennemis assez puissants pour vaincre l'Allemagne.

Devant ce problème, la solution de Schlieffen fut extrêmement simple. Il

- ◆ L'objectif était de donner aux Français l'impression qu'ils allaient l'emporter rapidement et de leur infliger en réalité une défaite qui les annihilerait.⁷
- ◆ Une guerre de ce genre, sur deux fronts, ne doit pas consister à repousser l'une ou l'autre des forces ennemies, mais plutôt à annihiler un adversaire dès que possible, puis à détruire l'autre. L'histoire militaire nous a enseigné comment parvenir à cette annihilation.⁸

de soldats français et russes jonchant le sol russe, Clausewitz comprit le sens des mots « annihiler » et « détruire ». Pour Schlieffen, le concept d'annihilation découla plutôt de la bataille de Cannes qui opposa les armées romaine et carthaginoise en août 216 avant Jésus-Christ.

Même si les mots « détruire » et « annihiler » ont des sens similaires, ils ne sont pas complètement interchangeables. Pour bien saisir la différence, il faut se plier à un peu de théorie. Une armée est une entité composite. On peut la considérer

Contrairement à Clausewitz et à Jomini qui, ... Schlieffen se consacrait entièrement aux problèmes graves, concrets et imminents liés à la situation de l'Allemagne des points de vue tactique et stratégique.

fallait écraser rapidement un des adversaires, puis concentrer toute la force sur l'autre. Schlieffen consacra le reste de sa carrière à inculquer les idées opérationnelles requises pour que cette stratégie fonctionne.

Schlieffen utilisa le mot « écraser ». Le terme qu'il employait pour décrire le résultat final était « annihilation »; d'ailleurs, ce terme revient à de nombreuses reprises dans ses écrits. Critiquant les études sur la guerre d'officiers d'état-major subalternes, il écrivit ce qui suit :

- ◆ Dans ces conditions favorables, les Allemands doivent s'efforcer d'annihiler l'ennemi.³
- ◆ Ils négligent le cœur de la question, à savoir comment annihiler la 1^{re} armée.⁴

- ◆ L'idée d'annihilation, qui émane de toutes les batailles livrées par Frédéric le Grand, qui ressort de toutes les opérations menées par Napoléon et qui fut à la base des succès inégalés du maréchal von Moltke semble en voie de disparaître. Dans tous les travaux qui m'ont été remis, je n'ai trouvé l'expression « Je veux annihiler l'ennemi » que deux fois. Vous savez maintenant qu'il ne faut pas s'attendre à de grandes choses de progressions énergiques, des positions de flancquement et des positions d'alerte.⁹

L'idée d'annihilation n'est pas apparue avec Schlieffen. Dans leurs travaux, Moltke et Clausewitz soulignent aussi que l'annihilation est l'objet de toute opération militaire. Le terme « annihiler » fut d'abord employé par

comme une chose ayant son unité propre ou comme un regroupement d'êtres humains. Quand on dit d'une armée qu'elle marche, qu'elle envahit des pays et qu'elle livre bataille, nous la considérons comme une entité. L'armée peut fonctionner comme un tout pour atteindre un objectif, on dit qu'elle montre de la cohésion. Il n'est pas toujours nécessaire qu'une armée cherche à atteindre le même objectif pour montrer de la cohésion, pas plus que le ténor Pavarotti n'est tenu de chanter constamment pour être considéré comme un chanteur. La cohésion, le fait de pouvoir agir comme un tout, existe à un degré plus ou moins élevé, tout comme le talent musical est plus ou moins prononcé chez différentes personnes. Cependant, comme une armée est une entité composite, elle doit posséder une certaine cohésion ou une certaine

Même si les mots « détruire » et « annihiler » ont des sens similaires, ils ne sont pas complètement interchangeables.

- ◆ Il faut toujours attaquer les flancs et l'arrière de l'ennemi avec beaucoup de puissance... c'est le seul moyen non seulement de tenir tête à l'ennemi, mais de l'annihiler.⁵
- ◆ Il ne suffit pas de repousser le corps d'armée danois, il faut lui infliger des pertes le plus tôt possible et l'annihiler.⁶

Clausewitz qui utilisa souvent également le mot « détruire » pour décrire l'objectif de la guerre. Clausewitz servait dans l'état-major général russe au moment de l'invasion de la Russie par Napoléon et il vit l'armée de Napoléon fondre littéralement puisqu'elle passa de 350 000 hommes à moins de 2 000 en décembre 1812, sans avoir pourtant perdu de bataille.¹⁰ À la vue des dizaines de milliers de cadavres gelés

unité, faute de quoi elle cesse d'être une armée; en l'absence de cohésion, une armée n'est rien d'autre qu'un regroupement de personnes.

Une armée cesse d'exister ou est détruite quand sa cohésion disparaît. Il n'est pas facile de déterminer quand une entité composite comme une armée est détruite. Si on démontait une voiture pièce par pièce, quand pourrait-on affirmer que la voiture

cesse d'en être une : quand les roues sont enlevées? Le capot? Le moteur? À la fin, la voiture est entièrement démontée et à une certaine étape du processus, il faudrait constater que la voiture n'existe plus, mais qu'il ne reste que ses pièces. Nous disons aussi qu'un char est détruit par le tir ennemi même s'il semble presque intact; l'objet appelé « char » ne remplit plus ses fonctions et sa remise en état n'est pas facile. Même s'il est difficile de préciser un moment donné, nous savons qu'il est possible qu'une armée soit détruite lorsqu'elle ne peut plus fonctionner comme une armée.

Le terme « annihiler » attire l'attention sur les personnes qui forment une armée. Nous disons qu'une armée est annihilée quand une forte proportion des personnes qui la composent sont tuées au combat, quand plus encore de ces personnes sont capturées, et quand ce qui reste de l'armée après le combat ne peut plus fonctionner comme une véritable armée. À Cannes, une armée romaine forte de 79 000 hommes environ fut taillée en pièces par les Carthaginois. Schlieffen estime que les cadavres de 42 000 soldats romains gisent sur le champ de bataille et que 3 000 autres sont faits prisonniers quand les Carthaginois mettent un terme au massacre.¹¹ Des milliers

peuvent s'échapper et gagner un territoire ami, ceux-ci peuvent servir à former une nouvelle armée. Cela serait impossible si les soldats avaient été tués ou capturés. Les morts ne peuvent combattre et ils ne peuvent servir à une nouvelle armée. Outre que les morts ne peuvent reprendre les armes, le fait de voir leurs camarades tués porte un dur coup aux survivants et diminue leur goût de reprendre rapidement le combat. Après la bataille de Cannes, Fabius fut nommé Consul de Rome et il mit en œuvre la « Stratégie de Fabian » suivant laquelle les Romains évitèrent pendant des années de livrer combat à Hannibal. Frédéric le Grand put échapper au désastre aux mains des Russes pendant la Guerre de Sept ans parce que le souvenir d'une défaite proche de l'annihilation qu'il leur avait infligée plus tôt au cours de cette guerre fit que les Russes hésitèrent à exploiter leur avantage.¹² Après l'annihilation des armées françaises par les troupes prussiennes en 1870, les Français rêvèrent de vengeance pendant quarante-trois ans, mais il n'attaquèrent jamais l'Allemagne avant que celle-ci s'en prenne de nouveau à la France en 1914. Par ailleurs, l'armée britannique qui fut détruite sur les plages de Dunkerque fut vite reformée après l'opération de sauvetage DYNAMO et la Grande-Bretagne reprit le combat jusqu'à la

décisif. Il s'agit d'une question opérationnelle. Un combat décisif est un combat dont l'issue efface tout doute quant à l'issue de la campagne. Pour qu'une victoire soit décisive, il ne doit y avoir aucun doute à propos du vainqueur. L'aspect décisif est donc de nature à supprimer tout doute; dans le contexte militaire, une victoire décisive est une victoire indubitable. Il y a beaucoup plus de victoires décisives que de combats décisifs.

Schlieffen souhaitait un combat décisif hâtif qui se solderait par une victoire décisive. Dans certains milieux, il est de bon ton de souligner que toute l'efficacité opérationnelle et que tous les efforts axés sur l'aspect décisif n'ont pas empêché la défaite de l'Allemagne lors des deux guerres mondiales. Pour répondre à cela peut-être comme Schlieffen le ferait, il faut faire appel à Clausewitz, qui fut le premier à affirmer que la guerre est le prolongement de la politique et qu'elle doit être guidée par elle. La maxime souvent citée selon laquelle le commandant doit « imposer sa volonté à l'ennemi » n'a pas de source militaire, mais politique. Le commandant militaire n'a aucune volonté propre, si ce n'est la volonté que lui ont transmise ses chefs politiques. Si la volonté du

Il y a beaucoup plus de victoires décisives que de combats décisifs.

d'autres romains furent capturés dans leurs camps et dans les villages près du champ de bataille. Par comparaison, les Carthaginois perdirent approximativement 6 000 hommes. Pour Schlieffen, la bataille de Cannes est un exemple de victoire par annihilation. L'armée romaine ne fut pas seulement détruite, puisqu'une grande partie des personnes qui la composaient furent tuées. Schlieffen reconnaît qu'aujourd'hui la capitulation a remplacé le massacre, mais quand il parle d'annihiler l'ennemi, il pense à un massacre comme celui de la bataille de Cannes.

ANNIHILATION, ASPECT DÉCISIF ET PAIX

Pourquoi tant insister sur l'annihilation? Parce que cela rend la victoire plus décisive. Une armée peut être détruite au combat, mais si la plupart des soldats qui la composaient

victoire finale. Aucune armée allemande n'a subi de défaite désastreuse ou n'a été détruite pendant la Première Guerre Mondiale et l'Allemagne commence une autre guerre vingt ans plus tard. Aux États-Unis, la guerre de Sécession prit fin au bout de quatre années de boucherie et le sud du pays n'était plus que ruines. Si cette guerre s'était terminée rapidement après une série de batailles presque sans effusion de sang, comme à Richmond, qui peut affirmer que le sud, presque épargné par la guerre, aurait accepté de bonne grâce la fin de l'esclavage? Schlieffen planifiait de vaincre par annihilation les Français ou les Russes afin que le camp touché ne soit plus en mesure ou ne soit plus tenté de reprendre le combat à temps pour aider l'autre dans la bataille contre l'Allemagne.

Cela soulève la question de l'aspect décisif et de la définition d'un combat

gouvernement est d'annexer telle province du territoire ennemi, il incombe au commandant militaire de s'emparer de cette province. Il appartient ensuite aux politiciens de convenir de la paix sur la foi de la nouvelle situation sur le terrain. Un commandant militaire ne peut demander rien de mieux que de jeter une armée ennemie aux pieds de ses chefs politiques car sans armée, l'ennemi ne dispose d'aucun outil militaire lui permettant de résister aux chefs politiques du général vainqueur.

Faire la guerre et négocier la paix sont des actes politiques. Il appartient au pouvoir politique de capitaliser sur les victoires militaires. Tout ce que les militaires peuvent faire est de s'assurer que l'ennemi se trouve sans défense contre les chefs politiques adverses. Donc, un commandant militaire ne peut faire plus qu'annihiler l'armée

ennemie, car après avoir perdu une armée, l'ennemi a perdu en permanence sa capacité de résister militairement; cela doit donc être l'objectif du commandant militaire. L'identification d'une obligation morale quant à l'objectif militaire suprême constitue un élément de contrôle, selon la pensée de Schlieffen.

Naturellement, il est difficile de trouver une bonne raison de ne pas viser le sommet. Le rôle du soldat n'est pas de conclure la paix. Sa tâche est de créer les conditions favorables pour ses chefs politiques lorsque viendra le temps de négocier la paix. La situation la plus avantageuse existe lorsque le pouvoir politique est en mesure d'imposer les termes de la paix et cette situation se produit quand l'ennemi n'est plus en mesure de résister militairement. Pour cette raison, l'annihilation doit être l'objectif du commandant. Une paix permanente est fondée sur la justice, la magnanimité et la bonne volonté de part et d'autre, mais surtout du côté du pouvoir politique victorieux. Une victoire décisive n'est ni nécessaire ni suffisante pour garantir une paix véritable, mais en l'absence de justice et de bonne volonté, les répercussions

mince, faible au centre, mais forte aux ailes. À cette vue, les Romains augmentèrent la profondeur de leur propre formation et attaquèrent le centre de la formation carthaginoise dans le but de réaliser une percée. Conformément au plan, le centre du dispositif carthaginois se retira avant d'être anéanti et les ailes se rabattirent vers l'avant pour attaquer les flancs de la formation romaine. Après avoir repoussé la cavalerie romaine, la cavalerie carthaginoise termina la manœuvre d'enveloppement en attaquant l'arrière de l'infanterie romaine. Même si l'armée carthaginoise était de moindre importance, les troupes romaines supérieures en nombre étaient piégées au centre de leur formation et ne purent engager les Carthaginois qu'une fois anéanties les troupes qui les entouraient. Schlieffen estimait que le modèle de Cannes fut appliqué par les grands généraux de l'histoire et que ce modèle reste valable de nos jours :

◆ Les capitulations ont remplacé les massacres, mais les conditions fondamentales du combat sont demeurées inchangées. Aujourd'hui, un combat

isolées du centre, il n'est pas nécessaire de les regrouper de nouveau pour qu'elles exécutent ensemble l'enveloppement. Elles peuvent être immédiatement lancées contre les flancs ou l'arrière de l'ennemi. C'est ce que Moltke appelait la « concentration du champ de bataille ».¹⁴

◆ Napoléon abordait aussi ses combats d'annihilation par des enveloppements qui n'étaient toutefois pas exécutés comme ceux de Frédéric, c'est-à-dire avec des troupes moins nombreuses près du champ de bataille. Au lieu de cela, Napoléon manoeuvrait pendant des jours, voire des semaines, pour décrire un vaste arc dans le but de concentrer le gros de ses troupes sur l'arrière du dispositif ennemi.... Il laissait l'ennemi le plus faible l'attaquer d'abord, puis il lançait une contre-attaque d'annihilation quand cet ennemi était épuisé.... Il exécuta l'attaque décisive d'Hasdrubal sur l'arrière de l'ennemi.¹⁵

◆ Frédéric le Grand connut l'échec lors de certaines batailles d'annihilation parce que ses forces étaient trop limitées. Néanmoins,

À moins que le pouvoir politique donne d'autres directives,... Schlieffen soutiendrait que le commandant doit s'efforcer d'annihiler l'ennemi.

d'une victoire décisive ont souvent dû remplacer la paix véritable au cours de l'histoire. À moins que le pouvoir politique donne d'autres directives, et cela si les considérations politiques surclassent les facteurs opérationnels, Schlieffen soutiendrait que le commandant doit s'efforcer d'annihiler l'ennemi.

MODÈLE DE CANNES

L'annihilation de l'ennemi est le but ultime des opérations militaires. Une armée ennemie n'acceptera pas d'être annihilée si elle possède une chance de s'échapper. Une armée encerclée ne peut s'échapper. Par conséquent, encercler l'ennemi pendant le combat est le moyen par lequel l'anéantir. Pour Schlieffen, l'exemple type de la bataille d'annihilation reste la bataille de Cannes.

À Cannes, face à l'armée romaine, Hannibal déploya ses troupes en ligne

d'annihilation peut être livré selon le plan élaboré par Hannibal il y a bien longtemps. Le front ennemi n'est pas l'objectif de l'attaque principale. Le gros des troupes et les réserves ne doivent pas être concentrés sur le front ennemi; l'essentiel est d'écraser les flancs de l'ennemi. Il ne faut pas foncer sur les ailes à l'avant du front, mais plutôt sur toute la profondeur de la formation ennemie. L'annihilation découle d'une attaque visant l'arrière de l'ennemi.¹³

◆ Selon le déroulement de la bataille de Cannes, une large ligne de bataille fait face à une ligne plus étroite, mais habituellement plus profonde. Les ailes qui se chevauchent enveloppent les flancs de l'ennemi et la cavalerie qui avance attaque l'arrière des troupes ennemies. Si, pour une raison quelconque, les ailes sont

il tentait ce genre de bataille le plus souvent possible.¹⁶

◆ Une répétition fidèle de la bataille de Cannes est rare dans l'histoire de la guerre. Pour que cela se fasse, il doit y avoir un Hannibal d'un côté et un Terrentius Varro de l'autre, les deux s'efforçant, chacun à leur manière, d'atteindre leur objectif. Un Hannibal doit posséder, si ce n'est la supériorité numérique, au moins la connaissance de la façon d'y parvenir.... Une arme puissante... concentrée uniquement sur l'ennemi principal... met en oeuvre toutes les armes... axe l'attaque principale contre les flancs ou l'arrière.... Remplacer Hasdrubal par un obstacle naturel ou par la frontière d'un État neutre... enfin, les subordonnés sont nécessaires; ils doivent être disciplinés, bien formés à leur art

et, enfin, ils doivent connaître les intentions du [commandant].¹⁷

Schlieffen inculquait constamment l'idée d'envelopper l'ennemi dans le but de l'annihiler, comme lors de la bataille de Cannes :

- ◆ Pour remporter une victoire décisive et annihiler l'ennemi, il faut attaquer ce dernier sur deux ou trois côtés, par exemple sur l'avant et sur un flanc ou les deux.... Les forces requises pour exécuter une puissante attaque de flanc ne peuvent exister que si les forces menant l'attaque frontale sont aussi réduites que possible, mais pas au point qu'elles ne souhaitent que demeurer à l'abri et qu'elles se limitent à « occuper le terrain » ou à « retenir » l'ennemi en faisant feu depuis des positions à distance. Dans tous les cas, les troupes frontales doivent « attaquer » et « progresser vers l'avant ».¹⁸
- ◆ Une des conditions de succès est que l'ennemi réduise son front en adoptant une formation en profondeur et en massant des réserves; cela accroît la profondeur des flancs, de sorte qu'il y a davantage de combattants qui sont forcés à l'inaction.¹⁹
- ◆ Pour annihiler une partie isolée d'une armée ennemie à l'aide d'une armée unifiée, il faut que le reste de l'armée ennemie soit assez éloignée pour ne plus être en mesure de soutenir l'élément isolé.²⁰
- ◆ Il y a problème si les deux commandants, ou au moins un des commandants, ne laissent aucune possibilité d'enveloppement de l'ennemi.²¹
- ◆ Il est très difficile d'exécuter un enveloppement lorsque le front est parallèle. En règle générale, pour procéder à un enveloppement, il faut exécuter un long mouvement latéral pour attaquer le flanc ennemi.²²
- ◆ Pendant un enveloppement, les colonnes ne doivent pas converger vers un point, mais elles doivent progresser en parallèle jusqu'à l'ennemi, puis effectuer une conversion en fonction de la situation.

- ◆ Il est plus important d'exécuter un puissant enveloppement avec des forces suffisantes et d'utiliser tous les moyens possibles pour couper toute retraite à l'ennemi.²³
- ◆ En raison de notre considérable supériorité numérique lors des batailles de 1870 et de certaines batailles de 1871, nous étions presque toujours en mesure d'occuper pleinement le front français tout en enveloppant une aile du dispositif français, voire les deux, afin de menacer les voies de retraite des troupes françaises et obtenir ainsi un résultat réellement décisif.²⁴
- ◆ Par conséquent, nous devons employer notre armée plus faible afin d'attaquer aussi violemment que possible les ailes de la formation ennemie, mais il nous faut aussi menacer gravement ses voies de retraite, qui seront plus « sensibles » du fait de la grande taille de l'armée ennemie. De cette manière seulement, nous pourrions remporter une victoire décisive qui mettra rapidement un terme à la campagne et, dans une guerre sur deux fronts, il nous faut absolument mener une campagne rapide.²⁵
- ◆ Comme toute percée est éliminée d'office, la seule possibilité qu'a une armée plus faible de vaincre une armée puissante et, donc, moins mobile, est de s'en prendre à une aile de la formation ennemie tout en occupant son front. Aucune règle ne précise la façon de procéder; la marche à suivre relève de l'habileté du commandant et des circonstances.²⁶
- ◆ L'idée consistant à menacer les voies de retraite de l'ennemi est parfaitement bonne, mais on ne procède pas à cette action avec quatre corps d'armée, mais avec tout ce dont on dispose.²⁷
- ◆ En général, toutefois, nous nous en remettons toujours à l'enveloppement — pas une manœuvre d'enveloppement cependant, avec une seule division pour simplement repousser une aile de l'ennemi, mais bien un enveloppement soigneusement préparé, exécuté en profondeur et avec une grande puissance. Nous

pouvons adopter le bataillon carré de Napoléon, fort de 100 000 hommes ou plus, et progresser de façon à menacer le flanc de l'ennemi, mais aussi son arrière.²⁸

Schlieffen a aussi inculqué les méthodes tactiques permettant d'exécuter un enveloppement efficace :

- ◆ Le front ennemi doit toujours être attaqué afin de permettre l'exécution d'un enveloppement efficace.²⁹
- ◆ L'intention était de maintenir l'ennemi sur toute la largeur du front et de tenter l'enveloppement de son aile droite. Cette action ne pouvait se limiter à une attente, mais il fallait attaquer sur tout le front avec toutes les forces possibles. Seule une attaque mettrait en évidence les points faibles de l'ennemi; à ce moment seulement, ces faiblesses pourraient être exploitées pour empêcher l'ennemi de pivoter pour contrer l'enveloppement.³⁰
- ◆ S'en remettre totalement à une manœuvre d'enveloppement constituerait cependant une grave erreur. L'enveloppement doit se combiner à une attaque frontale puissante, même si on ne dispose pas vraiment des forces requises. En outre, un enveloppement couronné de succès doit être associé à une poursuite inlassable de l'ennemi.³¹
- ◆ Tous les grands capitaines ont procédé essentiellement de cette manière. [Les batailles de Leuthen en 1757, de Jena en 1806 et de Sedan en 1870] semblent très différentes, mais fondamentalement, les trois manœuvres reposent sur la même idée : forcer l'ennemi à changer de front, le vaincre et le repousser dans la direction la plus défavorable pour lui.³²
- ◆ Pour ce type de bataille, il est primordial que toute la force, sans exception, attaque; contrairement à ce que certains gentilshommes ont fait, il ne faut pas laisser une partie des forces en position défensive ou en attente. Il s'agit de la seule façon de tenir l'ennemi en échec et de l'empêcher de manœuvrer.³³
- ◆ De nombreux gentilshommes ne

se contentent pas d'attaquer l'ennemi immédiatement là où il se trouve ou là où on le repère... Ils en viennent à commettre une des pires erreurs qui peut être faite en cours d'opérations : attendre les effets de l'enveloppement avant de marcher contre le front. En stratégie comme en tactique, la même règle s'applique : celui qui veut envelopper doit lancer une féroce attaque frontale pour les troupes ennemies visées de faire mouvement, ce qui permet un enveloppement efficace de l'aile.³⁴

- ◆ Au lieu d'accumuler derrière le front des réserves qui doivent demeurer inactives et qui feront défaut au moment décisif, il est préférable de s'assurer d'un maximum de munitions. Les meilleures réserves, et les plus fiables, prennent la forme de cartouches transportées par camions. Toutes les troupes auparavant retenues pour le volet décisif de l'opération peuvent maintenant, dès le début, avancer pour attaquer le flanc. Plus il y a de forces disponibles à cette fin, plus l'attaque sera décisive.³⁵
- ◆ Si possible, la victoire de l'armée allemande doit être obtenue par enveloppement avec l'aile droite. Cette aile doit donc être aussi puissante que faire se peut.³⁶

possible, puis à détruire l'autre. L'histoire militaire nous a enseigné comment parvenir à cette annihilation. La méthode consiste à jeter toutes ses forces ou, à tout le moins, la plus grande partie de ses forces, contre les flancs ou l'arrière de l'ennemi pour l'obliger à combattre sur un front inversé ou pour le chasser vers une direction qui ne lui est pas favorable. Cela peut se produire si l'attaque est couronnée de succès sur deux côtés. À tout le moins, l'armée ennemie peut être encerclée.³⁸

- ◆ ...les Allemands forceraient les Français à combattre à l'ouest de la ville sur un *front retourné*.³⁹
- ◆ L'objectif doit être de donner aux Français l'impression qu'ils vont l'emporter rapidement et de leur infliger en réalité une défaite qui les annihile. Par conséquent, il ne faut pas disposer toutes les troupes sur la Lauter; au lieu de cela, il faut lancer un maximum de troupes sur les flancs et l'arrière de l'ennemi.⁴⁰
- ◆ Il n'y a aucun motif évident pour lequel l'opération susmentionnée ... ne réussirait pas, pour peu que l'enveloppement soit exécuté avec les forces requises et sur la plus grande profondeur possible. Pour

armées modernes peuvent présenter des ouvertures dans lesquelles un assaillant peut s'engouffrer pour rompre le dispositif ennemi.⁴³

- ◆ Cela montre qu'une percée peut aussi mener à un succès significatif.⁴⁴

Ce n'est pas que Schlieffen dénigrât les percées, mais pour lui, une percée est un moyen, pas une fin en soi. La fin reste le combat décisif visant l'annihilation; la percée doit être un moyen permettant de créer les conditions propices en autorisant l'enveloppement de l'ennemi. Si tout ce qu'une percée permet d'obtenir est l'effondrement du front ennemi, mais si ce front peut se reformer, alors la percée n'a servi à rien. Pour envelopper l'ennemi, il faut parvenir à ses flancs et à son arrière; une percée est utile si elle crée des flancs là où il n'y en avait pas avant et si elle permet à des forces puissantes d'atteindre l'arrière de l'ennemi.

Jomini et Schlieffen soulignent des éléments remarquablement similaires sur l'efficacité tactique de l'enveloppement et sur les moyens de parvenir à cet enveloppement. Jomini recommandait de s'en prendre au flanc de l'ennemi se trouvant le plus près de ses lignes de communications.⁴⁵ Schlieffen préconisait de manœuvrer

La fin reste le combat décisif visant l'annihilation; la percée doit être un moyen permettant de créer les conditions propices.

Si l'armée ennemie est trop importante pour être complètement encerclée, elle peut tout de même être la cible d'un enveloppement rapide exécuté par surprise et être coupée de ses lignes de communications pour, enfin, être poussée contre un système d'obstacles.

- ◆ Si les Allemands étaient résolus à rassembler toutes leurs forces avant de passer à l'offensive, alors leur plan de l'opération était défini : ils devaient marcher sur les lignes de communications arrière de l'ennemi dans l'espoir, en cas de victoire, de l'acculer à la Vistule.³⁷
- ◆ Une guerre de ce genre, sur deux fronts, ne doit pas consister à repousser l'une ou l'autre des forces ennemies, mais plutôt à annihiler un adversaire dès que

encercler l'armée ennemie, il ne fait aucun doute qu'un obstacle du genre des lacs de Mazurie est impératif.⁴¹

- ◆ Un pareil plan, c'est-à-dire permettre à l'ennemi d'attaquer une force occupant une solide position défensive, puis déferler sur les flancs et l'arrière des troupes ennemies épuisées pour les anéantir, paraît très attirant. Il est difficile de concevoir un meilleur moyen d'annihiler un ennemi. Toutefois, l'ennemi tombe rarement dans un piège aussi bien tendu.⁴²

On dit que Schlieffen dénigrât les combats visant les percées; cela est faux.

- ◆ Les longs fronts que présentent les

autour du flanc le plus près des lignes de communications de l'ennemi pour l'envelopper et, si possible, pour éloigner les troupes ennemies de ces lignes de communications. Jomini recommandait d'utiliser un tiers des forces pour fixer l'ennemi et de lancer les deux tiers restants contre le point décisif. Schlieffen exigeait qu'une force peu importante, mais assez forte pour attaquer l'ennemi soit lancée sur le front ennemi tandis que le reste des forces, y compris toutes les réserves, attaquent l'arrière de la formation ennemie. Pour que la manœuvre d'enveloppement réussisse, il fallait que la force faible attaquant l'ennemi le maintienne sur place. Jomini écrivit qu'une attaque dirigée sur le front ennemi et combinée à un mouvement tournant est plus efficace que si chacune de ces manœuvres est

exécutée séparément. Jomini souligna l'importance de l'entrée en action des différents éléments d'une armée devant exécuter une manoeuvre et il précisa que dans une bataille comme celles de Cannes, l'ennemi encerclé est finalement engagé de tous les côtés. Comme l'a déjà dit le célèbre général George S. Patton : « Tenez-les par le nez et frappez-les au derrière ». ⁴⁶

Dans les batailles dites « du marteau et de l'enclume », au cours desquelles l'ennemi est censé être poussé dans la zone d'abattage d'une autre force, il est essentiel, pour que la réussite soit totale, que l'ennemi finisse par être engagé de tous les côtés simultanément. ⁴⁷ Du point de vue géométrique, ces batailles ressemblent un peu à un enveloppement et un succès complet signifie que l'ennemi est annihilé. Les batailles de ce type sont régies par les mêmes principes que les concepts opérationnels de Jomini et de Schlieffen; cela explique pourquoi les travaux de Jomini et de Schlieffen demeurent pertinents et restent étudiés de nos jours.

Jomini et Schlieffen semblent toutefois diverger d'opinions lorsque Jomini met en garde contre un mouvement

consacrés à vaincre son corps d'armée servant d'appât en Alsace-Lorraine; ce dernier devait attirer les Français vers l'avant, ce qui accélérerait leur enveloppement. Dans un cas ordinaire, le combat décisif a lieu après que les forces chargées de l'enveloppement ont fondu sur les lignes de communications de l'ennemi et ont obligé l'armée ennemie à pivoter et à combattre pour sa survie sur un front inversé. Cette sorte de plan exige que le commandant ait des nerfs d'acier; c'est pourquoi le plan Schlieffen était surnommé le « coup de dé ». Schlieffen était parfaitement conscient du risque de défaite « progressive » et, dans un certain sens, il comptait sur cela pour tromper son adversaire et conserver la supériorité dans la manoeuvre :

Une petite armée peut vaincre une forme ennemie plus importante. La force la plus faible aura toutefois beaucoup de difficulté à réussir si elle attaque directement un adversaire plus puissant; dans ce cas, elle sera tout simplement anéantie. L'armée la plus faible doit marcher sur les points les plus fragiles de l'ennemi, chercher à attaquer les flancs et l'arrière et obliger l'ennemi, surpris, à changer de front.

au meilleur moyen de vaincre l'ennemi, il existe une différence entre eux en ce qui concerne les résultats finaux, c'est-à-dire la raison pour laquelle on fait une chose. Jomini a consacré beaucoup d'efforts pour illustrer comment atteindre les résultats partiels, tandis que Schlieffen s'est toujours concentré sur le résultat final. Les idées de Jomini tournent autour de la défaite d'une armée ennemie et le terme « armée » désigne alors un élément ayant une unité propre. Par conséquent, les lignes de l'armée peuvent être rompues ou son flanc peut être contourné. Pour vaincre, il faut supprimer la cohésion de l'armée ennemie, puis anéantir les éléments restants pièce par pièce. L'aspect décisif d'une victoire peut être renforcé en poursuivant l'armée vaincue et en tenant de détruire les éléments qui se désengagent. En remportant suffisamment de ces batailles, la campagne serait couronnée de succès. Donc, selon l'analyse de Jomini, le fait de rompre les lignes ennemies contribue directement à la victoire tandis que la poursuite accentue l'aspect décisif de cette victoire; ainsi, l'armée qui progresse gagne des points stratégiques. Si l'ennemi ne peut offrir plus de

...il n'y aurait pas de poursuite, l'ennemi ne pourrait provoquer une seconde bataille, il n'y aurait pas de capitulation de bonne grâce, mais une reddition sans conditions et l'ennemi n'aurait aucune envie de rouvrir les hostilités avant que le souvenir de toutes ces morts horribles se soit dissipé. À moins que le pouvoir politique donne d'autres directives, ...Schlieffen soutiendrait que le commandant doit s'efforcer d'annihiler l'ennemi.

tournant trop ample en raison de la dislocation possible de la force assaillante, ce qui peut permettre à l'ennemi de détruire cette force pièce par pièce. (La cohésion de l'armée disparaît et les deux fractions ne peuvent coopérer face à un ennemi intercalé entre elles.) Schlieffen anticipe des forces largement séparées qui ne se rejoignent complètement à leur position sur le champ de bataille qu'après le début des combats et la plupart de ces forces doivent se positionner sur les flancs et l'arrière de l'ennemi. En fait, il s'agit simplement d'une variante opérationnelle de la technique de concentration sur le champ de bataille préconisée et utilisée par Moltke pour envelopper l'ennemi. Dans son plan d'invasion de la France en passant par la Belgique, Schlieffen comptait sur le temps et les moyens

Si elle agit de la sorte, l'armée la moins puissante court un très grand danger et accepte un risque considérable car ses propres flancs et son arrière sont également fortement menacés. Une pareille action doit être menée par un chef concentré au caractère bien trempé et qui est déterminé à vaincre et par des troupes qui connaissent le degré de risque de l'opération. Toutefois, ces seuls facteurs ne garantissent pas la victoire. Pour vaincre, il faut que l'ennemi, surpris par la soudaineté des attaques, prenne des décisions plus ou moins réfléchies et agisse à la hâte. ⁴⁸

JOMINI, SCHLIEFFEN ET LA GUERRE DE MANOEUVRE

Même si Jomini et Schlieffen ont des opinions très proches quant

à la résistance, la campagne est victorieuse, l'ennemi est obligé de capituler et, une fois le traité de paix signé, il dispose de quelques années pour nourrir leur rancune, se réorganiser et revenir sur le champ de bataille. La souffrance humaine n'entre pas en ligne de compte.

Schlieffen considérait une campagne basée sur ce modèle comme étant trop longue et moins décisive qu'une campagne fondée sur la bataille de Cannes par exemple. Gagner une bataille ne suffit pas pour gagner la guerre, loin s'en faut. Cela permet de passer à une autre étape. En insistant sur l'annihilation, c'est-à-dire tuer de nombreux ennemis sans subir soi-même des pertes comparables, Schlieffen visait directement le résultat final. Schlieffen veut détruire le

matériau même dont se compose une armée. Si Schlieffen pouvait encercler la totalité de l'armée ennemie, il n'y aurait pas de poursuite, l'ennemi ne pourrait provoquer une seconde bataille, il n'y aurait pas de capitulation de bonne grâce, mais une reddition sans conditions et l'ennemi n'aurait aucune envie de rouvrir les hostilités avant que le souvenir de toutes ces morts horribles se soit dissipé.

Dans la pratique, les deux modèles semblent similaires parce qu'il est rare que toute une armée ennemie puisse être enveloppée au cours d'une même bataille. Mais le modèle de Schlieffen présente une manière de parvenir à une victoire finale décisive, contrairement au modèle de Jomini. La réflexion de Jomini ne dépasse pas la conclusion de la campagne, voire de la bataille proprement dite, tandis que Schlieffen cherche à la fois la victoire tactique et la victoire stratégique. Les résultats constituent la grande différence entre les deux : Jomini vise le résultat partiel et Schlieffen, le résultat final.

Cette différence cruciale en termes de perspective explique pourquoi les

logique où un partisan de l'attrition peut affirmer être parvenu à ses fins, sauf s'il a annihilé les moyens militaires de l'ennemi. Quel est le but ultime de la manœuvre? Rompre les lignes ennemies ou, peut-être, briser la cohésion de l'armée ennemie? Et ensuite? La victoire finale est-elle pour autant acquise? Le but ultime de l'annihilation, à la suite d'un massacre ou d'une capitulation, n'appartient à aucun de ces courants d'opinions. Schlieffen ne s'intéressait pas à ces résultats partiels, mais uniquement au résultat final.

SCHLIEFFEN ET LA GUERRE-ÉCLAIR

Les idées de Schlieffen furent mises en pratique pendant la Première Guerre mondiale, avec un succès mitigé. Le plan d'invasion de la France échoua. Comme l'avait prévu Schlieffen, les Français furent attirés en Alsace-Lorraine par la faible opposition d'une petite force composée de neuf divisions. Dans l'intervalle, l'aile droite chargée de l'enveloppement, sept fois plus puissante que la force directement opposée aux troupes françaises, contournerait par le nord, à travers la

1939, la Pologne faisait face à une armée d'infanterie se déplaçant lentement au centre et à des forces blindées (Panzer) à l'extrême nord et à l'extrême sud.⁴⁹ La Pologne fut écrasée entre les ailes qui exécutèrent l'enveloppement. En France, en 1940, l'aile gauche des armées anglo-françaises fut amputée par la percée à Sedan et la poussée subséquente jusqu'à Abbeville. Ses lignes de communications étant coupées, l'armée, surtout composée de troupes britanniques, fut poussée contre la Manche et détruite sur les plages de Dunkerque. Si l'opération DYNAMO avait échoué, l'armée britannique aurait été annihilée. Il fallut attendre quatre ans avant qu'une autre armée britannique ne revienne en France. Après en avoir fini avec les Britanniques, l'armée allemande se rabattit vers le sud, contourna Paris, et piégea les restes de l'armée française entre la ligne Maginot et la frontière suisse. Les généraux allemands furent satisfaits de constater que leur manœuvre rappelait beaucoup la théorie de Schlieffen.⁵⁰

En Russie, en 1941, les Allemands utilisèrent une tactique qu'ils baptisèrent « Keil und Kessel », c'est-à-

Selon les normes actuelles, Schlieffen ne pourrait être considéré comme un partisan de l'attrition ni comme un partisan de la manœuvre.

idées de Jomini incluent un volet axé sur le terrain, alors que Schlieffen est concentré de façon bien évidente sur l'ennemi. Pendant la Première Guerre mondiale, les Français, après avoir beaucoup souffert, ont adopté la stratégie suivante : « l'artillerie conquiert et l'infanterie occupe ». Il s'agit d'une technique systématique pour s'emparer du terrain. Pour s'assurer d'une campagne victorieuse selon l'opinion de Jomini, il faut gagner des points stratégiques. Schlieffen ne visait pas à s'assurer des points stratégiques, il cherchait l'enveloppement; un point sur le terrain gagnait une importance tactique ou stratégique par hasard, du fait de son plan d'enveloppement.

Selon les normes actuelles, Schlieffen ne pourrait être considéré comme un partisan de l'attrition ni comme un partisan de la manœuvre. Schlieffen soutiendrait que ces deux façons de penser sont associées aux moyens, pas aux fins, ou résultats. L'attrition est la réduction de l'efficacité militaire de l'ennemi. Il n'existe pas de point

Belgique, les fortifications françaises, derrière Paris et pousserait l'armée française contre la frontière suisse. En attirant les Français en Alsace, l'enveloppement gagnerait en profondeur. Le plan a échoué parce que Moltke « le jeune » renforça les troupes allemandes en Alsace et les Français furent obligés de maintenir leurs réserves plus profondément en territoire français. De plus, les troupes allemandes et les véhicules hippomobiles ne pouvaient se déplacer au rythme exigé par le plan et leur progression cessa en raison de l'épuisement. Cependant, en Prusse orientale, Hindenburg et Ludendorff annihilèrent la 2^e armée russe lors de la bataille de Tannenberg en utilisant les lacs de Mazurie comme système d'obstacles, comme Schlieffen l'avait fait à de nombreuses reprises dans le cadre de jeux de guerre.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, la mécanisation améliora grandement la mobilité de l'armée allemande et les idées de Schlieffen furent appliquées avec beaucoup plus de succès. En

dire « coin et chaudron » pour encercler et annihiler les armées russes.⁵¹ Les Alliés appelèrent plutôt cette tactique « la tenaille ». Les troupes allemandes livrèrent sept importantes batailles avec encerclement au cours de l'été et de l'automne 1941-Bialystock-Minsk, Smolensk, Uman, Gomel, Kiev, mer d'Azov et Briansk-Viazma-et il y eut aussi treize autres batailles de moindre envergure. Au cours de ces batailles, les Russes eurent trois millions d'hommes faits prisonniers et ils perdirent 14 287 chars, 25 212 pièces d'artillerie; en outre, un nombre indéterminé de soldats ont été tués.⁵² Ces batailles d'annihilation permirent de détruire la plus grande partie de l'armée russe à l'ouest, mais ces batailles ne furent pas pour autant décisives. Comme les Russes ne purent engager toutes leurs forces simultanément à l'ouest, les troupes allemandes ne purent jamais envelopper toute l'armée russe. Il y avait toujours, derrière, une autre armée russe qui se présentait. De plus, la réduction de ces vastes poches

n'allait pas sans pertes pour les Allemands. À la fin du mois de juillet, les Allemands avaient perdu 213 301 hommes, soit 15 pour 100 de leur effectif, et 863 chars, ce qui représentait 25 pour 100 de leurs blindés.⁵³ Comme il y avait beaucoup de poches de résistance à écraser, les Russes disposaient d'un plus grand périmètre total à partir duquel ils pouvaient détruire les troupes allemandes. Malgré les lourdes pertes infligées aux Russes, la disparité entre la Russie et l'Allemagne en termes de superficie et de capacité industrielle faisait en sorte que le taux de succès des Allemands était loin de suffire. Les renforts allemands n'arrivaient pas à compenser les pertes. Les troupes allemandes remportèrent de nombreuses victoires décisives, mais elles ne purent engager les Russes dans un combat décisif. En 1941, les Russes ne pouvaient ou ne voulaient pas engager un combat décisif et les Allemands n'arrivaient pas à en provoquer un. Les Allemands auraient pu prendre Moscou avant que l'armée russe en Sibérie, équipée de chars T-34, puisse être engagée en force. Ces faits ne discréditent aucunement les idées opérationnelles de Schlieffen; en réalité, ils tendent plutôt à les soutenir. Néanmoins, la tactique de la guerre-éclair adoptée par les Allemands entre 1939 et 1941 était basée sur l'idée de Schlieffen à propos de l'enveloppement et de

« annihiler l'ennemi selon le plan d'enveloppement suivant ». Il s'attendrait à ce que ses forces attaquent l'ennemi de la même façon que des loups affamés attaquent et dévorent leur proie. Une vision de la sorte, sa simplicité et l'absence de tout doute sur l'intention étaient « le secret de la victoire », que Schlieffen transmettait à l'état-major général. Après avoir donné à ses subordonnés des ordres de ce genre, il serait nuisible à leur mise en œuvre d'introduire un élément de doute en exigeant que les commandants subordonnés demandent l'autorisation d'attaquer. Donc, « auftragstaktik », comme méthode de mise en œuvre, découle logiquement et de façon évidente du concept opérationnel de Schlieffen et, avant lui, de Moltke. Cette méthode était si évidente, en fait, que les Allemands n'ont jamais pensé à lui trouver un nom.

Les définitions de la guerre de manœuvre présentées par les défenseurs de cette tactique, sont philosophiquement faibles et elles constituent des obstacles à la compréhension.⁵⁵ Une bonne définition de la guerre de manœuvre consiste à dire qu'il s'agit d'une guerre caractérisée par des efforts visant à envelopper les forces ennemies dans le but de les annihiler. La guerre de manœuvre en est venue à désigner un système ou un courant d'opinions axé

l'ennemi est puissante, plus le résultat est décisif. La résistance à l'enveloppement est tellement instinctive qu'il faut tromper l'ennemi pour pouvoir l'envelopper. Un moyen de tromper l'ennemi consiste à l'amener à attaquer une force servant d'appât. Une autre technique est de maintenir l'ennemi en place en lançant une attaque frontale pendant l'exécution de l'enveloppement. Il n'existe toutefois aucune règle sur la façon de procéder à l'enveloppement; la méthode dépend de l'habileté du commandant et des circonstances de l'opération. Comme l'issue de la bataille est déterminée par les forces chargées de l'enveloppement-et comme plus l'enveloppement est prononcé, plus le résultat est décisif-la force qui retient l'attention de l'ennemi doit être juste assez importante pour s'acquitter de cette tâche. Si les forces ennemies sont trop importantes pour pouvoir être complètement encerclées, un des côtés peut être condamné par un obstacle, comme un plan d'eau ou la frontière d'un pays neutre.

L'enveloppement de l'ennemi est indissociable de l'idée d'annihilation. L'enveloppement n'exige pas d'attaquer la position de l'ennemi et de la prendre au corps à corps si besoin est. La force ennemie est annihilée par un feu concentrique mortel. Pour que l'enveloppement soit

L'annihilation de l'ennemi met un terme aux opérations militaires de part et d'autre.

l'annihilation. La raison pour laquelle les Allemands n'ont jamais pensé qu'avec la guerre-éclair ils venaient de créer quelque chose de nouveau tient en un mot : la mécanisation; les chars et les avions constituaient simplement de meilleurs outils qui permettaient de mieux appliquer les concepts opérationnels de Schlieffen, c'est-à-dire que les mêmes résultats s'obtenaient avec des moyens améliorés. La guerre de manœuvre, qui place au premier rang la guerre-éclair, découle de la fascination pour une méthode tactique reposant sur les concepts opérationnels du maréchal Alfred comte von Schlieffen.⁵⁴

CONCLUSION

Si Schlieffen devait rédiger un ordre d'opération aujourd'hui, son énoncé de mission se lirait invariablement comme suit :

sur une méthode tactique dénuée de but final. Comme il n'y a pas de but final, il devient possible d'entendre des choses comme « appliquer les principes de la guerre de manœuvre aux opérations autres que la guerre (OAG) ». Si la guerre de manœuvre incluait d'office, comme but final, l'annihilation de l'ennemi, le fait d'en appliquer les règles aux OAG signifierait l'application de la solution « Schlieffen » aux missions de maintien de la paix!

L'enveloppement est l'une des grandes méthodes permettant de remporter la victoire au combat. Elle s'est montrée efficace peu importe l'époque, le lieu et les adversaires en présence.⁵⁶ Pour que l'enveloppement soit réussi, il faut que le gros des forces et les réserves se trouvent au niveau des ailes ou derrière celles-ci. Plus la force qui parvient sur l'arrière de

couronné de succès, il faut, à la fin, que la force ennemie soit engagée de toutes parts. Pour ce faire, les éléments de combat doivent progresser et manœuvrer pendant toute la durée des combats afin de maintenir le tir d'efficacité sur l'ennemi.

Comme l'ennemi est annihilé par le feu, aucun élément de combat n'est purement un élément de mouvement ou purement un élément de tir. Pour être efficace lors d'un enveloppement, chaque élément de combat doit être capable de feu et de mouvement. Un élément de tir qui ne peut manœuvrer n'est pas beaucoup plus utile qu'un élément de manœuvre qui ne peut faire feu efficacement.

L'enveloppement de l'ennemi n'est pas toujours facile à obtenir. Il faut un Hannibal d'un côté et un Terrentius

Varro de l'autre.

Les opérations militaires prennent fin quand l'ennemi est annihilé. Le terme « annihilation » renferme à la fois les notions de massacre et de capitulation. Le terme « capitulation » suppose une certaine acceptation du destin. Pas le mot « capture ».

Le travail du soldat n'est pas de conclure la paix; la paix relève de la politique. Sa tâche est de créer les conditions favorables pour ses chefs politiques lorsque viendra le temps de négocier la paix. La situation la plus avantageuse existe lorsque le pouvoir politique est en mesure d'imposer les termes de la paix et quand l'ennemi n'est plus en mesure de

s'opposer à la volonté de ce pouvoir politique. Si l'armée d'une puissance ennemie est annihilée, cette puissance n'est plus en mesure de résister militairement; c'est pourquoi l'annihilation doit être le but visé par le commandant militaire. Des considérations politiques peuvent pousser le pouvoir politique à ordonner à son armée de ne pas viser l'annihilation.

La cohésion est la propriété qui fait qu'une armée peut agir comme un tout en vue d'atteindre un objectif défini. Cette propriété peut exister à un degré plus ou moins prononcé. Quand la cohésion disparaît, l'armée est considérée comme détruite car elle ne peut plus agir comme un tout. Ce qui

subsiste n'est plus une véritable armée, même s'il se peut que les troupes restantes se regroupent pour former une nouvelle armée. Une armée est annihilée quand, en plus de perdre sa cohésion, une forte proportion des soldats qui la composent sont tués.

L'annihilation de l'ennemi met un terme aux opérations militaires de part et d'autre.



NOTES

1. Alfred von Schlieffen, *Military Writings*, Traduit par Robert T. Foley, Frank Cass Publishing, Londres, 2003. Voir aussi Jehuda Wallach, *The Dogma of the Battle of Annihilation*, Greenwood Press, Westport Conn, 1986; Alfred von Schlieffen *Cannae Studies*, ouvrage traduit et publié par la Command and General Staff School Press, Ft Leavenworth Kansas, 1931; Arden Bucholz *Moltke, Schlieffen, and Prussian War Planning*, St. Martin's Press, 1991.
2. James S. Corum *The Roots of Blitzkrieg* University Press of Kansas, 1992. Lire aussi l'introduction de Cannae Studies et Matthew Cooper, *The German Army 1933 – 1945*, Scarborough House Publishers, 1978. Un thème des travaux de Cooper et de Wallach est que l'armée allemande n'a appliqué aucune nouvelle doctrine opérationnelle pendant la Seconde Guerre mondiale; elle a simplement eu recours à la doctrine transmise par Schlieffen. En passant, il faut souligner que les Allemands n'étaient pas des bâtisseurs de systèmes philosophiques. Ils avaient une doctrine, mais ils n'étaient pas « doctrinaires » pour autant. Ils s'en sont tenus à la doctrine de l'annihilation non en raison d'un faux attachement au passé ou d'un manque d'imagination, mais plutôt parce que cette doctrine convenait parfaitement à la situation tactique et stratégique dans laquelle ils se trouvaient. Naturellement, comme l'annihilation est le but ultime des opérations militaires, il s'agit davantage d'un principe fondamental que d'une « doctrine ». Une doctrine peut être vraie ou fautive, mais un principe fondamental est toujours vrai, jamais faux.
3. Foley, loc. cit., p. 91 (Tactical-Strategic Problems 1896)
4. Ibid, p. 95 (Tactical-Strategic Problems 1903)
5. Ibid, p. 70 (General-Staff Ride East 1903)
6. Ibid, p. 84 (Tactical-Strategic Problems 1896)
7. Ibid, p. 94 (Tactical-Strategic Problems 1903)
8. Ibid, p. 63 (General-Staff Ride East 1903)
9. Ibid, p. 113 (Tactical-Strategic Problems 1905)
10. Carl von Clausewitz *The Campaign of 1812 in Russia* Da Capo Press, 1995.
11. Ibid, p. 210 ff (Cannae Studies)
12. Ibid, p. 212 (Cannae Studies)
13. Ibid, p. 210 – 11
14. Ibid, p. 214
15. Ibid, p. 212
16. Ibid, p. 213
17. Ibid, p. 218
18. Ibid, p. 200 (War Today — 1909)
19. Ibid, p. 211 (Cannae Studies) Italique (par moi-même).
20. Ibid, p. 214
21. Ibid, p. 34 (General Staff Ride East 1897)
22. Ibid, p. 34
23. Ibid, p. 127 (*Kriegsspiel* 1905)
24. Ibid, p. 46 (General Staff Ride East 1899)
25. Ibid, p. 46
26. Ibid, p. 42
27. Ibid, p. 53 (General Staff Ride East 1901)
28. Ibid, p. 127 (*Kriegsspiel* 1905)
29. Ibid, p. 58 (General Staff Ride East 1901) Italique (original).
30. Ibid, p. 103
31. Ibid, p. 127 (*Kriegsspiel* 1905)
32. Ibid, p. 114 (Tactical-Strategic Problems 1905)
33. Ibid, p. 127 (*Kriegsspiel* 1905)
34. Ibid, p. 98 (Tactical-Strategic Problems 1903)

35. Ibid, p. 201 (War Today — 1909)
36. Ibid, p. 166 (Memorandum 1906) Proposition quant au « plan Schlieffen »
37. Ibid, p. 33 (General Staff Ride East 1897)
38. Ibid, p. 63 (General Staff Ride East 1903)
39. Ibid, p. 80 (Tactical-Strategic Problems 1892) Italique (par moi-même).
40. Ibid, p. 94 (Tactical-Strategic Problems 1903)
41. Ibid, p. 126 (*Kriegsspiel* 1905)
42. Ibid, p. 30 (General Staff Ride East 1897)
43. Ibid, p. 126 (*Kriegsspiel* 1905)
44. Ibid, p. 127
45. Baron Antoine de Jomini, *The Art of War*, Stackpole Books, 1995. Lire aussi Vincent J. Curtis « Jomini on Battlefield Tactics » CDTAT (à paraître).
46. George S. Patton, Jr. *War As I Knew It*, Bantam Books, 1981. p. 330 (traduction) « La technique consistant à tenir l'ennemi par le nez en recourant au feu et à le frapper au derrière en recourant au mouvement demeure aussi valable aujourd'hui que lorsque j'ai écrit ces lignes il y a une vingtaine d'années et, à cette époque, cela était vrai depuis le début de la guerre.... Quand vous avez établi le contact [avec l'ennemi], maintenez-le au point de contact en recourant au feu et en utilisant le tiers des forces sous votre commandement. Le reste des troupes doit alors exécuter une large manœuvre d'enveloppement dans le but d'attaquer l'arrière de l'ennemi. L'attaque d'enveloppement doit être lancée d'abord. L'attaque frontale ne débute qu'après que l'ennemi a réagi à l'attaque d'enveloppement ». Voir aussi la page 322 : « Les batailles se gagnent par le feu et le mouvement. Le mouvement doit permettre de trouver une position d'où le feu puisse être plus efficace sur l'ennemi. Ainsi, le tir doit provenir de l'arrière et des flancs ». Dans la scène initiale du film « Patton », on voit le général Patton qui insiste sur l'annihilation et l'enveloppement.
47. Un excellent exemple d'enveloppement par une force de la taille d'un bataillon figure dans l'ouvrage de David H. Hackworth, *Steel My Soldier's Hearts*, Rugged Land Publishing, NY, 2002, pp. 353-394. Un cas d'enveloppement ayant échoué parce que les engagements n'ont pas été simultanés est exposé dans le compte rendu de la bataille d'Ap Bac (1963) : Neil Sheehan *A Bright Shining Lie*, Random House, NY 1989, pp. 212-265.
48. Foley, loc. cit., p. 138
49. Un excellent compte rendu des campagnes polonaise, française et russe figure dans : Erich von Manstein *Lost Victories*, Presidio Press, 1994.
50. Wallach, loc. cit. pp. 260 – 261.
51. Timothy A. Wray *Standing Fast: German Defensive Doctrine on the Russian Front During World War II* Combat Studies Institute Research Survey No. 5 1986, p. 33
52. Cooper, loc. cit. pp. 290 – 291.
53. Ibid, p. 311
54. Les comptes rendus philosophiques de la guerre de manœuvre abondent. Les deux plus célèbres sont les suivants : William S. Lind *Manoeuvre Warfare Handbook*, Westview Press, 1985 et Robert Leonhard, *The Art of Manoeuvre*, Presidio Press, 1994. Lind passe complètement sous silence le volet annihilation et ne s'intéresse qu'à la technique et à l'élaboration des systèmes. L'ouvrage de Leonhard constitue un exemple éloquent d'une mauvaise construction de système philosophique.
55. Cf Leonhard loc. cit. pp. 19, 161, 182.
56. Il ne peut donc y avoir aucune façon de faire la guerre fondée sur la culture. Les traits culturels apparents, en ce qui a trait aux façons de faire la guerre sont des caractéristiques accidentelles, pas essentielles. Cf Roman J. Jarymowycz *BDIAT* 4 (3) 2001, p. 60ff et *BDIAT* 2 (3) 1999, p. 48.

CRITIQUES DE LIVRES

Fields of Fire : The Canadians in Normandy

Terry Copp (University of Toronto Press, Toronto, 2003). Reliure, ISBN 0802037305.

Compte rendu de lecture de Brian Holden Reid

Depuis deux décennies, Terry Copp, professeur d'histoire à l'Université Wilfrid-Laurier et co-directeur du département d'études stratégiques et sur le désarmement, s'est acquis une réputation de chroniqueur dynamique de la participation de l'Armée de terre canadienne à la campagne du Nord-Ouest de l'Europe au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Dans son dernier livre, *Fields of Fire: The Canadians in Normandy*, Copp fait valoir que « les accomplissements des Alliés et, en particulier, de l'Armée de terre canadienne en Normandie ont été grandement sous-estimés, alors qu'on a fortement exagéré l'efficacité des Allemands ». L'auteur développe l'essentiel de cette assertion dans le chapitre d'introduction de son ouvrage, *Military History Without Clausewitz*, dont le contenu est lui-même une adaptation de l'exposé de Copp dans le cadre de la série de conférences organisées par Joanne Goodman à la University of Western Ontario. Comme le laisse entendre le titre du chapitre, Copp rejette les propos de l'un des écrivains les plus influents à s'être intéressé à la profession militaire. On comprend que l'auteur, en tant qu'historien social, le soupçonne d'être « une simple figure d'autorité parmi tant d'autres au XIX^e siècle ». Le titre suggère également la conviction de Copp que « si j'apprenais vraiment ce qui est arrivé, je saurais pourquoi les choses se sont passées ainsi ».

L'auteur porte ensuite son attention sur John A. English qui fustige les officiers généraux de notre Armée dans l'ouvrage *The Canadian Army and the Normandy Campaign: A Study of Failure in High Command*, paru en 1991. Il accuse English d'avoir jugé terne la performance des Canadiens, non pas suite à une analyse intellectuelle en profondeur ou un examen minutieux des preuves dont il fait état dans son livre, mais plutôt à cause de l'expérience militaire de English et de son exposition aux attitudes prédominantes au sein de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord et ce, avant même d'entreprendre la préparation de son étude. Copp relève également que English avait l'intention « d'employer la sagesse de Carl von Clausewitz, qui repose sur l'application de dogmes théoriques à des événements réels ». Il compare cette approche à celle de John Keegan qui a relevé des différences majeures entre ce qu'il a appris de l'étude des théories de Clausewitz sur la nature de la guerre et ce qu'il a appris de ses contacts personnels et des discussions qu'il a eues avec des hommes ayant connu le champ de bataille.

Copp examine méthodiquement le développement de la théorie dominante sur la supériorité des Allemands au combat et démontre que ses bases reposent sur la prémisse du guerrier allié réticent, endossée par l'historien américain S.L.A. Marshall, lui-même soupçonné d'avoir trafiqué la recherche à l'appui de la thèse qu'il a mise de l'avant dans

Copp a passé beaucoup de temps sur le terrain en Normandie.

Copp a passé beaucoup de temps sur le terrain en Normandie. L'étendue considérable de ses connaissances ne se dément jamais tout au long de la lecture, bien qu'on puisse parfois se demander si l'auteur ne cherche pas à infléchir le cours des événements pour qu'ils s'accordent avec sa vision plutôt que de procéder à l'inverse. Quoiqu'il en soit, il remet en question les idées reçues dans une tentative de réhabiliter la réputation de l'Armée de terre canadienne en rapport avec la campagne de Normandie. En effet, il balaié du revers de la main l'affirmation de l'historien officiel de cette armée, le Colonel Charles P. Stacey, selon laquelle Montgomery a mené une campagne de main de maître, même si son succès est dû à la supériorité numérique et matérielle, plutôt qu'à l'aptitude au combat des troupes sous son commandement. Copp réfute également l'évaluation du colonel sur la performance à son avis peu reluisante des soldats canadiens, que ce dernier explique par leur manque d'expérience au combat et l'incompétence de nombreux officiers régimentaires.

sa célèbre étude *Men Under Fire*. Copp s'en prend également à Russell Weigley. Celui-ci, dans son livre *Eisenhower's Lieutenants*, ne se contente pas de marcher dans les traces de Marshall, mais va plus loin en affirmant que « l'armée allemande pouvait prétendre au titre de meilleure au monde » en 1944. Copp s'interroge également sur la méthodologie du Colonel Trevor Dupuy, telle que postulée dans *A Genius for War* et dans *Numbers, Predictions and War*, une analyse reposant sur des « hypothèses non fondées », et suggère un manque de véracité dans l'étude charnière *Fighting Power: German and U.S. Army Performance, 1939-1945*, publiée par Martin Van Creveld en 1983, parce que celle-ci s'est inspirée des travaux de Dupuy.

Copp retrace les origines britanniques de la notion de supériorité allemande Chester Wilmot et Basil Liddell Hart qui ont comparé les qualités supérieures de général de

Montgomery « à la constante ingérence de Hitler qui paralysait le commandement allemand ». Il souligne également que Liddell Hart a été à l'origine de la croyance selon laquelle la performance au combat des soldats allemands était en règle générale supérieure à celle de leurs homologues américains, britanniques et canadiens, ce produit de l'école de pensée selon laquelle « des lions mènent des ânes ». Cette croyance a influencé le journaliste britannique Max Hastings au point où il a louangé « la gloire des armées allemandes en Normandie... » et rédigé dans le même esprit son best-seller, *Overlord: D-Day and the Battle of Normandy*.

Copp note avec justesse que, bien que le consensus sur la supériorité de l'armée allemande soit remis en question aux États-Unis, du moins en ce qui a trait à leurs forces armées, les historiens britanniques maintiennent que leurs soldats, et (surtout) les soldats canadiens, étaient mal entraînés, peu motivés et piètrement dirigés. Ses arguments sont bien organisés, mais on ne peut en dire

systématiquement ignoré Stacey lorsqu'il faisait observer que ses critiques au sujet de sa propre armée valaient tout autant pour les armées américaines et britanniques.

Copp cherche résolument à réévaluer le travail des historiens sous plusieurs angles. En premier lieu, il doit faire ressortir les erreurs que le Haut commandement allié a commises dans la conduite de la campagne. Ensuite, il doit analyser minutieusement la qualité des généraux canadiens selon les mêmes critères. Enfin, il doit montrer que la conduite de la campagne au niveau de la brigade et du régiment/du bataillon canadiens était très compétente, malgré des équipements insuffisants, une doctrine inadéquate et des généraux aux pieds d'argile. Sur cette base, il entreprend l'examen de la participation des Canadiens à la campagne, du Jour J à la fermeture de la passe de Falaise, et consacre des chapitres particuliers aux sujets suivants : l'invasion elle-même, la bataille pour la prise de la tête de pont, le combat pour la maîtrise de

homologues britanniques en raison « d'un mélange de fierté de la part des Canadiens et de désir des Britanniques de limiter leurs propres pertes », équivaut presque à accuser les Britanniques d'avoir été prêts à se battre jusqu'au dernier Canadien. Si cette assertion est le moins fondée, il devrait se donner la peine d'indiquer les sources faisant état du nombre de jours de combat de chaque division du 21^e Groupe d'armées (en particulier, les jours où elles participaient à des opérations offensives d'envergure, par opposition aux jours où elle se contentait de tenir des positions statiques), ainsi que des pertes de chacune, étant donné qu'il s'agit là d'une question très controversée. Malheureusement, ces éléments de preuve sont absents de l'ouvrage.

Son thème principal bien campé, l'auteur rate peu d'occasions de critiquer le corps des officiers généraux des Forces alliées. Par exemple, il accuse Montgomery d'avoir replié, le 27 juillet, ses forces

Les généraux canadiens reçoivent leur juste part de critiques, souvent tout à fait méritées.

autant de leur développement. Sa position se trouve également ébranlée par une série de petites erreurs factuelles irritantes, dont trois dès la première page. En effet, *The Victory Campaign*, de Stacey, a été publié en 1960, non en 1962; il ajoute systématiquement un deuxième t au nom Wilmot; enfin, il rétrograde le Général Montgomery au rang de lieutenant-général en 1944. En outre, Copp affirme, dans le premier paragraphe de *Fields of Fire*, que les observations de Stacey s'apparentaient à l'opinion associée à « la génération qui a connu la guerre du Vietnam et à la CBC », ce qui découle assurément d'une distorsion atroce des faits. Loin de moi l'idée que la thèse de l'auteur n'a aucune valeur. On peut prétendre sans crainte que l'Armée de terre canadienne ne déployait pas les pires troupes en Normandie. Par contre, elle comptait sûrement dans ses rangs l'historien le plus honnête qui soit (certains iraient même jusqu'à dire le seul historien honnête). En réalité, une majorité écrasante de critiques de l'Armée canadienne ont

Caen, l'impasse qui a suivi, les opérations GOODWOOD et ATLANTIC, l'opération mortelle SPRING et les attaques le long du corridor Caen-Falaise — l'opération TOTALIZE et l'opération TRACTABLE, incroyablement négligée dans les études — qui ont culminé avec la fermeture de la passe de Falaise. Enfin, l'auteur résume la participation canadienne à la campagne, clamant haut et fort que « l'Armée du Canada a joué un rôle sans commune mesure avec sa taille relative au sein des forces alliées ». De plus, il n'hésite pas à affirmer que « les statistiques citées à répétition montrant que les Canadiens ont essuyé des pertes plus lourdes que les divisions britanniques du 21^e Groupe d'armées, s'expliquent par un plus grand nombre de jours passés en combat rapproché et non par un échec au niveau opérationnel ou tactique ». Ce dernier énoncé, tout comme l'allégation de Copp selon laquelle les divisions canadiennes étaient forcées de se battre davantage que leurs

loin de l'extrémité est de la tête de plage, afin de poursuivre la stratégie globale de la campagne consistant à effectuer une avance générale troupes pour prendre les Allemands au piège en les acculant contre la Seine, ce qui l'a empêché d'exploiter l'occasion offerte par l'offensive mal planifiée de Hitler contre Mortain. Bien que je ne sois pas un fervent admirateur de Montgomery, je trouve que Copp exagère quelque peu lorsqu'il affirme qu'il s'agit là de sa plus grosse bourde stratégique de la guerre. Quoiqu'il en soit, Copp est en terrain beaucoup plus sûr lorsqu'il critique l'inertie et le manque de dynamisme dont a fait preuve Montgomery pendant les semaines qui lui ont été nécessaires pour fermer la passe de Falaise, ainsi que sa fâcheuse habitude de détourner les divisions dont la performance lui avait déplu vers la zone occupée par le 1^{er} Corps britannique au sud et à l'est de Caen. L'auteur s'interroge également sur certaines décisions prises par Dempsey, le commandant de la 2^e Armée britannique, et Crocker, qui dirigeait pour sa part le 1^{er} Corps

britannique. Bien que ni l'un ni l'autre ne soient au-dessus de tout blâme, les critiques de Copp vont quelques fois trop loin. Par exemple, il suggère que la précipitation de Dempsey a entraîné la débâcle à Le Mesnil-Patry, alors qu'il passe sous silence les retards inexplicables de la procédure de combat de la 3^e Division canadienne et de la 2^e Brigade blindée canadienne, dont fait état Michael McNorgan dans le chapitre intitulé *Black Sabbath for the First Hussars de son livre Fighting for Canada: Seven Battles, 1758-1945*.

Les généraux canadiens reçoivent leur juste part de critiques, souvent tout à fait méritées. Bien qu'il appuie plus ou moins Crerar, alors commandant de la 1^{re} Armée canadienne, l'auteur émet de manière générale des réserves au sujet du Lieutenant-général Guy Simonds, lequel a dirigé le 2^e Corps d'armée

niveau divisionnaire a eu de l'importance. Le commandant divisionnaire et son état-major avaient pour principale responsabilité de voir à la préparation au combat de la formation. Du point de vue de la logistique et de l'administration, les armées canadiennes étaient bien servies.[Mon emphasis.]

Si l'on met de côté l'appui tiède à Crerar et Simonds et l'absence douteuse de toute remarque sur les compétences tactiques des commandants des divisions canadiennes, peu de professionnels militaires seraient d'accord avec Copp quand il affirme que la principale responsabilité du commandant divisionnaire est de gérer les préparatifs du combat, incluant l'administration et la logistique,

décisif du commandant divisionnaire consiste à commander et à mener la seule formation de campagne qui dispose d'une combinaison permanente de toutes les armes et de tous les services, en quantités suffisantes, pour soutenir un engagement prolongé avec l'ennemi, ainsi que des ressources nécessaires pour organiser et contrôler ces forces de manière efficace, prompte et coordonnée.

Si Copp se montre trop critique envers les officiers supérieurs, il lui arrive parfois de pêcher par excès contraire en excusant la piètre performance des brigadiers et de leurs subordonnés. Dans le chapitre portant sur l'opération SPRING (p. 175), Copp fait remarquer que le Brigadier Megill, commandant de la 5^e Brigade d'infanterie canadienne, a reconnu ne

Copp se donne beaucoup de mal pour mettre en évidence les lacunes de la doctrine et du matériel britanniques et canadiens.

canadien et ses trois commandants divisionnaires. Il a peu de bien à dire à leur sujet, en particulier du Major-général Charles Foulkes, commandant de la 2^e Division d'infanterie canadienne, dont les interventions dans le cadre de l'opération SPRING équivalaient à celle d'un travailleur des postes grassement payé pour acheminer le courrier. De fait, ce nom apparaît 18 fois dans l'index de Fields of Fire; sept passages lui sont défavorables, dont certains à un degré assez prononcé; dix autres sont passages neutres et un seul lui est favorable. L'auteur a peut-être eu l'impression qu'il était allé trop loin dans sa critique des cinq commandants supérieurs présents en Normandie, puis qu'il écrit ceci en page 266 :

Bien que certains puissent être d'accord avec Stacey lorsqu'il affirme que Crerar était un commandant d'armée adéquat et que Simonds était l'égal de n'importe quel commandant de corps dans les armées alliées ou allemandes, il semble impossible de soutenir que l'un ou l'autre de ces trois commandants divisionnaires a réussi le test du combat. Il n'est toutefois pas clair dans quelle mesure cette insuffisance du leadership au

particulièrement dans les circonstances prédominantes au sein des armées britanniques et canadiennes où la prise de décisions était centralisée au plus haut niveau possible. Par exemple, au paragraphe 108 de la page 38 de document de 1943, *British Military Training Pamphlet No. 41, Part 1*, intitulé *The Tactical Handling of Armoured Divisions*, l'auteur déclare au sujet de l'action offensive que :

... le commandant divisionnaire contrôlera lui-même l'action, puisque lui seul sera en mesure d'apprécier la situation dans son ensemble et, en s'occupant de tous les composants de sa division, et de trouver ainsi un équilibre entre la nécessité de maintenir l'élan de l'attaque, pour assurer le nettoyage du champ de bataille, et celle d'établir des points d'appui protégés durant toute l'opération, sur lesquels les étapes de l'attaque sont successivement basées.

Cette directive découle peut-être directement du penchant des commandants de blindés britanniques à sauter dans leurs chars et à partir dans tous les sens, lequel avait été observé en Afrique du Nord. Elle vient pourtant étayer une vérité élémentaire selon laquelle le rôle

pas avoir suffisamment insisté pour que le Black Watch se concentre sur la protection de Saint-Martin-de-Fontenay et de May-sur-Orne, plutôt que de poursuivre l'attaque comme prévu. Copp ne peut accepter cela, puisqu'il écrit :

Si la mémoire de Megill lui est fidèle, alors son défaut d'intervenir constitue l'une des décisions les plus malheureuses qui aient été prises au cours de la bataille. Mais peut-on qualifier d'outils historiques utiles des souvenirs vieux de 45 ans et des analyses a posteriori? D'après les sources de l'époque, tout ce qu'on sait vraiment, c'est que chaque décideur, y compris Griffin (le commandant par intérim du Black Watch), était résolu à entreprendre la seconde phase de l'opération SPRING le plus rapidement possible. À 0830 h, l'opération était en cours depuis cinq heures et semblait encore offrir de nombreuses possibilités.

Il faut bien comprendre (ce qui, de toute évidence, n'est pas le cas de Copp) que la détermination à exécuter les ordres reçus ne doit jamais l'emporter sur les principes tactiques élémentaires et le jugement. Agir

autrement est une erreur. C'était une erreur à l'époque, et toutes les excuses du monde n'y changeront rien. Dans le chapitre traitant de l'opération TOTALIZE, Copp excusera une autre fois l'incompétence d'un officier supérieur, le commandant de la 4^e Brigade blindée, tout en omettant de relever les fautes professionnelles qu'il a commises plus tard au cours de la bataille.

Copp se donne beaucoup de mal pour mettre en évidence les lacunes de la doctrine et du matériel britanniques et canadiens. Par exemple, il cite, tout au long de son ouvrage, nombre d'études de recherche opérationnelle appuyant ses dires à cet égard. Comme ces études étaient habituellement faites par des scientifiques militaires oeuvrant très loin de l'endroit où se déroulaient les événements, et même si elles sont d'une grande utilité pour établir des données précises, elles ne mesurent pas de manière fiable les facteurs humains et d'autres variables incertaines. En fait, si l'on ne fait pas attention, l'analyse des seuls résultats de ces études peut mener dans des directions inattendues.

À cet égard, il semble que l'auteur de *Fields of Fire* se soit laissé prendre à ce piège. Voyez comment il arrive à la conclusion que les artilleries britannique et canadienne étaient inefficaces lors de la campagne de Normandie, et que cela a eu pour conséquence d'empêcher l'infanterie de manœuvrer contre les positions ennemies en faisant appel aux tirs et mouvements. Pour appuyer son argumentation, Copp cite des études de recherche opérationnelle portant sur la précision des tirs d'efficacité d'emblée, c'est-à-dire des tirs dirigés sur des coordonnées cartographiques sans être corrigés par un observateur, lesquelles études avaient été menées dans des conditions autres que celles qui prédominaient habituellement en Normandie. Quoiqu'il en soit, le fait est qu'on faisait appel, en pratique, à des postes d'observation d'artillerie statiques et à des officiers observateurs avancés pour corriger le tir hors cible, et comme l'artillerie n'est pas une arme de précision, étant donné qu'elle couvre de grandes portions de terrain, sont tir peut quand même être efficace, même si le point moyen des impacts est décentré par rapport à l'objectif.

Qui plus est, les Allemands ont été écrasés, au propre comme au figuré, simplement parce que les Alliés étaient capables de demander et de fournir d'importantes concentrations de tirs d'artillerie nourris et il ne fait aucun doute qu'ils auraient contesté vigoureusement l'hypothèse selon laquelle notre artillerie était inefficace.

Dans son analyse du second groupe d'études, Copp fait remarquer avec justesse que les avions tactiques de l'époque se sont révélés d'une grande inefficacité à jouer le rôle dans lequel l'Armée de terre s'attendait à ce qu'ils apportent leur plus grande contribution, c'est-à-dire, dans ce que l'on pourrait appeler l'appui aérien rapproché des forces au sol. (Nonobstant cette inefficacité, il y a fort à parier qu'aucun soldat allemand ne s'est jamais porté volontaire pour servir de cible à une frappe aérienne.) Il existait pourtant différents moyens de pallier cette lacune. En fait, les Américains avaient introduit de tels moyens au sein de leurs forces aériennes tactiques, mais ces méthodes avaient été rejetées par les commandants de la RAF, donnant l'impression à plus d'une occasion que l'indépendance de la force aérienne avait presque pris le pas sur l'objectif de vaincre les forces terrestres allemandes. La situation était encore aggravée par les relations entre Montgomery et le Maréchal de l'air Coningham, commandant de la 2^e Force aérienne tactique. L'auteur n'exagère rien lorsqu'il écrit que Coningham s'est mis à détester Montgomery après avoir servi sous ses ordres en Afrique du Nord.

De toute façon, la reconnaissance armée, qui consistait à bombarder les zones arrières, ne semblait pas vraiment valoir la peine si on se fie aux maigres résultats obtenus. Il aurait parfois suffi qu'une escadrille de quatre Typhoons survole à point nommé la zone de combat pour avoir un effet immédiat sur le moral et l'énergie des troupes, mais les chasseurs-bombardiers étaient trop occupés à chasser les transports allemands sur des routes situées loin du front. La seconde phase de l'opération TOTALIZE constitue un exemple frappant du manque de coopération entre les forces terrestres et aériennes. Un certain nombre de

présumées positions allemandes se trouvaient trop près de nos propres troupes pour qu'il soit possible de les attaquer en toute sécurité à l'aide de bombardiers lourds et, dans les jours précédents l'opération, l'état-major de Simonds avait demandé à maintes reprises que l'aviation tactique attaque ces positions. Il est très évident que le commandement de la force aérienne n'en a fait qu'à sa tête, non seulement à la lecture des archives allemandes où l'ennemi note avec incrédulité qu'il n'y avait pas l'ombre d'un seul chasseur-bombardiers dans les environs, mais également à l'étude du journal des opérations de la 2^e Force aérienne tactique, où l'on peut lire que l'effort principal aérien du 8 août consistait plutôt à attaquer les convois sur la Seine et à effectuer des missions de reconnaissance armée dans les zones arrières des positions allemandes, tandis que le peu d'appui aérien rapproché mis à la disposition des forces terrestres était partagé entre la 1^e Armée canadienne et la 2^e Armée britannique.

Bien que l'on puisse accuser Crerar, Simonds et leur état-major de ne pas avoir compris que la puissance aérienne ne pouvait être ni garantie ni fournie en temps opportun au même titre que le feu de l'artillerie, l'intransigeance des commandants supérieurs de la force aérienne n'a certainement pas aidé la cause. (Une telle attitude ne s'était pas répandue jusqu'au niveau des escadres et des escadrons, dont les équipages ont accompli leurs tâches périlleuses avec une compétence et une bravoure remarquables.) L'apport global de la 2^e Force aérienne tactique à la campagne de Normandie nécessite de toute évidence une analyse plus approfondie, et il faut louer Copp de s'être interrogé à ce sujet.

Des raisons d'espace m'empêchent d'examiner en détail chaque chapitre de *Fields of Fire*, mais l'analyse de certaines conclusions auxquelles Copp arrive dans le chapitre intitulé « Falaise », où il est question de l'opération TOTALIZE, suffira à illustrer les forces et les faiblesses de son travail. TOTALIZE a été la première opération organisée par la 1^e Armée canadienne, un fait dont l'importance a été négligée par la plupart des historiens. De fait, les

aspects plus « attrayants » de la bataille, comme le fait que c'était la première fois que des véhicules blindés ont servi à transporter les fantassins vers l'avant et à pénétrer les positions de défense ennemies, ainsi que le remplacement de l'artillerie massive par les bombardiers lourds, ont occulté dans une large mesure un examen objectif de la bataille, sans parler de la pléthore d'erreurs que recèlent les ouvrages publiés sur ce sujet.

Malheureusement, *Fields of Fire* ne fait pas exception. Pour résumer succinctement, l'opération TOTALIZE, telle qu'elle a été menée, comportait deux phases et visait à percer les défenses allemandes de part et d'autre de l'autoroute reliant Caen à Falaise. Dans la première phase, des brigades d'infanterie, composées de compagnies de fusiliers transportées dans des transports de troupes blindés, des transporteurs universels et des autochenilles, ainsi que deux brigades blindées, devaient pénétrer les lignes de défense ennemies sous le couvert de la noirceur et se diriger vers leurs objectifs finals, appuyées par un barrage d'artillerie et des attaques de bombardiers lourds afin de fermer les flancs. Dans la seconde phase, deux divisions blindées avaient pour mission de traverser les positions établies au cours de la première phase et d'avancer vers leurs objectifs finals au nord de Falaise, de part et d'autre de la route reliant cette localité à Caen. Plutôt que d'attendre l'arrivée de l'artillerie en appui dans cette phase, le Général Simonds a préféré substituer des bombardiers lourds aux canons pour attaquer ce qu'il avait identifié comme étant la deuxième ligne de défense allemande. Avant d'aller plus loin, je souligne de nouveau que l'opération avait pour but de pénétrer dans les positions ennemies de part et d'autre de la route entre Caen et Falaise, et non pas de prendre cette dernière localité — bien que cet objectif ait été atteint par la suite — et certainement pas de fermer la passe de Falaise afin de prendre les armées allemandes au piège. En réalité, la passe n'existait même pas au moment où l'opération a été planifiée, et Eisenhower n'a pris la décision d'abandonner la stratégie consistant à prendre les armées allemandes au piège en les acculant contre la Seine en faveur d'un enveloppement restreint

dans la zone de Falaise, que lorsque la seconde phase de l'opération TOTALIZE était déjà en cours.

D'un point de vue positif, Copp relève qu'on a accordé au fil des ans beaucoup trop d'importance aux divers comptes rendus de la bataille de Kurt Meyer qui a commandé la 12^e Division de panzers SS pendant l'engagement. Meyer est considéré comme un commandant divisionnaire exceptionnel doué de l'étrange faculté d'apparaître au bon endroit précisément au bon moment, et de prendre ensuite les mesures qui, plus souvent qu'autrement, permettaient de redresser la situation. Toutefois, il omet délibérément de faire état de l'apport des autres formations allemandes ayant participé à la bataille, en particulier la 89^e Division d'infanterie, de manière à embellir l'héritage de ses jeunes soldats dont la plupart ont trouvé la mort ou ont été blessés en Normandie. Copp ne se trompe pas lorsqu'il accuse Meyer d'avoir mal rapporté les faits, faussant et déformant ainsi toute interprétation subséquente de la bataille. Certes, il est clair que les études de l'opération TOTALIZE ont souvent souffert d'un système de deux poids deux mesures. D'une part, même les plus petites fautes ou malchances sont exploitées par les historiens qui cherchent à tout prix à trouver des exemples de l'incompétence et de l'infériorité tactique des Alliés. D'autre part, la contre-attaque montée par la 12^e Division de panzers SS et de chars Tigre du 101^e bataillon de chars lourds SS qui, mal coordonnée et piètrement exécutée, a été défaite haut la main, en plus d'entraîner de lourdes pertes, a échappé à toute forme de critique. Il en va de même de l'incapacité de Meyer d'identifier la menace que posait sur son flanc gauche l'avance alliée vers Hautmesnil. En effet, la prise de ce hameau par le régiment des Argyll and Sutherland Highlanders of Canada et l'escadron C du South Alberta Regiment a forcé ses troupes à abandonner leur position d'arrêt avant et à se désengager à la hâte et dans un certain désordre sur les hauteurs, juste au nord de la rivière Laison.

En contrepartie, Copp commet une erreur dans sa description des forces de la première phase. Il écrit en effet à la page 198 que les quatre colonnes à

l'attaque étaient toutes organisées de la même façon, c'est-à-dire avec une force de franchissement constituée de deux troupes de chars Sherman, deux troupes de chars à fléau, ainsi qu'une troupe de véhicules blindés du Génie, suivie d'une force d'assaut constituée de Sherman, elle-même suivie d'un bataillon d'infanterie embarqué et d'autres chars fermant la marche à titre de force de forteresse. En fait, la composition des quatre colonnes, deux britanniques et deux canadiennes, variait considérablement. D'est en ouest, on retrouvait d'abord une première colonne comprenant un régiment blindé et un bataillon d'infanterie embarqué. La deuxième colonne, immédiatement à l'ouest de la première, était identique, sauf qu'elle était suivie d'un second tandem régiment-bataillon disposé semblablement à l'arrière du premier. Si l'on poursuit vers l'ouest, on arrive dans le secteur canadien où l'organisation décrite par Copp avait été effectivement adoptée; il y avait la troisième colonne formée d'un escadron blindé suivi du régiment blindé de reconnaissance de la division embarqué dans ses propres véhicules de transport universels. La quatrième colonne, celle qui se trouvait la plus à l'ouest, comptait en réalité trois sous-colonnes secondaires, disposées en parallèle et constituées chacune d'une force d'assaut et de franchissement basée sur un escadron de chars et un bataillon embarqué. Le reste de la colonne principale se composait d'une force de forteresse constituée d'un régiment blindé, moins un escadron (qui se trouvait dans la troisième colonne), et d'éléments des quartiers généraux de la 2^e Brigade blindée canadienne et de la 4^e Brigade d'infanterie canadienne. (Force de franchissement, force d'assaut et force de forteresse étaient des termes employés à l'époque dans les manuels de tactique traitant des attaques délibérées contre une position préparée.) Chaque colonne comprenait des chars à fléau et des véhicules blindés d'assaut, ainsi que diverses armes d'appui, comme les canons antichars, les mortiers lourds et les mitrailleuses moyennes, ainsi que, bien évidemment, les incontournables officiers d'observation avancés.

Dans ses efforts pour disculper une 2^e Division d'infanterie canadienne

incomplète qui, à mon avis, a été tout à fait admirable, Copp affirme à la page 196 que la 51^e Highland Division, l'autre division de la première phase, était « reposée, revigorée et prête pour l'action », à l'inverse de la division canadienne qui souffrait d'un manque de renforts d'infanterie. Bien qu'on ne puisse nier que le nouveau commandant divisionnaire de la 51^e avait su fouetter l'ardeur de ses troupes, il était encore aux prises avec les mêmes problèmes d'effectifs que les armées britanniques et canadiennes en Normandie. Cette pénurie d'effectif est exposée très clairement aux pages 40 et 54 du livret de l'Armée britannique du Rhin, *Totalize Battlefield Tour*, (dont Copp fait mention dans les notes en fin de chapitre); en effet, certains bataillons d'infanterie de la division s'étaient réorganisés en trois compagnies afin

mais la situation ne s'est répétée dans aucune autre formation du 2^e Corps canadien ni, plus particulièrement, au sein des deux divisions les plus touchées par les modifications en question. La 1^{re} Division de blindés polonaise du Major-général Stanislaw Maczek est arrivée à temps à ses nouvelles zones de rassemblement avancées et ce, en respectant l'articulation et l'ordre de marche convenus, même après un long mouvement routier depuis les environs de Bayeux et en dépit de ce qui s'est avéré un changement à peu près complet de sa mission et de ses tâches. Pour sa part, la 2^e Division d'infanterie canadienne du Major-général Charles Foulkes se retrouvait soudainement avec une tâche supplémentaire de brigade qui consistait à établir une base sûre autour de Bretteville-sur-Laize; malgré tout, il est parvenu à accomplir toutes les tâches qui lui avaient été

des 12 cartes, bien que parfaitement adaptée aux recueils grand format sur papier glacé, ne donne pas d'aussi bons résultats sur le papier plus grossier d'une publication sous forme de livre. Voilà qui est très malheureux, puisque lesdites cartes contiennent beaucoup de renseignements. On se prend à souhaiter que l'éditeur, University of Toronto Press, ait tenu davantage compte des besoins du lecteur.

Même si j'ai mis en évidence un certain nombre de faiblesses dans le livre, je ne veux pas enlever tout mérite à cet ouvrage. En tentant, grosso modo, de faire abstraction du Haut commandement britannique et canadien (ainsi que, à quelques exceptions près, de tous les comptes rendus allemands peu flatteurs) Copp adopte une méthodologie qui équivaut à brosser un tableau positif de la situation économique en évitant de

Copp mérite nos remerciements pour avoir tiré ce que, nous espérons, ne sera que la première salve d'un débat renouvelé sur la performance de l'Armée de terre du Canada en Normandie.

de pouvoir compter sur des sections de sept hommes, alors que d'autres avaient conservé intactes leurs quatre compagnies, chacune ne comptant que deux pelotons et un groupe d'appui de sept ou huit hommes équipés du mortier de deux pouces et des mitrailleuses légères Ben du troisième peloton démantelé.

Alors qu'il s'attarde à l'opération TOTALIZE, l'auteur fait également erreur lorsqu'il blâme les modifications apportées au plan et communiquées aux commandants divisionnaires à 1000 h, le matin du 6 août, ou 37 heures avant l'Heure H, pour les retards qu'elles auraient occasionnés dans le déroulement de la procédure de combat de la brigade blindée de la 4^e Division blindée canadienne. Il écrit en effet à la page 194 que « les modifications ont été expliquées aux commandants divisionnaires au cours d'une conférence tenue le 6 août à 1000 h. Cela ne laissait pas beaucoup de temps pour donner un briefing adéquat aux officiers subalternes. » Il est vrai que la brigade a éprouvé des problèmes au niveau des préparatifs,

confiées, quoique avec un certain degré de difficulté. Par conséquent, on ne peut arriver qu'à la conclusion suivante : puisque les autres formations du corps, y compris la 10^e Brigade d'infanterie canadienne, c'est-à-dire l'autre brigade de la 4^e Division blindée canadienne, ont pu terminer leurs préparatifs en temps opportun, il faut reconnaître que c'est le commandant de la 4^e Brigade blindée canadienne, le Brigadier E.L. Booth, qui a été responsable des ratés dans le déroulement de la procédure de combat. En effet, il n'a donné ses ordres à ses commandants subordonnés que le 7 août à 1000 h, pour ensuite convoquer inutilement un autre groupe d'ordres de la brigade à 1800 h, soit cinq heures avant l'Heure H de la première phase de l'opération et six heures et demi avant que sa brigade ne doive se mettre en marche vers sa zone de rassemblement avancée, laquelle se trouvait derrière la route reliant Saint-André-sur-Orne et Hubert-Folie.

En ce qui a trait aux aspects plus techniques du livre *Fields of Fire*, la méthode retenue pour la présentation

parler des secteurs d'activités sous-performants. Il est évident que Copp réussit à soulever d'importantes questions à propos des idées reçues sur la performance des Canadiens au cours de la campagne de Normandie, mais il est bien dommage que ses assertions douteuses et sans fondement, tout comme les nombreuses erreurs factuelles qu'il commet tout au long de son livre, distraient le lecteur de son argument principal. En revanche, Copp mérite nos remerciements pour avoir tiré ce que, nous espérons, ne sera que la première salve d'un débat renouvelé sur la performance de l'Armée de terre du Canada en Normandie.



Peewees on Parade: Mémoires de guerre d'un (et petit) soldat.

Propos de John A. Galipeau recueillis par Pattie Whitehouse (Toronto, Robin Brass Studio, 2002), 264 pages, dont 5 cartes et 50 photographies. Format livre de poche : 24,95 \$CAN.

Compte rendu de lecture du major G.R. Hall

Si vous vous intéressez à l'histoire militaire, ce livre ne s'adresse pas à vous. De toutes façons, John Galipeau n'avait nullement l'intention d'écrire un livre d'histoire. Il voulait plutôt raconter le quotidien, l'entraînement et la guerre tels que vécus au sein d'un peloton du South Alberta Regiment (SAR). À ce titre, M. Galipeau atteint son but et nous raconte une tranche de sa vie dans un livre intéressant.

À l'origine, le South Alberta Regiment était un bataillon d'infanterie formé au début de la Seconde Guerre mondiale. Il était articulé autour de cinq régiments de milice, à savoir : le SAR lui-même, le Edmonton Fusiliers, le 19^e Alberta Dragoons, le 15^e Alberta Light Horse et le Calgary Regiment (chars). Son rôle passe par la suite de l'infanterie à l'arme blindée et c'est en cette qualité qu'il combattrait en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne.

Le livre suit un ordre chronologique et s'ouvre sur la description de la vie d'adolescent que menait M. Galipeau à la fin de la Grande Crise (1939). Dans les quatre chapitres suivants, il s'attarde sur la formation du SAR, son enrôlement en juin 1940 et son instruction initiale à Edmonton et à Dundurn en Alberta, qui se poursuivra Nanaimo en Colombie-Britannique jusqu'en mai 1941. C'est cette portion qui nous fait comprendre le titre donné au livre *Peewees On Parade* (traduit librement : Rassemblement de peewees). L'Armée de terre utilisait alors (et c'est toujours le cas) un drill de rassemblement pour amener les soldats à former les rangs de la formation. Un tel exercice repose sur l'alignement des soldats selon la taille (les plus grands à droite). Puis, la magie de l'exercice opérant, ces derniers se retrouvent aux extrémités des rangs et les plus petits au centre. Les pelotons du South Alberta

Regiment avaient été organisés, à l'origine, en prélevant des blocs de soldats. C'est ainsi que tous les plus grands se retrouvaient dans le même peloton, alors que les plus petits (moins de 5'3") en formaient un autre, soit le 12^e peloton de la compagnie B. Les membres du 12^e peloton ont donc basé leur identité et leur cohésion en tant que groupe sur leur petite taille. Après qu'un sous-officier a ordonné la formation en vue du rassemblement en utilisant le surnom *peewee* pour désigner les soldats du 12^e peloton, ceux-ci ont décidé de conserver ce sobriquet pour marquer fièrement leur appartenance au peloton. L'auteur faisait partie de ce peloton de « *peewees* ».

Après l'entraînement de base, le South Alberta Regiment se rend à Niagara Falls, en Ontario, pour assurer la protection de points vitaux, tels que les canaux, les aiguillages du réseau d'énergie et les lignes de chemin de fer. Il se rend ensuite à Debert, en Nouvelle-Écosse, où il devient un élément d'infanterie de la 4^e Brigade blindée du Canada. En janvier 1942, le SAR passe de l'infanterie à l'arme blindée (chars) et prend le nom de 29^e Régiment blindé du Canada. C'est à cette époque que l'auteur devient radiotélégraphiste-chargeur.

En août 1942, la brigade se rend par bateau en Angleterre. Elle s'entraîne à Headley (au sud de Londres) et à Aldershot avec les chars Ram canadiens et par la suite avec les Sherman. Le régiment devient le 29^e Régiment de reconnaissance blindé du Canada de la 4^e Division blindée canadienne. En juillet 1944, le South Alberta Regiment arrive en France où il met pied à terre à Coursuelles-sur-Mer et prend part aux combats en vue de fermer la passe de Falaise. Le régiment participe aux combats dans le village de Saint-Lambert-sur-Dives, ce qui vaut la croix Victoria au commandant d'escadron. La photographie reproduite en page 171 montre les résultats de cette opération

et est une image très connue de la campagne de la passe de Falaise.

Les *Peewees* franchissent ensuite la frontière de la Belgique pour aller aider au nettoyage de l'estuaire de l'Escaut. M. Galipeau garde un souvenir impérissable des visages des Belges exprimant leur joie d'être enfin libérés, mais demeure marqué par l'horreur des séquelles de la privation de nourriture après l'occupation allemande. On retrouve la même atmosphère alors que le régiment se rend en Hollande : la joie illumine toujours le visage des libérés malgré la faim et la misère qui les accablent. C'est au début de la campagne de Hollande que l'auteur, même s'il n'est encore que simple caporal, est fait chef d'équipage d'un char. En février 1944, le régiment pénètre en Allemagne et change de statut : il n'est plus libérateur, mais envahisseur. Après avoir combattu à la passe de la Hochwald (opération BLOCKBUSTER), les *Peewees* rentrent en Hollande pour se réarmer et se réorganiser. L'auteur est alors promu sergent et devient commandant adjoint d'une troupe de chars en vue du franchissement du Rhin. Il conservera ce grade jusqu'à ce que le SAR soit stoppé par le canal Kustin.

À la fin de la guerre, le South Alberta Regiment rend ses chars en Hollande. L'auteur revient chez lui au Canada en octobre 1945 et est rapidement libéré du service militaire. Par la suite, il retournera trois fois en Europe : dans les années 1950, en 1992 et en 1995, cette fois en vue de participer aux célébrations commémoratives dans le cadre du 50^e anniversaire de la fin des hostilités.

Les 56 photographies agrémentent le récit, et les quatre cartes, tirées pour la plupart des archives d'unité du SAR, sont pertinentes et faciles à lire. Le lecteur trouvera à la page 147 une excellente reproduction d'un dessin technique du char Sherman.

Dans l'ensemble, le livre a été rédigé de manière à le rendre intéressant, non seulement aux yeux du vétéran ou du soldat en service, mais également pour le lecteur qui n'a aucune expérience militaire. Il dépeint avec justesse la vie de soldat plutôt que celle du sous-

officier ou de l'officier. Pour ceux qui s'intéressent au Corps blindé royal canadien, le livre offre une perspective intéressante de la vie de l'homme d'équipage de char pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est pourquoi je vous en recommande la lecture.

Le Major Hall est directeur adjoint du centre de simulation de l'Armée de terre, à Kingston en Ontario.

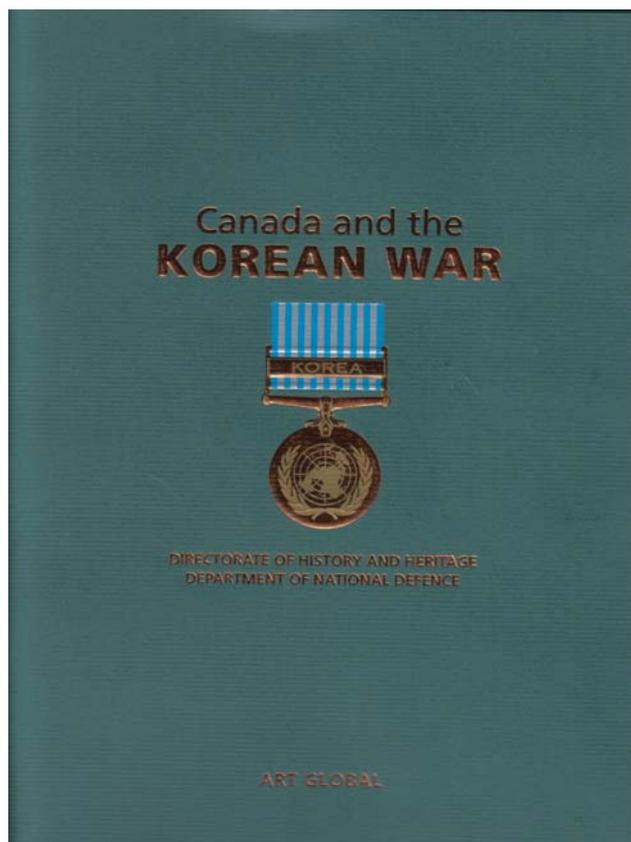


Souvenirs de Corée : l'expérience de l'Armée canadienne lors de la guerre de Corée

Dissertation critique par le Major Howard G. Coombs, CD

Au cours de la dernière année, quelques études sur l'expérience canadienne pendant le conflit coréen ont été publiées. Bien que de format et de style différents, ces livres se ressemblent du fait qu'ils font appel à de nombreuses sources pour examiner froidement les événements survenus il y a cinquante ans. Ces ouvrages, combinés aux versions officielles comme *Singulier champ de bataille : les opérations en Corée et leurs effets sur la politique de défense du Canada*¹ de Wood, le rapport no 62 du quartier général de l'Armée de terre (QGAT), Participation du Canada à la guerre de Corée, partie I : 25 juin 1950 – 31 mars 1952, et le rapport no 72, Participation du Canada à la guerre de Corée, partie II : 1^{er} avril 1952 – 31 juillet 1953, constituent une bibliographie moderne complète sur la participation de l'Armée canadienne à la guerre de Corée. Le lecteur peut ainsi relever ce qui, avant, étaient des lacunes dans le corps historiographique portant sur les opérations de l'Armée canadienne pendant la guerre de Corée.

William Johnston, dans *A War of Patrols: Canadian Army Operations in Korea*,² évalue différemment des ouvrages traditionnels les capacités respectives de la Force spéciale formée et déployée hâtivement et des unités d'exploitation et de remplacement, ces dernières étant dirigées, pour la plupart, par des officiers et des sous-officiers de la Force régulière comptant beaucoup d'années de service. Johnston, historien de la Direction — Histoire et patrimoine du ministère de la Défense nationale, montre que les chefs de la Force spéciale étaient actifs et dynamiques et qu'ils n'ont pas été imités en cela par les réguliers qui ont suivi; d'où les effets négatifs sur la performance tactique de la 25^e Brigade canadienne en 1952 et 1953. Loin d'être des groupes d'aventuriers amateurs comme on a tendance à le croire, les unités de la Force spéciale ont été dirigées de façon professionnelle par des chefs ayant une bonne expérience de la Seconde Guerre mondiale et une bonne compréhension de la profession de militaire, alors que les unités subséquentes ont été dirigées par des officiers qui, pour diverses raisons, ne possédaient

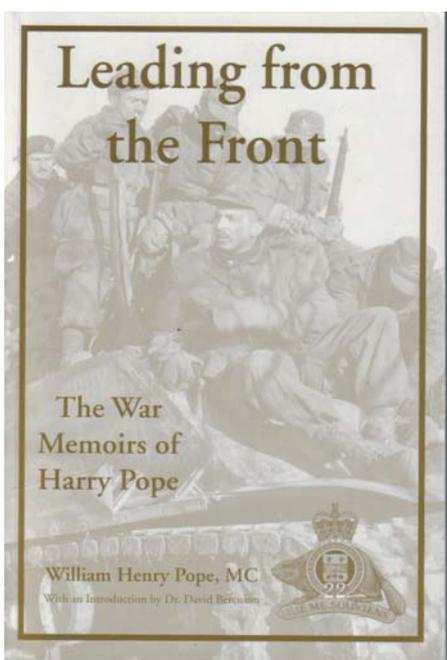


ni les connaissances ni l'attitude requises pour dominer l'ennemi.³

Sous certains rapports, William Henry Pope appuie les arguments de Johnston dans *Leading from the Front: The War Memoirs of Harry Pope*.⁴ Pope, officier ayant servi tout au long de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée avec le Royal 22^e Régiment (R22^eR), rend admirablement compte de son service au cours des deux guerres et de la période entre ces guerres. Les mémoires de cet officier intelligent au franc parler revêtent une certaine importance pour les personnes intéressées par la participation du Canada au conflit en Corée puisque Pope a servi dans les 2 et 3 R22^eR et rédigé une célèbre note de service faisant état des lacunes dans les procédures

d'opérations défensives et de patrouille des canadiens.⁵ Dans son analyse, transmise au Brigadier Jean V. Allard, son commandant de brigade, Pope attribue implicitement ces lacunes à un leadership laissant à désirer ou à l'inexpérience des chefs. Sur le plan tactique, les chefs doivent être capables de s'adapter et d'innover; cette exigence est clairement énoncée par Pope dans le contexte coréen.

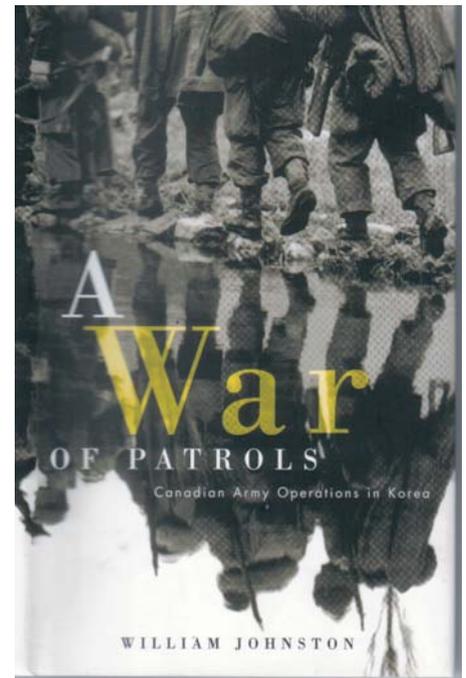
Brent Watson, dans *Far Eastern Tour: The Canadian Infantry in Korea 1950*⁶, présente l'expérience du fantassin et offre un point de vue différent de celui de Johnston et de Pope. Il a écrit l'histoire sociale des combattants canadiens, depuis la mobilisation et le recrutement jusqu'à l'entraînement préparatoire, au déploiement, à l'emploi opérationnel, au redéploiement et à la démobilisation, en mettant l'accent sur le soldat; « qui doit, en fin de compte, se battre et mourir ».⁷ Toutefois, à l'encontre du virage préconisé par Johnston, Watson perpétue la légende d'une Force spéciale farouche et sans scrupules. Comme Watson a interrogé des centaines d'anciens combattants, cette légende est probablement transmise par la mémoire collective des participants, mais elle ne nuit pas à



l'examen détaillé des leçons apprises à la guerre de Corée par l'infanterie canadienne.

Comme ouvrage plus global sur les politiques nationales, la stratégie militaire et les décisions opérationnelles qui ont touché les trois services et déterminé leur emploi, la Direction — Histoire et patrimoine a publié un livre commémoratif consacré à cette guerre, *Le Canada et la guerre de Corée*.⁸ Ce travail ambitieux aborde tous les aspects majeurs du conflit coréen, et l'œuvre se lit bien. La plupart des facettes de l'expérience du Canada y sont traitées et les événements significatifs du conflit, étudiés. Bref, il s'agit d'un bon compte rendu général de la participation du Canada en Corée.

Des quatre livres susmentionnés, le plus important est celui de Johnston, *A War of Patrols*, puisqu'il apporte une nouvelle contribution à l'étude de l'expérience canadienne. Son examen approfondi et méthodique des sources primaires et secondaires dans le but de développer un point de vue nouveau sur les forces et les faiblesses des chefs et des opérations de l'Armée canadienne en Corée ajoute grandement au corps historiographique actuel sur ce sujet. En outre, Johnston réussit à illustrer une vérité qui est sans cesse revenue dans la politique nationale au cours du dernier demi-siècle : « la participation du Canada à la guerre de Corée n'était que la contribution du pays dans une situation internationale sans issue dont on ne parlait que dans les journaux. »⁹ Puisque les intérêts vitaux du pays n'étaient pas en danger, comme dans d'autres situations où il y a eu participation militaire du Canada depuis, les forces armées canadiennes ont pu se fier au recrutement volontaire pour se maintenir et, ainsi, le pays, dans son ensemble, a été peu touché. L'ensemble de la société canadienne ne se sentant pas visée, les événements en Corée ont reçu peu d'attention, et les répercussions sur l'Armée canadienne ont été minimes.



Ce manque de curiosité se reflétait dans les actions, ou plutôt dans le manque d'actions, lors de la défense passive de 1952 et 1953; quel contraste avec d'autres unités plus agressives du Commonwealth. L'objectif de Johnston consiste à rendre compte de façon complète et contextuelle des campagnes de l'Armée canadienne lors de la guerre de Corée¹⁰, et il l'atteint parfaitement.

Les récits individuels de Watson et de Pope abondent dans le même sens que l'exposé collectif de Johnston, alors que le livre de la Direction — Histoire et patrimoine établit un cadre chronologique incontournable permettant de situer les événements décrits. Plusieurs éléments du *Far Eastern Tour* de Watson rappellent le *Korea: Canada's Forgotten War*¹¹ de John Melady, entres autres divers récits de source directe comme des entrevues avec des anciens combattants, des extraits d'archives et d'autres recherches. À l'instar des récits de guerre maritime, aérienne et terrestre de Melady, Watson explique d'une main de maître et de façon détaillée le sens d'être soldat pendant le conflit coréen. Il s'agit d'une description de grande valeur pour les personnes s'intéressant aux expériences du fantassin.

L'ouvrage de Pope, spécialement le contenu sur la Corée, constitue un outil utile pour évaluer d'un œil critique le leadership, les tactiques, les techniques et les procédures du bataillon au cours des opérations défensives de moyenne à haute intensité. *Leading from the Front* met en perspective le besoin d'un entraînement agressif pour la guerre sous sa forme actuelle et d'une institutionnalisation des leçons de combat. L'auteur dénonce en quelque sorte un manque chronique d'énergie pour ce qui est de l'innovation chez les leaders militaires. Pope a des opinions très arrêtées et les présente comme si elles faisaient autorité; on doit avouer qu'elles semblent plus souvent fondées qu'autrement. *Leading from the Front*, récit provocateur qui porte à réfléchir, raconte la carrière d'un officier d'infanterie talentueux.

Le Canada et la guerre de Corée, livre basé sur une recherche approfondie, ajoute bien peu au corps de l'historiographie de la participation du Canada à la guerre de Corée, mais intègre efficacement tous les aspects du conflit. Incorporant une sélection judicieuse de cartes, de photos et de capsules historiques, il donne au lecteur général un aperçu historique facilement compréhensible et peut lui servir de texte de référence. Cependant, en raison de l'étendue des

sujets traités, l'analyse des événements s'avère superficielle et incomplète et devrait n'être utilisée que pour orienter une étude plus profonde plutôt que pour obtenir des explications définitives.

Les thèmes généraux qui se dégagent de la lecture de ces livres permettent de tirer certaines conclusions relativement à la manière dont le Canada a livré bataille lors du conflit coréen. Johnston et Pope soulignent une certaine incapacité d'adaptation et d'innovation en 1952 et 1953. Watson laisse à la réflexion du lecteur le besoin de maintenir les capacités d'un corps expéditionnaire permanent afin de satisfaire aux exigences de la politique nationale et d'éviter l'envoi de troupes mal préparées et mal équipées. De son côté, la publication de la Direction — Histoire et patrimoine démontre que les politiques sont quelquefois fondées sur les alliances et que l'enchaînement des objectifs stratégiques, des procédures opérationnelles et des fins tactiques ne se fait pas toujours selon une progression linéaire et régulière, mais peut parfois être constitué de suites disjointes de mesures ponctuelles. En outre, cette publication démontre que la force militaire n'est pas toujours déployée de manière cohérente et décisive, selon une nécessité militaire; elle est plutôt déterminée par les

besoins des autorités politiques. Tous les récits font réfléchir sur les mythes militaires, particulièrement ceux concernant le recrutement, le déploiement et l'emploi de la Force spéciale. L'ensemble de ces publications enrichit notre compréhension de la conduite du Canada dans le cadre d'opérations terrestres pendant la guerre de Corée et vaut la peine d'être lu.

Le Major Howard Coombs est aspirant au doctorat à l'Université Queen's et commandant de compagnie au Princess of Wales Own Regiment.



NOTES

1. Wood, Herbert Fairlie. *Singulier champ de bataille : les opérations en Corée et leurs effets sur la politique de défense du Canada*. Ottawa, Queen's Printer, 1966.
2. Johnston, William. *A War of Patrols: Canadian Army Operations in Korea*. Vancouver, UBC Press, 2003, 448 pages. 17 cartes et 43 photos en noir et blanc. 45,00 \$ CAN, reliure en toile. ISBN 0-7748-1008-4.
3. Idem, p. xvii — xx.
4. Pope, William Henry, MC. *Leading from the Front: The War Memoirs of Harry Pope*. Introduction par David Bercuson. Waterloo (Ontario), The Laurier Centre for Military Strategic and Disarmament Studies, Wilfred Laurier University, 2002, 242 pages. Six cartes et images, 38 photos en noir et blanc. 34,00 \$ CAN, reliure en toile ou 24,00 \$ CAN, reliure en papier. ISBN 0-9688750-2-5.
5. Idem, pp. 191 — 202.
6. Watson, Brent Byron. *Far Eastern Tour: The Canadian Infantry in Korea 1950*. Montréal et Kingston, McGill — Queen's University Press, 2002, 256 pages. 34,95 \$ CAN ou 34,95 \$ US, reliure en toile. ISBN 0-7735-2372-3.
7. Idem, p. xiii.
8. Direction — Histoire et patrimoine, ministère de la Défense nationale. *Le Canada et la guerre de Corée*. Montréal, Art Global, 2002, 158 pages. 16 cartes, photos en couleur et en noir et blanc. 39,95 \$ CAN, reliure en toile. ISBN 2-920718-85-1. Note : Aucun auteur n'est mentionné pour cette publication.
9. Johnston, William. *A War of Patrols*, p. 373.
10. Idem, p. xviii — ix.
11. Melady, John. *Korea: Canada's Forgotten War*. Toronto, Macmillan of Canada, 1983.

Lecture recommandées :

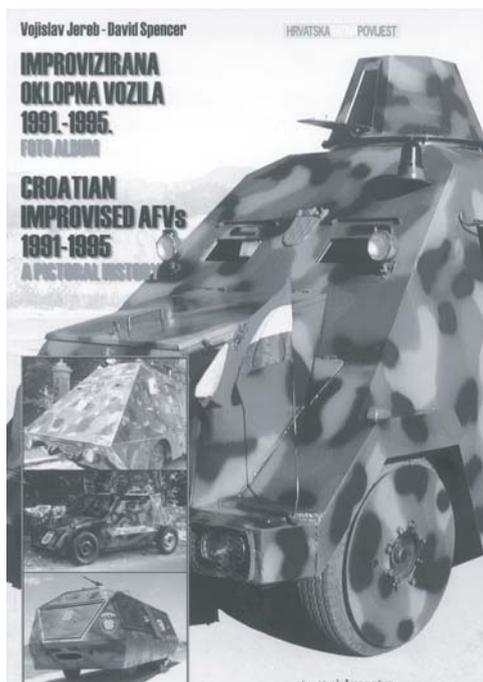
Une sélection de livres nouveaux et récents pour nos lecteurs

Les blindés dans les Balkans au cours des années 1944-1945 et 1991-1995

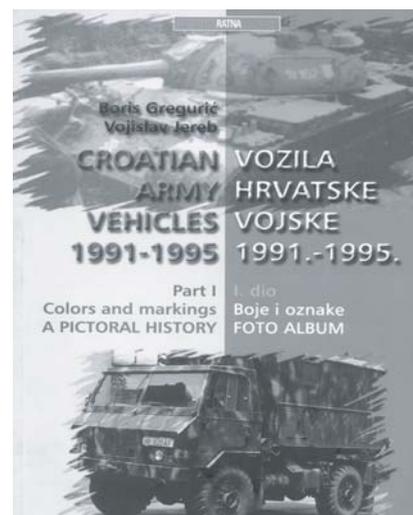
Il existe peu d'ouvrages en Occident qui portent sur les véhicules blindés de combat dans les Balkans lors de la Deuxième Guerre mondiale ou des conflits des années 1990. Or, cette lacune a été récemment comblée par une variété d'ouvrages qui font davantage la lumière à ce sujet. Les trois ouvrages suivants sont idéals pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des Balkans, que ce soit pour les blindés ou le modèle réduit. Ces livres, textes et légendes compris, sont disponibles en anglais et en croate et peuvent être commandés à l'adresse électronique suivante : www.adamic.hr.



Dinko Predoevic. *Armored Units and Vehicles in Croatia During WWII. Part I: Allied Armored Vehicles*. Rijeka: Adamic-Digital Point, 2002. Au total, 112 pages et 207 illustrations. ISBN 953-219-088-0. Volume II: Axis Armoured Vehicles en pré-presse. Étude fascinante de la brigade blindée employée en Croatie lors de la Deuxième Guerre mondiale. L'ouvrage comprend des photos, des cartes et des détails sur chaque formation, de même que des comptes rendus de toutes les grandes opérations, y compris le quasi-affrontement avec les forces alliées à Trieste, en 1945.



Jereb, Vojislav et David Spencer. *Croatian Improvised AFVs, 1991-1995: A Pictorial History*. Rijeka: Adamic-Digital Point, 2002. Au total, 96 pages et 353 illustrations, y compris une section en couleur. ISBN 953-219-025-2. De nombreux lecteurs de la présente revue reconnaîtront probablement quelques-uns des véhicules illustrés dans cet ouvrage pour les avoir rencontrés dans leur service. Le livre fournit des détails sur plus de 250 véhicules partiellement et entièrement blindés « Mad Max » construits pour l'Armée croate en 1991, avant l'acquisition de véhicules blindés sur mesure. Les photos, le texte et les dessins décrivent, avec une précision sans précédent, chacun de ces véhicules.



Greguric, Boris et Vojislav Jereb. *Croatian Army Vehicles 1991-1995 Part I: Colours and Markings: A Pictorial History*. Rijeka: Adamic-Digital Point, 2001. Au total, 96 pages et 346 illustrations, y compris une section en couleur. ISBN 953-219-024-4. Volume II Types: A Pictorial History est aussi disponible. Aperçu détaillé de la vaste gamme de véhicules blindés et non blindés et des inscriptions utilisées par l'Armée croate depuis sa création en 1991 jusqu'en 1995.

Tribune libre

Commentaires, opinions et contestations

À propos de « La gestion axée sur les compétences au MDN »

par le Major (ret) Roy Thomas

Un article sur la gestion axée sur les compétences¹, paru récemment dans *La feuille d'érable*, a éveillé chez moi un doute sur une question qui, d'après moi, devrait être abordée dans Tribune libre et faire l'objet d'un débat dans l'Armée.

« Le combat ne s'enseigne pas — ça s'apprend sur le tas. » Voilà comment conclut son histoire personnelle John P. Irwin, qui a combattu comme canonnier de char lorsqu'il était adolescent, pendant que les alliés s'approchaient de l'Allemagne.² Les grosses flèches sur les petites cartes de notre histoire militaire cachent possiblement la vérité des derniers jours de mars et avril 1945. Le combat était intense là où Irwin se trouvait. Plusieurs de ses amis sont morts, et je soupçonne que son bataillon a perdu plus de membres au cours des derniers mois que l'armée américaine lors de la phase de combat la plus récente de la deuxième guerre du Golfe. (Je ne parle pas de la prétendue phase opérationnelle de soutien de la paix présentement en cours.) Je devrais ajouter que M. Irwin, ou plutôt « Dr » Irwin, s'est débarrassé du traumatisme relié à ses expériences de guerre et est devenu professeur de philosophie dans un collège américain en Pennsylvanie.

L'anecdote de Irwin me rappelle les anciens combattants que je connaissais quand j'ai reçu ma commission. Parmi ces derniers se trouvent le Lieutenant-colonel Milbraith, des Strathconas, cavalier en 1939, devenu officier commissionné sur le champ de bataille en 1943; le Major Burger, avec le South Alberta Regiment lors du jour J, mais avec les Straths lorsque je l'ai rencontré; le Major Nick Nicolay, chef de troupe lors du jour J, pour le Fort Garry Horse; le Major Stu Corsan, dans l'infanterie durant la Deuxième Guerre mondiale, puis membre des Royal Canadian Dragoons; et d'autres. Je me demande ce qu'ils diraient de la réussite de la gestion axée sur les compétences (GAC) au MDN.

L'article de *La feuille d'érable* mentionne que « grâce à certaines initiatives comme la gestion axée sur les compétences (GAC), le MDN a fait de grands progrès pour

s'assurer que son effectif dispose des compétences nécessaires pour atteindre les objectifs opérationnels actuels et futurs. » Pendant le combat interminable du Dr Irwin pour sa survie, quels pouvaient bien être ses objectifs opérationnels?

Comment mesure-t-on la compétence d'une personne quand il s'agit d'endurer la fatigue, et le mot est faible, et de se battre efficacement comme semblaient le faire les Allemands en retraite et les Américains en avance? Les ateliers de GAC inspireront-ils de telles performances sur la ligne de feu? D'ailleurs, toute personne apte à juger de la situation en 1945 aurait conclu, en se fondant sur des normes opérationnelles ou même, du fait, sur une appréciation militaire, qu'il était inutile pour les Allemands de continuer à résister. Pour une raison ou une autre, le message ne s'est pas rendu aux personnes qui combattaient pour vrai.

De toute évidence, les objectifs opérationnels et la GAC ont leur place s'ils procurent aux Forces canadiennes de plus gros bataillons et de meilleures armes dans n'importe quel type d'opérations militaires. Les ateliers de GAC, s'ils contribuent à la victoire de nos canonniers et de nos soldats, sont les bienvenus. Sinon, de mon point de vue de simple soldat à la retraite, il semble ne pas y avoir de lien entre les conclusions tirées par John Irwin et l'article triomphaliste sur la gestion axée sur les compétences paru dans *La feuille d'érable*.

Qu'en pensez-vous?



NOTES

1. « La gestion axée sur les compétences au MDN », *La feuille d'érable*, vol. 6, no 23 (18 juin 2003), p. 15.
2. John P. Irwin. *Another River, Another Town: A Tank Gunner Comes of Age in Combat-1945*, New York et Toronto, Random House, 2002, p. 176.

Commentaire sur « Une évidence même : Les forces spéciales et le renseignement en contexte de guerre asymétrique » par le Lieutenant-colonel Bernd Horn, *Le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, Volume 5, No 4 (hiver 2002-2003).

Le Major Rohan Maxwell, actuellement en service auprès de la Mission de l'OSCE à Sarajevo, écrit...

Comme le Lieutenant-colonel Horn le démontre bien, les forces spéciales (FS) sont très efficaces lorsque la situation se prête à leur emploi. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas les gaspiller pour des tâches que les troupes conventionnelles peuvent exécuter aussi bien. Alors que les FS peuvent certainement remplir toutes les missions décrites dans cet article, je crois qu'on ne devrait pas envisager de les utiliser à moins qu'il n'ait été clairement

démontré que les forces conventionnelles ne peuvent faire l'affaire. Une fois de plus, cela peut sembler une « vérité de La Palice », mais il y a parfois des forces irrationnelles à l'œuvre. Par exemple, certains politiciens peuvent préférer les FS aux forces conventionnelles parce qu'ils trouvent les premières plus « chic »; de plus, dans la sphère militaire, les FS peuvent faire pression pour obtenir des missions capables de justifier leurs budgets, voire leur existence, ou simplement d'empêcher que leurs troupes hautement qualifiées ne s'ennuient. Or, quelle que soit l'envergure des forces armées d'un pays, les FS ne sont pas nombreuses ni bon marché — surtout quand on les évalue sur la base de leur coût par soldat qualifié. C'est pourquoi les forces conventionnelles devraient être employées chaque fois que c'est possible et les FS tenues en réserve pour des tâches qu'elles sont seules à pouvoir mener à bien. Toute discussion de ce qu'on entend par « tâches spécialisées » devrait évidemment tenir compte de la situation, mais qu'il me soit permis de suggérer quelques éléments de réflexion :

◆ **Entraînement de troupes étrangères (conventionnelles).** Lorsque le secret n'est pas essentiel, pourquoi utiliser des FS

peu abondantes pour entraîner des troupes étrangères? Des troupes conventionnelles bien entraînées peuvent faire le même travail. Et c'est particulièrement vrai dans les programmes d'assistance à long terme en matière de sécurité.

◆ **Affaires civiles.** Bon nombre d'organisations internationales civiles sont contre l'emploi de FS dans les affaires relevant des autorités civiles. La dissension dans ce domaine a sans aucun doute des racines dans le « choc des cultures » maintes fois cité entre les personnels militaire et civil, mais elle est aussi, en partie, légitimement fondée sur le fait que les FS utilisent des vêtements non conventionnels et des véhicules de modèles civils qui peuvent brouiller la ligne de démarcation entre soldats et civils, surtout si quelqu'un cherche un prétexte pour tirer sur des travailleurs humanitaires civils.

◆ **Soutien de la coalition.** Comme pour l'entraînement de troupes étrangères, le soutien de la coalition n'est pas nécessairement une tâche qui devrait être dévolue à la FS. Les troupes conventionnelles pourraient fournir aux partenaires de la coalition de l'instruction sur les tactiques et les techniques ainsi

que des moyens de communication. Et cela, même si les « partenaires » en question sont en quelque sorte peu conventionnels eux-mêmes — par exemple, il n'était pas nécessaire d'employer les FS avec les Kurdes dans le Nord de l'Irak.

◆ **Activités de déminage humanitaire.** Les FS peuvent certainement enseigner les techniques de déminage, de localisation et d'élimination des munitions explosives non explosées, mais les troupes conventionnelles le peuvent également. Par contre, aucun des deux groupes n'est particulièrement compétent pour mettre en œuvre des programmes de déminage humanitaire à grande échelle, bien que chacun puisse certainement enseigner les compétences essentielles en la matière.



Réplique au commentaire de M. Sean Maloney dans *Le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, vol. 6, no 2, été 2003.

Le critique, Mark Gaillard, répond :

Dans son commentaire sur le compte rendu que j'ai fait de son livre « Canada and UN Peacekeeping — Cold War by Other Means, 1945 – 1970 », l'auteur, M. Maloney, conteste mon affirmation selon laquelle Lester B. Pearson, et non le Major-général E.L.M. Burns, a été l'acteur décisif dans la création de la Force d'urgence des Nations Unies. Sa perception, comme il a écrit dans son livre, est que « [traduction libre] le mérite pour la création de la FUNU semble avoir été accordé de façon erronée. » Quand on regarde les définitions des mots « erroné » et « erronément » dans le dictionnaire Le Petit Robert, on y

trouve des mots comme « faux, incorrect, inexact, mal fondé, à tort ».

Dans son commentaire, M. Maloney va encore plus loin que dans son livre, affirmant de façon catégorique que « Mike Pearson n'a pas inventé le maintien de la paix de l'ONU » et que « Mike Pearson n'a pas inventé la FUNU ».

Je n'avais pas accès à une bibliothèque très fournie en ouvrages de référence sur le sujet, alors pour en savoir plus, j'ai relu la partie pertinente du livre sur « l'histoire officielle » du maintien de la paix de l'ONU : *Les Casques Bleus : les opérations de maintien de la paix des Nations Unies*, 3^e édition.¹ Voici ce que j'y ai lu :

En octobre 1956, les Nations Unies se trouvèrent devant une crise grave. La Convention d'armistice général de 1949 entre l'Égypte et Israël — qui avait été conclue sous les auspices de l'ONU, laquelle veillait

également à son application — fut brutalement rompue lorsque Israël et deux grandes puissances occupèrent une partie appréciable du territoire égyptien. L'Organisation réagit à la crise avec rapidité et fermeté et, pour la surmonter, elle conçut une nouvelle forme d'activité de maintien de la paix et constitua sa première force de maintien de la paix. Cet événement historique fut rendu possible en grande partie par la vision, la ressource et la détermination du secrétaire général Dag Hammarskjöld et de Lester Pearson, qui était à l'époque Secrétaire aux affaires extérieures du Canada. [...]

Les forces israéliennes franchissent la frontière le matin du 29 octobre et avancent en trois colonnes vers El-Arish, Ismaïla et le col de Mitla. Aux premières heures du 30 octobre, le général de division canadien E. L. M. Burns, chef d'état-major de l'ONUST, demande un cessez-le-feu et prie Israël de retirer ses forces de son côté de la frontière. [...] Le 31 octobre, la France et le Royaume-Uni lancent contre des objectifs en Égypte une attaque aérienne suivie peu après par des débarquements de troupes près de Port-Saïd, à l'extrémité nord du canal [de Suez].

[...], le 1^{er} novembre 1956, la première session extraordinaire d'urgence de l'Assemblée générale [est convoquée...]. Dans les premières heures du jour suivant, l'Assemblée générale adopte, sur la proposition des États-Unis, la résolution 997 (ES-I), demandant un cessez-le-feu immédiat, le retrait de toutes les forces derrière les lignes d'armistice et la réouverture du Canal. Le Secrétaire général est chargé de surveiller l'application de la résolution et d'en rendre compte sans délai au Conseil de sécurité et à l'Assemblée générale, en vue des mesures ultérieures que ces organes pourraient juger opportun de prendre conformément à la Charte des Nations Unies.

La résolution est adoptée par 64 voix contre 5, avec 6 abstentions. Les opposants sont la France, Israël et le Royaume-

Uni, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Expliquant l'abstention du Canada, Lester Pearson fait observer que la résolution ne prévoit, à côté du cessez-le-feu et du retrait des troupes, aucune mesure à prendre par les Nations Unies en vue d'un règlement pacifique, sans lequel un cessez-le-feu n'aura, au mieux, qu'un caractère temporaire.

Avant la session, Lester Pearson s'est longuement entretenu avec le Secrétaire général et a émis l'opinion qu'il faudra peut-être créer une sorte de force de police des Nations Unies pour dénouer la crise. Lorsque l'Assemblée générale se réunit de nouveau le lendemain, il présente un projet de résolution prévoyant la création d'une force internationale d'urgence de l'ONU.

La proposition canadienne est adoptée dans la matinée du même jour et devient la résolution 998 (ES-I) du 4 novembre 1956, par laquelle l'Assemblée :

« Demande, de toute urgence, au Secrétaire général de lui soumettre, dans les quarante-huit heures, un plan en vue de constituer, avec l'assentiment des nations intéressées, une force internationale d'urgence des Nations Unies chargée d'assurer et de surveiller la cessation des hostilités [...]; »

La résolution est adoptée par 57 voix contre zéro, avec 19 abstentions, l'Égypte, la France, Israël, le Royaume-Uni, l'Union soviétique et les États d'Europe orientale étant au nombre des abstentionnistes.

Dès que l'assemblée eut autorisé la création de la Force, le chef du commandement, le général Burns, qui se trouvait alors à Jérusalem, chargea un groupe d'observateurs de l'ONUST de commencer à planifier l'organisation de la nouvelle force. Le Secrétaire général prit contact avec les gouvernements des pays participants potentiels afin d'obtenir le personnel militaire requis.

À partir des événements du début novembre 1956, les éditeurs du livre Les Casques bleus ont conclu que :

Pendant la première session extraordinaire d'urgence, l'Assemblée générale avait adopté un total de sept résolutions. Par ces résolutions, l'Assemblée conférait au Secrétaire général l'autorité et l'appui dont il avait besoin pour obtenir la cessation des hostilités en Égypte et le retrait des troupes étrangères du territoire égyptien avec l'assistance d'un nouveau type de mécanisme de maintien de la paix, la force de maintien de la paix des Nations Unies. Le mérite de l'idée, qui devait avoir un tel impact sur les activités de l'ONU en matière de maintien de la paix et de la sécurité internationale, revenait à Lester Pearson. Le Secrétaire général Dag Hammarskjöld fit de cette idée une réalité pratique.

Dans cette version des faits, il semble clair que c'est Lester B. Pearson qui a eu l'idée d'une force d'urgence internationale, ou du moins qui a amené cette idée à New York. Il s'est abstenu lors du vote pour la résolution du cessez-le-feu parce qu'il ne voulait pas compromettre le projet de FUNU. Il a convaincu le Secrétaire-général et les autres nations d'appuyer son idée. Il a rédigé le texte de la résolution pour la FUNU. Il a présenté cette résolution comme proposition canadienne à l'Assemblée générale. Il s'est démené pour que la résolution soit adoptée par l'Assemblée générale avec le plus d'appui possible. Si une seule personne doit être déclarée comme celle qui a conçu ou inventé cette nouvelle forme de maintien de la paix qu'est la FUNU, ce doit être Lester B. Pearson.

Le mérite pour la création de la FUNU a correctement été accordé. Comme l'historien J.L. Granatstein le dit :

[traduction libre] Avant 1956, menées par des groupes relativement modestes d'observateurs, les opérations de maintien de la paix de l'ONU et d'autres entités politiques ont eu peu d'envergure et de succès. Après 1956, le maintien de la paix était souvent une opération de grande envergure, malheureusement sans grand succès aussi, mais menée par l'infanterie, des éléments de reconnaissance blindés et des troupes de services, ainsi que par des effectifs de la force aérienne, parfois en missions de combat. C'était une différence marquée et, en grande

*partie, ce changement est imputable à Pearson et à son esprit d'initiative, à ses aptitudes diplomatiques et à son évaluation des besoins à Suez.*²

Pourquoi est-il alors nécessaire de « réévaluer attentivement l'importance relative de Lester B. Pearson dans le développement du maintien de la paix de l'ONU »? Il est vrai que le Général Burns et les autres officiers supérieurs qui ont participé doivent recevoir les égards qui leur sont dus pour avoir conceptualisé et mis en œuvre les opérations canadiennes de maintien de la paix à Suez et ailleurs. Cependant, est-ce que reconnaître leur contribution signifie nécessairement qu'il faut diminuer ou même nier celle de Pearson?

Comme je l'ai fait remarqué dans mon compte rendu, le livre de M. Maloney est d'actualité. Il remet, de façon convaincante, les pendules à l'heure en ce qui a trait aux véritables raisons

politiques, stratégiques et militaires de la participation canadienne aux opérations de maintien de la paix de l'ONU. Je recommande le livre de M. Maloney à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'application de la politique étrangère du Canada et au maintien de la paix de l'ONU. Sa vision des choses m'a certainement aidé dans mon travail comme agent du service extérieur canadien. Une légère différence d'opinion au sujet de la place de Lester B. Pearson dans l'histoire ne diminue en rien l'importance et la valeur de ce livre.

Mark Gaillard est un agent du service extérieur au ministère des Affaires étrangères et du commerce international.

Il est officier d'infanterie dans la Réserve et a obtenu une M.A. en études sur la guerre au CMR en 2000. Il est présentement en mission diplomatique comme premier secrétaire et conseiller politique adjoint dans la Délégation canadienne conjointe auprès de l'OTAN à Bruxelles, en Belgique.



NOTES

1 Nations Unies, Les Casques bleus : les opérations de maintien de la paix des Nations Unies, 3e éd., New York, Département de l'information des Nations Unies, 1996, p.35 à 40.

2 J.L. Granatstein, Peacekeeping: Did Canada Make A Difference? And What Difference Did Peacekeeping Make To Canada? dans J. English et N. Hillmer, éd., Making a Difference? Canada's Foreign Policy in a Changing World Order, Toronto, Lester Publishing Limited, 1996, p. 222.

Sur le Colonel Mike Cessford, le Lieutenant-colonel (ret) Chuck Oliviero, l'Armée canadienne pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Bill McAndrew écrit...

C'est beau de voir les deux colonels canarder qui ou quoi exactement? Les capacités à combattre des soldats canadiens? Les vainqueurs de la Seconde Guerre ou ce qui leur a valu la victoire? La doctrine tactique? Les pommes ou les oranges? Je suis particulièrement heureux qu'ils aient utilisé les études du champ de bataille du Collège d'état-major comme tribune.

Cessford semble avoir manqué l'essentiel du raisonnement d'Oliviero : la nature et le rôle de la doctrine. Cessford attire l'attention sur le leadership brillant de John Dougan à San Lorenzo. Au sujet de ce même article, je me rappelle Dougan nous disant à quel point il avait été déçu et frustré qu'on n'ait pas exploité le succès de sa compagnie, d'abord à San Luro, puis à San Lorenzo. Il disait que les Allemands étaient à sa portée et que la victoire lui était acquise, mais qu'il avait attendu en vain qu'un officier supérieur vienne au front pour apprécier la situation et saisir l'occasion. L'inaction a eu pour conséquence que les Allemands ont gagné du temps, ce qui leur a permis

de se regrouper, et les Canadiens ont passé les mois suivants à cinquante kilomètres de la route dans les marécages du Po.

Il n'y a pas lieu d'être sceptique sur les capacités à combattre de ces soldats canadiens, dont certains avaient été prématurément sortis de leur convalescence pour être retournés sur le champ de bataille. Mais la doctrine qui leur servait de guide était-elle aussi bonne qu'ils étaient vaillants? Oliviero soulève des questions pertinentes susceptibles d'expliquer la consternation de Dougan. Pourquoi un officier supérieur n'est-il pas venu pour voir et agir? Était-il en train d'examiner la ligne de compte rendu pour le prochain bond tactique en vue du prochain objectif limité conforme au plan? L'entraînement des commandants et des états-majors leur avait-il donné la souplesse nécessaire pour être en mesure de choisir selon la situation entre, d'une part, exploiter les occasions favorables et, d'autre part, interrompre les opérations et se regrouper après chaque succès tactique? Si oui, était-ce là une lacune de la doctrine?

Les rédacteurs du manuel d'instruction de l'Armée de terre de 1944 le pensaient : " Nos propres méthodes tactiques sont minutieuses et méthodiques mais lentes et pénibles, concluaient-ils. En conséquence, nos troupes combattent bien à la défensive et, d'ordinaire, nos attaques délibérées réussissent, mais il n'est pas injuste d'ajouter qu'en raison d'un manque d'initiative dans l'exploitation de nos succès, nous retirons rarement tous les avantages de ceux-ci ".

C'est sur ces questions et d'autres similaires qui concernent tous les hommes de combat que l'essentiel des discussions portait à la belle époque où le Collège d'état-major effectuait des études du champ de bataille. Il est bien dommage que l'Armée de terre ait renoncé à cet investissement professionnel.

